

# SPIRITUS

## **Dossier**

### ***Faire Face***

## **Actualité missionnaire**

*Lutte des femmes en RDC  
Malaises des jeunes à Lomé  
Difficile fraternité dans les communautés*

## **Chronique**

*Chrétiens d'Asie  
30 ans après la « dé-mission »*

N° 179  
Juin 2005

## Édito

### **A**ctualité missionnaire

- Anne Marie Mukwanyanzo Mpundu  
**Ce n'est qu'une fille ! Un problème culturel crucial** 137  
La condition de la femme en Afrique laisse encore gravement à désirer.
- Thélesphore Toliton Dikpo 142  
**Tel un navire sur une vague en furie**  
Les drames vécus par les enfants soldats, garçons et filles.
- Josée Ngalula  
**Déstabilisation sociale par agression sur les femmes** 145  
Une grave menace pèse sur le devenir de l'Afrique.
- Maryse Quashie  
**Un système éducatif en crise** 150  
Malaises chez les jeunes Africains des villes.
- Marie Murat  
**« Qu'il est bon, qu'il est doux... »** 155  
Est-il si doux d'habiter en frères ou sœurs dans les communautés religieuses ?

### **D**ossier: Faire face !

- Éric de Rosny  
**L'escalade de l'angoisse** 163  
Inquiétudes, angoisses, blocages, sorts, agressions invisibles sont autant de réalités qui gangrènent le quotidien de beaucoup d'Africains. L'auteur présente sa ligne générale de conduite pour ouvrir des pistes d'espérance aux victimes et procède à une rapide autocritique de son action.

- Denise Wentziger  
**L'enseignement du fait violent** 174  
 Le traitement littéraire de violences, même éloignées dans le temps et l'espace, peut réveiller des blessures et des rancœurs. La violence subie par les aïeux peut resurgir chez plus d'un élève dans une société métissée. Devant ce risque, quel comportement l'adulte va-t-il adopter, pour éviter que l'enfant ne soit happé par la violence et englué dans ses émotions ?
- Micheline Matchum Motouom  
**Rompre avec les liens ancestraux** 184  
 Les liens ancestraux agissent subtilement dans la vie des Africains et produisent souvent d'importantes violences sur les personnes. L'auteure les analyse à partir de son expérience personnelle et présente la voie qui lui a permis de s'en « évader » et de recouvrer liberté et équilibre.
- Charles Delhez  
**Prendre la souffrance et la mort sur soi** 196  
 Le monde est dangereux à vivre, et un jour la violence se présente à nous. Devant le mal, seule l'action compte. Déjà celle qui fait advenir du sens au cœur de la souffrance. Ensuite celle de se mettre à côté de la victime. Préférer être la victime du mal plutôt que d'y collaborer est la seule manière d'y mettre fin.
- Joseph Dewez  
**Pas la paix mais le glaive** 206  
 L'analyse de la guérison de l'homme à la main desséchée chez St Marc montre bien l'attitude de Jésus devant la contradiction et l'hostilité. Il ne cherche pas le conflit mais quand la contestation arrive il ne se dérobe pas, il cherche à entrer en débat avec ses adversaires et à les renvoyer en leur propre cœur, là où se jouent les choix entre vie et mort, liberté ou esclavage. Sa parole est comme un glaive qui tranche entre désir de vie et désir de mort.
- Nathanaël Soédé  
**La violence occulte : l'indifférence** 218  
 L'indifférence, violence occulte, explique bien des paradoxes de l'Afrique. Elle est différente de la non-violence qui est en fait une attitude de résistance. Trop souvent nul ne veut risquer sa vie si précieuse et si fragile. Il est urgent de convaincre les personnes que la vraie vie est l'horizon qui s'ouvre devant tout homme qui accepte de passer par la mort à soi, creuset de toute réussite humaine.
- Pierre Lefebvre  
**Pour aller plus loin** 230

## **C**roniques

Chrétiens d'Asie, au sujet de 4 livres **235**

30 ans après « la dé-mission », de Fabien Eboussi Boulaga **239**

## **R**evue des livres

À travers les revues **248**

Recensions **249**

**La revue**  
**met à votre disposition**  
**tout son fonds documentaire**  
**sur CD-ROM**

**au Prix de 25 euros — en souscription**

*lire page 234*

## Édito

*L'annonce de la Bonne Nouvelle oblige aussi le chrétien et tout particulièrement le missionnaire à s'impliquer dans le quotidien des hommes et des sociétés pour y faire germer la fraternité évangélique. Les acteurs constatent alors que le vivre-ensemble est conflictuel, traversé de contradictions, théâtre de rivalités et de destructions mutuelles, réfractaire au respect des droits de la personne et à l'amour. Il n'est pas spécialement ouvert à l'accueil de l'Autre, au respect de la différence et à l'amour entre les humains. Que faire ? Comment se comporter ?*

*Faire face ! Ne pas se dérober, se détourner, s'enfuir, dénier, ignorer, refuser, oublier... Mais qui peut faire face ? Comment le faire dans l'éternel combat de David contre ce Goliath qu'est notre monde moderne ?*

*Certains « petits » l'ont osé, nous dit le DOSSIER de ce numéro : la femme africaine qui a su rompre avec sa tradition pour devenir libre ; le prêtre qui patiemment dénoue les liens de l'angoisse ; le professeur qui s'ingénie à faire réfléchir ses élèves trop souvent laissés sans repères devant les images ou textes violents. Sans parler de ceux qui cherchent à faire face à leurs propres démons.*

*Le pire ce serait le règne de l'indifférence. En analysant le cas africain, un auteur nous montre comment elle engendre la démission, comment elle ne prédispose pas les intéressés à sortir de leur vision clanique, à « mourir » à cette réalité proche pour faire face à un horizon plus large, à une vie où des projets plus*

*vastes permettent d'avancer vers un développement plus humain. Y aurait-il alors un « devoir de violence » pour s'extraire de cette indifférence meurtrière ?*

*Jésus, lui, a fait face, tranquillement, courageusement, parce que rien ne comptait pour lui sauf sa mission de révéler le Père, ambition évidemment trop large pour ses auditeurs bien souvent prisonniers de conceptions sclérosées. Il n'a pas refusé le conflit et ses conséquences et a remporté la victoire, fût-ce au prix de son sang. Et pour ses disciples, dans le face à face avec la souffrance et la mort, il s'agit sans doute de désarmer ces réalités en ne les laissant pas nous empêcher d'aimer.*

*L'ACTUALITÉ fait la part belle à la situation douloureuse des femmes. Les témoignages qui nous sont parvenus émanent surtout du continent africain. Mais ils alertent notre conscience et notre regard pour aller voir de plus près ce qui fait le quotidien des femmes dans nos sociétés, nos communautés.*

*Les CHRONIQUES nous parlent d'abord de la vie des chrétiens d'Asie. Mais elles évoquent aussi un anniversaire : les trente ans de la parution d'un article de Fabien Eboussi Boulaga, qui avait soulevé beaucoup d'interrogations et d'émotions en son temps. Pendant ces trente ans, l'Église d'Afrique a appris à prendre ses responsabilités et les missionnaires étrangers ont dû revoir leurs positions.*

*Oui, ce numéro parle des difficiles ajustements toujours en cours dans le travail missionnaire. Ils sont signe d'une Église qui veut faire face, dans la force de l'Esprit, au difficile vivre-ensemble quotidien des hommes et des peuples.*

Spiritus





# **A**ctualité missionnaire

---





# ***Ce n'est qu'une fille !***

## **Un problème culturel crucial**

*Anne-Marie Mukwayanzo Mpundu*

*Anne-Marie Mukwayanzo Mpundu est Directrice exécutive de « femmes chrétiennes pour la démocratie et le développement » (ONG de promotion des droits de la personne humaine)*

### **1. La violence à l'égard des femmes est une préoccupation mondiale**

C'est dans le monde entier qu'on entend de plus en plus parler de violences dont les femmes sont les victimes. Est-ce un phénomène réel en notre siècle, ou un conte que l'on raconte pour amuser la galerie ? Ces violences sont vraiment un phénomène mondial. Le combat des femmes pour leur échapper est même soutenu par des instruments juridiques internationaux qui ont été élaborés par les Nations Unies en vue d'amener les États à prendre le problème au sérieux. On peut citer, par exemple, la Convention de 1979 contre toute forme de discrimination à l'égard de la femme qui a été ratifiée par un grand nombre de pays. Outre les instruments juridiques, une série de mécanismes ont été mis en place pour protéger les droits des femmes. Est-ce là un réel effort que font les États, ou n'est-ce qu'un trompe-l'œil ? On peut en tout cas se demander quel est l'impact réel de cette volonté internationale quand on regarde ce que beaucoup de femmes vivent au quotidien.

## **2. Qu'en est-il en République Démocratique du Congo ?**

Mon pays est-il vraiment membre des Nations Unies? A-t-il signé et ratifié ces instruments juridiques pour la protection de la femme? Parler chez nous de la violence faite aux femmes c'est comme si on racontait un conte de fées à un enfant. Habitué à côtoyer ces violences, les hommes et les femmes elles-mêmes ne se laissent pas ébranler. Tout cela est tellement normal. C'est la nature qui a voulu que, créée femme, elle soit d'une condition différente, et donc inférieure, à celle de l'homme. Ceux qui ne comprennent pas le sens de la lutte féminine posent toutes sortes de questions pour démontrer le caractère naturel de la condition inférieure de la femme congolaise. On dit: « Préférer son fils à sa fille, est-ce faire violence à celle-ci? » « Battre sa femme qu'on a payée très cher (taux élevé de la dot), est-ce une violence? » « Obliger sa femme à faire beaucoup d'enfants et de manière rapprochée, en quoi est-ce une violence? N'est-elle pas mariée pour cela? » « Marier sa fille quand elle est encore très jeune, est-ce une violence? N'est-ce pas le bon moyen de la mettre à l'abri de la prostitution? »

On pourrait continuer la litanie de ces questions. Elles nous font comprendre que la violence faite à la femme est avant tout un problème culturel. Ce problème commence pendant l'enfance en famille puis il prend plusieurs formes qui poursuivront la Congolaise pendant toute sa vie.

## **3. Différentes formes de violence**

La plupart des petites femmes qui viennent de naître subissent une violence psychologique: le rejet parce qu'elles sont une fille, alors qu'on aurait préféré un garçon. Et cette violence psychologique va continuer dans l'éducation: elle n'apprendra que ses devoirs de fille, ceux-ci n'étant jamais assortis de droits. C'est elle qui se lèvera tôt pour faire le ménage et qui apprendra tout ce qu'elle doit savoir pour bien servir son futur mari.

À cette violence psychologique vient s'ajouter la violence physique car elle devra assurer les lourds travaux ménagers, elle manquera de repos et subira les traitements violents de son

père et de ses frères, sous prétexte qu'il faut protéger les filles contre la débauche et les préparer à la vie dans le mariage.

Et la voilà mariée, heureuse d'échapper à l'emprise de son père et de ses frères. Mais c'est pour tomber maintenant sous la tutelle de son mari. La première forme de violence qu'elle aura le privilège de pouvoir subir sera économique. Elle dépend maintenant de son nouveau « preneur en charge ». Qu'a-t-elle à dire ? S'applique ici l'adage : « La main qui donne est toujours au-dessus de celle qui reçoit. »

Si on pense en terme de durée, on peut comparer le temps que la femme passe dans sa famille d'origine et le temps qu'elle passe sous le toit conjugal. Il est bien clair que la plus grande partie de sa vie se passe dans le mariage, surtout si l'on tient compte de la place que celui-ci occupe dans la coutume. De nombreux témoignages recueillis chez des femmes mariées reviennent à ceci : « Je suis ici uniquement pour mes enfants, sinon je serais déjà partie. » Ou encore : « C'est par manque de moyens que je suis encore ici, mais il y aura bien un jour où Dieu me délivrera. » Au lieu d'être le foyer du bonheur, le mariage est une corvée qu'on doit supporter « jusqu'à ce que la mort nous sépare ».

Toutes ces formes de violence ne suffisent pas encore. Il y a en plus les pires violences dont les femmes sont les victimes aujourd'hui : la violence sexuelle, non plus vécue dans la sphère privée mais entrée résolument dans la sphère publique. Il s'agit du viol des femmes de tout âge, aussi bien en tant de paix qu'en temps de conflits armés comme notre pays en connaît aujourd'hui.

#### **4. Le viol, arme de guerre en R.D.C.**

Depuis que la guerre a élu domicile au Congo, et en particulier à l'est du pays, le viol des femmes est devenu monnaie courante. C'est au point que les enquêtes menées par plusieurs organisations nationales et internationales ont conclu que le viol est vraiment utilisé comme une arme de guerre par les agresseurs pour déstabiliser les adversaires en les démoralisant. Il sert également les combattants en mal de besoin sexuel qui

font de l'exploitation sexuelle des femmes sans distinction d'âge. Les conséquences de ces nombreux viols et des autres formes de violence sexuelle sur les populations déjà traumatisées par la guerre sont très grandes, d'ordre médico-sanitaire, psychosocial, économique, judiciaire, sécuritaire.

## **5. Que faire pour combattre cette violence ?**

Il est impossible de lutter contre ces violences si les femmes elles-mêmes, à cause des coutumes sociales et de l'éducation reçue, considèrent que c'est ainsi le sort normal de la femme congolaise. C'est pourquoi tout l'effort actuel est centré prioritairement sur la sensibilisation et la conscientisation des femmes à propos de ces questions. Il faut apprendre aux femmes à se regarder et à regarder autour d'elles de façon à ce qu'elles comprennent qu'elles ont été créées avec une dignité et des droits fondamentaux et avec une liberté inaliénable. De cette dignité et de ces droits, elles doivent pouvoir jouir.

Des O.N.G. pour la promotion de la femme s'attellent donc à briser le silence sur les questions de violence. Il faut en parler beaucoup et continuer à en parler, surtout dans les milieux ruraux où la femme, plus qu'ailleurs, est reléguée à la cuisine. Dans les milieux ruraux il y a d'ailleurs vraiment de la résistance car le droit à la parole est plutôt masculin.

Un deuxième axe d'action très important sur lequel les O.N.G. mènent la lutte est de renforcer le pouvoir économique des femmes. On sait que la main qui donne est aussi généralement celle qui décide. Pour permettre à la femme d'avoir son rôle dans la sphère des décisions, il faut qu'elle soit aussi cette main capable de donner financièrement. C'est d'ailleurs cette réalité que nous vivons aujourd'hui car nous sommes dans une situation où les hommes sont en déficit financier alors que ce sont les femmes qui subviennent aux besoins des ménages, à cause de leur grande débrouillardise.

À propos des formes de violence dont nous avons parlé, il faut constater de grands progrès et une forte adhésion des femmes à la lutte. Mais c'est dans le domaine de la violence sexuelle que restent les plus grands problèmes

Dans la vie conjugale des couples, le sexe est encore un sujet tabou. Et pourtant, à la Conférence du Caire sur la population, concernant la reproduction l'option avait été prise en faveur du droit des femmes de disposer de leur propre corps. Cette affirmation fut répétée lors de la quatrième Conférence des femmes à Beijing en 1995. Mais nous voyons que le droit de disposer de son corps soulève l'opposition de toutes les Églises chrétiennes car il semble aller à l'encontre de la Bible qui dit que la femme a été créée à partir de l'homme et que son corps appartient donc à celui-ci. C'est toute une bataille pour introduire dans les foyers la notion de « négociation des rapports sexuels » dans la vie de couple.

Quant au viol, il est bien clair que la loi doit le condamner et que les auteurs doivent être punis. Le principe de cette législation est acquis, les législateurs se penchent sur la question, mais le problème demeure au niveau des femmes victimes. Le caractère indigne de ces actes fait que la plupart des victimes préfèrent garder l'anonymat au lieu de parler en public avec le risque que ce soit elles qui seront stigmatisées et en butte aux moqueries et insultes.

Aucun effort n'aboutira si la sensibilisation n'atteint pas les hommes qui sont le centre du système patriarcal qui domine notre société. La condition actuelle inférieure de la femme profite à l'homme qui est heureux de détenir le pouvoir sur elle.

Grâce à la sensibilisation à propos du « genre » et à l'analyse des rapports sociaux à l'aide de cette approche « genre », nous arrivons à exercer un lobbying et un plaidoyer à tous les niveaux du gouvernement, de l'Église, des milieux professionnels. Le statut de la femme et sa situation dans ses rapports avec les hommes commencent à être pris sérieusement en considération dans la perspective d'un nécessaire changement. Il faut provoquer un changement culturel profond pour arriver à réduire les violences contre la femme.

Anne-Marie Mukwayanzo Mpundu  
mukwayanzo@hotmail.com

# ***Tel un navire sur une vague en furie...***

## **Les enfants soldats**

*Thélesphore Toliton Dikpo*

***Thélesphore Toliton Dikpo est Béninois, étudiant en « droits de l'homme » à Lyon.***

**A**llez dire au monde que, « tel un navire sur une vague en furie, notre vie à nous, les enfants combattants, vacille; elle coulera de façon lente mais certaine. Oui nous avons tout perdu : famille, enfance et même notre humanité car nous n'existons ni pour nous-mêmes, ni pour les autres. C'est le plus grave, Toliton. Dites au monde de mettre un terme à l'enrôlement des enfants dans les conflits armés ».

Cette parole forte d'un enfant soldat de la Sierra Leone résume le quotidien de la vie de ces milliers d'enfants soldats alignés dans les armées.

Si la situation des garçons est grave, celle des filles est pire. China, ex-enfant soldat ajoute : « Je ne sais pas combien d'hommes ont abusé de mon corps, et quand je regarde comment sont traités les chiens au Danemark où je vis actuellement, je fonds en larmes car ils ont même la chance d'être enterrés... La dignité... »

C'est ainsi que s'expriment ces cris de violence de la guerre, ces cris qui surgissent du fond de cœurs tendres, brisés par les tourments sur l'autel de la violence des conflits armés qui secouent le monde actuel et pour lesquels les civils sont les premières victimes.

En effet si la première guerre mondiale n'a fait que 6 % de victimes dans les rangs des civils, pendant la deuxième guerre mondiale, ils sont 50 %, 80 % pendant la guerre du Vietnam et depuis les années quatre-vingt-dix, plus de 90 % des victimes des conflits modernes sont les civils.

Les enfants sont de plus en plus victimes de cette situation catastrophique. Victime de la pédophilie, du viol, du trafic d'organes, ils sont de plus en plus alignés dans les armées pour combattre et commettre toutes sortes d'atrocités.

Selon l'Unicef, ils sont plus de 300 000 enfants dans le monde dont 120 000 en Afrique recrutés de gré ou de force dans les armées qui combattent. Exposés à la violence de la guerre, ces enfants connaissent la mort sans être ensevelis, les blessures sans être soignés, les viols niés; les jeunes filles accouchent d'enfants qui sont par la suite rejetés ou tués devant leurs géniteurs. Buveurs de sang, amputeurs et meurtriers de leur propre famille, ces enfants sont de véritables victimes des conflits modernes.

Cela pose une équation à deux inconnues. Si la violence dans l'un ou l'autre des camps est à la limite de l'imaginable, le récit pur cauchemar, le souvenir véritable voyage dans le royaume de l'horreur, cela se justifie par l'outrage subi et l'histoire de chaque enfant soldat. Certains sont enrôlés de force, d'autres s'engagent pour venger leurs parents. On est en face d'une combinaison de violences: il y a la violence causée par le dénuement et celle causée par la misère dans laquelle ils sont enfermés dans les camps. Remarquons qu'ils n'ont pas le droit de désertir. Ils sont donc obligés de combattre le ventre vide. Ils sont drogués. D'autres sont très violents car ils combattent pour valoriser leur ethnie ou pour une valorisation identitaire, raciale, communautaire ou idéologique, alors que pour une autre catégorie c'est purement une violence au nom de la religion, le paradis étant à l'ombre des épées. On se trouve ici en face d'enfants complètement endoctrinés. Tous ces éléments tournent dans la tête de l'enfant combattant complètement traumatisé.

### **Que faire?**

Repenser la pédagogie de l'enseignement des normes de guerres et du droit international humanitaire! La ratification des conven-



tions et du protocole additionnel relatifs à l'enrôlement des enfants comme soldats apparaît comme mesure de protection à la base. Mais ce protocole qui est entré en vigueur le 12 février 2002 reste encore à promouvoir pour être vraiment efficace. Il faut, à cet effet, trouver les outils nécessaires pour que son message parvienne aux belligérants. La culture de la non-violence et l'éducation à la paix seront un outil précieux.

Autre chose est de faire de la réinsertion des enfants soldats une priorité et cela concerne à la fois la communauté des Organisations Non Gouvernementales et les Organisations régionales. La lutte contre l'impunité sera l'élément fondamental pour soigner le traumatisme vécu par les enfants qui sont à la fois des victimes et des bourreaux, la plupart ayant souffert de la violence psychologique. Dans ce cadre, il convient de travailler à casser la dés-empathie et de restaurer l'empathie. Travailler sur la manière dont ces enfants ont été fabriqués et ce qu'ils ont produit. Donc un travail de construction de sens.

En dernière analyse, la question des causes profondes de la violence de notre monde contemporain se pose. Pourquoi tant de violence ici et là ?

En effet il ne s'agit pas d'aller chercher loin. La vraie cause de la violence se trouve en chaque homme. La violence de notre époque résulte d'un choix : la résistance à Dieu. On se dépense de plus en plus pour oublier l'au-delà et ainsi le spirituel qui est en l'Homme : Dieu est en chaque homme et l'ignorer c'est creuser un vide dans l'existence.

Il convient de repenser notre humanité dans ce cadre car si nous sommes coupés de Dieu, nous devenons du coup étrangers à nous-mêmes. Notre corps est ignoré, méprisé ou au contraire adoré, gâché, pris comme fin... Difficile de faire la distinction entre vrais et faux besoins. Acceptons Dieu et son Amour, ainsi, il y aura moins de violences et de « grincements de dents ». Car l'amour de Dieu permet de transfigurer toutes les composantes de la vie dans l'harmonie et l'unité en leur offrant une direction plus positive.

Thélesphore Toliton Dikpo  
Coopération missionnaire  
6, rue Adolphe Maz  
69002 Lyon

## ***Déstabilisation sociale par agression sur les femmes***

Josée Ngalula

***Josée Ngalula est religieuse de Saint André, professeure de théologie à l'Institut Saint Eugène de Mazonod et aux Facultés Catholiques de Kinshasa***

**S**i l'Église réunie au synode de 1994 «*déplore et condamne, dans la mesure où elles persistent dans diverses sociétés africaines, toutes les coutumes et pratiques qui privent les femmes de leurs droits et du respect qui leur est dû*» (Ecclesia in Africa 121), c'est que la Rédemption «*atteint les situations très concrètes de l'injustice à combattre et de la justice à restaurer. On ne peut accomplir l'évangélisation sans promouvoir l'authentique croissance humaine dans la justice et la paix véritables*» (EN 31). Étant donné que *Redemptoris Missio* 37 pointe les droits humains et la promotion de la femme comme nouveaux lieux de mission, il est important de prendre conscience des contours que peut prendre la mission dans l'aréopage moderne qu'est la violence faite à la femme, spécialement en Afrique. Pour ce faire, nous tracerons d'abord le visage multiforme des violences subies par la femme africaine, avant de pointer quelques appels urgents pour l'activité missionnaire aujourd'hui.

### ***Une violence multiforme***

L'Afrique des exactions quotidiennes sur les petits sans défense connaît, en plus d'innombrables veuves maltraitées à cause de leur précarité, des traditions qui légalisent la violence faite à la femme au quotidien. Des milliers de femmes sont, au nom des coutumes, soit battues par leurs maris et belles-familles, soit vio-

lées dans des rites de « purification de la veuve », soit données aux visiteurs comme « cadeau ».

L'Afrique du non-respect des droits humains au quotidien, de l'insécurité et des conflits armés, est remplie d'incestes, de femmes violées dans leur entourage proche, en milieux pénitentiaires, professionnels ou estudiantins. Des jeunes filles sont enlevées comme esclaves sexuelles par les grands de ce monde. Des femmes sont arrachées de force de leurs foyers pour devenir des concubines ou des épouses forcées des autorités.

L'Afrique des pauvres est pleine de parents qui, pour « survivre » ou avoir un certain bien-être, en arrivent à favoriser la violence faite à leurs propres filles à travers le mariage forcé avec des riches, la prostitution ou leur vente. Des épouses de plus en plus nombreuses sont poussées par leurs propres maris à l'infidélité conjugale afin d'avoir un travail, une promotion ou pour accroître leur pouvoir politique.

L'Afrique de conflits politiques connaît beaucoup de femmes utilisées comme « arme de guerre » à travers des viols collectifs, publics, massifs et systématiques perpétrés par des troupes ennemies, dans le but affiché d'affaiblir moralement l'adversaire. On y vise aussi l'extermination à petit feu d'une population, en contaminant systématiquement toutes les femmes, comme c'est le cas dans l'Est de la RDC.

L'Afrique des pratiques magiques et des fétiches contient de plus en plus de fillettes victimes de viols et incestes rituels, parce que des magiciens le prescrivent pour accroître la richesse, avoir des promotions sociales ou même guérir du sida, en « aspirant » la force vitale des vierges.

L'Afrique des femmes éduquées pour plaire aux hommes est remplie de femmes prêtes à faire souffrir leurs propres corps, dans le but de garder leurs hommes: des mères et grands-mères sont prêtes à soumettre leurs filles à l'épreuve de l'excision ou des pratiques corollaires, afin de leur garantir un mariage !

### **Quelles sont les conséquences de toutes ces violences physiques ?**

1. Les coups et blessures physiques ainsi que l'excision peuvent aller jusqu'à des maladies chroniques, des mutilations, voire le décès.

2. Le viol occasionne des blessures graves au niveau de l'appareil génital, pouvant provoquer la détérioration de la santé reproductive, des amputations, des maladies sexuellement transmissibles. Certains cas nécessitent une chirurgie spécialisée et l'absence des spécialistes dans certaines régions occasionne des décès en masse.

3. La souffrance morale provenant de l'humiliante expérience d'atteinte à sa propre dignité et à son intimité peut entraîner des troubles de personnalité allant dans le sens d'une auto dépréciation, qui peut se transmettre de mère à fille ! Dans plusieurs coutumes africaines, une fille ou une femme violée est jugée comme « coupable », méprisée, souillée ou impure, parfois punie (!) : personne ne voudra l'épouser et la femme mariée sera rejetée, répudiée. C'est pour cela que les victimes de violences sexuelles gardent généralement le silence, par peur d'être méprisées et marginalisées, sans compassion pour la souffrance endurée. En certains lieux, on force le violeur à épouser la fille : c'est la forcer à vivre le reste de sa vie avec un homme violent et qui ne la respecte pas.

4. Le viol massif et systématique utilisé comme arme de guerre provoque non seulement la destruction physique et psychologique de la personne, mais l'humiliation des couples et des familles entières. En effet, des hommes ayant assisté impuissants à l'humiliation de leurs épouses, mères, sœurs ou filles en sont devenus déstabilisés psychologiquement et affectivement ; certains sont devenus fous.

5. Les femmes rejetées par la société se retrouvent sans ressources, exposées à la mendicité et à la prostitution, ce qui aggrave leur précarité. Certaines doivent en plus résoudre la question de grossesse non désirée.

6. Pour les femmes croyantes, cette expérience est une véritable épreuve de la foi, d'abandon par Dieu.

Cette complexité de conséquences a entraîné les actions suivantes dans certains endroits : des centres d'accueil pour soins médicaux spécifiques, surtout pour les viols ; des lieux d'écoute pour une aide psychologique, afin de rompre le silence, d'exprimer la souffrance morale et contribuer à la soulager ; des cadres préparant à une réinsertion sociale moyennant une petite formation et une aide financière ; des actions de dénonciation des faits, poursuite des coupables et promulgation des lois protégeant les femmes exposées aux violences sexuelles et autres.

Là où ils existent, surtout en zones de conflits armés, ces centres marchent bien, mais on y déplore un grand vide : le christianisme ne propose aucune aide spirituelle spécifique au désarroi spirituel des femmes victimes des violences ainsi qu'aux membres de leurs familles affectés par la situation. C'est dire que les violences faites aux femmes constituent un lieu où l'Église est appelée à déployer une activité missionnaire !

### ***Des appels pour la mission***

La chosification de l'être humain étant une des causes principales des violences faites à la femme, une pastorale d'assainissement de l'environnement mental des sociétés africaines devient un impératif missionnaire. Il s'agit de dénoncer explicitement, comme contraire à la volonté divine, des pratiques qui chosifient la personne humaine et son corps, le commercialisent, en font un instrument au service de l'intérêt égoïste et de la recherche du plaisir, ce dont la femme est la première victime (cf. *Christi fideles laici* 49). Chaque Église locale évangélisera en profondeur par la lutte contre toutes les formes d'esclavage et de dégradation de la femme, les coutumes qui empêchent le reflet de la gloire de Dieu dans la femme ainsi que la mauvaise image de la femme inculquée à la jeunesse et à la société à travers les médias (cf. Propositions 6 & 48 du *Synode des évêques sur l'Afrique*, en 1994). Assainir ainsi les mentalités, c'est finalement produire peu à peu une conscience chrétienne dans la population, qui refusera systématiquement de pactiser avec ces germes de violence que sont les structures de péché déniaient la dignité des hommes et des femmes et pervertissant leurs relations.

De même, comme le silence des victimes est une des causes principales de la perpétuation des violences faites à la femme, le christianisme a l'impératif missionnaire d'être la voix des sans voix. Une Afrique où la majorité féminine est habituée à garder le silence sur les violences au quotidien est en danger quant à son avenir : ce silence empêche de découvrir les coups, blessures, maladies physiques et de les soigner à temps. Cela contribue non seulement à l'expansion sournoise des MST non soignées, à affaiblir la santé de la reproduction de toute une population, mais aussi à pérenniser cette plaie sociale qu'est le manque de sanction infligée légalement

aux auteurs des violences. Parce qu'elle est prophétique dans sa nature, l'Église doit non seulement contribuer à dénoncer les faits et leurs auteurs, mais aussi éduquer la femme africaine à briser le silence. Il s'agit de libérer la parole des femmes africaines qui, éduquées par leurs coutumes à la soumission aux humiliations qui portent profondément atteinte à la dignité de la personne humaine, sont habituées à s'incliner en silence devant le sacrilège fait à la personne humaine, image de Dieu, juste pour sauvegarder l'honneur de la famille. L'Église du Christ refusera de se modeler, au nom d'une mauvaise compréhension de l'inculturation, sur les structures culturelles éduquant les filles et les femmes dans la prétendue attitude héroïque de résignation passive à des situations injustes, car il n'est pas chrétien de se taire ou de se résigner devant des structures de péché dont on est victime, aussi bien dans la famille, dans la société que dans l'Église (cf. Jean-Paul II, *Lettre aux femmes* 5). La formation de la femme chrétienne consciente de sa responsabilité baptismale de témoignage de la vérité est donc une priorité.

Le dernier impératif consiste à inventer une pastorale de la consolation des victimes des violences et leur entourage. Puisse dans le trésor biblique et spirituel de l'Église pour exploiter les psaumes, textes bibliques, prières, bénédictions et sacramentaux, qui peuvent soigner les blessures psychiques et spirituelles des femmes violées et leurs familles affectées. Membres souffrants du corps du Christ, elles ont à recevoir, au sein même de leur épreuve, la force du Christ torturé, violenté, crucifié, mort puis ressuscité par Dieu.

### **Conclusion**

Être victime d'un viol ou autre violence physique n'est pas un acte de péché ni une souillure: l'Église ne doit pas, comme le prêtre et le lévite, passer loin de cette forme particulière de souffrance. Comme le bon samaritain, elle ne se modèlera pas sur les préjugés sociaux, mais « il s'approcha, banda ses plaies en y versant de l'huile et du vin, le chargea sur sa propre monture, le conduisit à une auberge et prit soin de lui » (Cf. Lc 10,30-36).

Josée Ngalula  
ngalulajosee@yahoo.fr

# ***Un système éducatif en crise***

Maryse Quashie

***Maryse Quashie enseigne la psychologie et les Sciences de l'éducation à l'Université de Lomé (Togo). Avec un groupe de laïcs, elle fonda l'association du Rameau de Jessé et le Centre Miséricorde pour l'écoute et le suivi psychologique des jeunes en difficulté.***

## ***Des jeunes sans histoires***

Lomé 4 heures du matin :

- M. sort du deux-pièces où il vit avec ses parents et ses trois frères et sœurs. Une toilette sommaire et il sort de la maison avec deux récipients; il doit aller chercher de l'eau, pour remplir les jarres de la famille car dans la cour commune il n'y a pas d'eau courante. M. se dépêche car il espère en avoir fini avec sa corvée matinale en une heure, de façon à pouvoir se rendre tôt au collège pour travailler en paix avant les cours... Il n'y avait pas trop de monde encore à la pompe, aussi, une vingtaine de minutes après M. est déjà sur le chemin du retour. Dès qu'il arrive dans la cour, il est accueilli par les hurlements de la femme de son père. M. laisse passer l'orage car il sait qu'il n'aura jamais raison: comment expliquer à sa belle-mère qui lui reproche d'être parti sans balayer la cour alors qu'il l'a fait la veille pendant que tout le monde était couché pour avoir le temps d'aller chercher de l'eau tôt ce matin? Il sait qu'il est son souffre-douleur parce qu'elle ne supporte pas que son père lui permette de continuer ses études alors que l'argent manque cruellement à la maison. Son père est donc obligé de lui donner de temps à autre un peu d'argent en cachette: ainsi, il n'a

pas encore payé toute sa scolarité alors qu'on est au mois de février et qu'il lui manque des manuels. M. sait que tout cela est impossible à expliquer aux enseignants du collège: il va encore arriver en retard, il sera puni, il n'aura pas fait ses devoirs, il sera réprimandé et humilié, et dans quelques jours, il sera renvoyé de l'école parce qu'il n'aura pas payé ses frais de scolarité. Ce matin-là, il se dit qu'il devra, peut-être, après tout, arrêter l'école.

- La maman de L. entend balayer la cour. Elle se lève pour aller voir qui travaille si tôt le matin alors qu'il fait encore sombre dehors. L., toute penaude d'avoir réveillé sa maman, lui explique que leur maîtresse couturière a une cérémonie familiale dans la journée et que ses apprenties doivent se présenter au travail à 5 h 30: elles doivent aider à la cuisine, la vaisselle, etc. avant d'aller au marché et de faire la cuisine. Et lorsque sa maman s'inquiète de la couture qu'elles sont censées apprendre L. lui répond que c'est normal, que si elle ne se plie pas à cette loi, elle sera mal vue dans l'atelier et n'apprendra donc pas les secrets de la coupe et de la couture. La maman de L. est obligée d'accepter ces raisons: une fois, elle avait refusé que sa fille participe à de telles activités, cette dernière avait été punie; elle avait reçu dix coups devant ses camarades. Que faire?

- K. se réveille avec difficulté; il a mal partout, des courbatures. Mais il ne peut rester au lit, il faut qu'il aille faire cette dernière journée de travail de manœuvre sur le nouveau chantier qui vient de s'ouvrir à côté de chez lui. Cela lui permettra de survivre quelques jours et peut-être de faire des économies. Lorsqu'il se lève, ses yeux se posent sur la photo accrochée au mur: c'est celle du jour de sa soutenance; il était si heureux d'avoir décroché sa maîtrise; c'est la fin des jours de misère pensait-il. Ce fut plutôt le début d'une vie encore plus difficile: autant les membres de sa famille, les vagues amis et connaissances de ses parents, les ressortissants du village acceptaient de lui donner un coup de main tant qu'il était étudiant, autant aujourd'hui, il trouve portes closes. On lui fait comprendre qu'il est temps qu'il se prenne en charge. « Tu peux devenir répétiteur, et il y a des écoles privées qui embauchent, passe des concours ! »

- R. se réveille en sursaut. Il tend l'oreille quelques minutes, il regarde l'heure puis essaie de se rendormir. C'est son père qui vient de rentrer à l'aurore comme d'habitude et qui claque la



porte sans se préoccuper des autres occupants de la maison. Il y a trois ans, lorsque R. avait 13 ans, le papa faisait attention à ne pas réveiller les enfants, et surtout à ne pas leur faire remarquer qu'il rentrait à des heures indues. Mais à présent, il savait que cela ne valait plus la peine : il avait eu tant de disputes avec sa femme, que les enfants savaient à quoi s'en tenir : au début ils se levaient, épouvantés, pour épier leurs parents qui hurlaient et qui en arrivaient même parfois aux mains, puis les disputes avaient cessé. La mère de R. s'était fait une raison. En fait, son mari lui avait fait comprendre qu'elle pouvait partir, il l'avait prise chez lui alors qu'elle n'était qu'une pauvre étudiante, et lui avait offert une vie dorée. R. avait écouté cette dispute dans le couloir. Depuis ce temps, ses sentiments envers ses parents avaient changé : il ne pouvait pardonner à son père qu'il admirait tant de faire souffrir sa mère, et il n'admettait pas que cette dernière accepte les humiliations répétées simplement pour bénéficier d'un certain bien-être matériel. R. pensait tant à cette situation que son travail à l'école s'en était ressenti. Quelques jours auparavant, son père l'avait grondé pour ses résultats scolaires catastrophiques, évoquant l'argent qu'il dépensait parce qu'il l'avait inscrit dans l'école la plus chère de la ville, parce qu'il payait deux répétiteurs, parce qu'il lui avait offert des vacances en France, etc. R. lui avait répondu que c'était sa faute s'il ne travaillait pas à l'école et lui avait balancé en même temps toute sa rancœur. Son père avait tenté de le battre... R. regarde l'heure : il est 5 h 30, il vient de passer plus d'une heure à penser encore à tout cela. Il décide de se rendormir. Il n'ira pas au lycée aujourd'hui.

### ***Des violences contenues dans un système éducatif en crise***

Les jeunes qui viennent d'être présentés à travers ces tableaux, collégien, apprentie, étudiant, lycéen, on peut en trouver beaucoup dans le contexte des villes africaines actuelles. Ce sont des jeunes qui sont apparemment sans histoire, ils ne défraient pas la chronique et s'ils ont des difficultés dans le système scolaire, on pense que cela est dû à leur paresse ou à leur manque d'aptitudes. On ne parle pas souvent d'eux car on connaît mieux les difficultés du jeune écolier de milieu rural confronté à la pauvreté extrême : la faim au ventre, il fait un long trajet avant d'atteindre l'école où ses études se déroulent dans les difficultés

liées au manque de moyens financiers. On connaît aussi la vie des jeunes écrasés par les traditions dans une atmosphère de peur liée aux diverses croyances encore vivaces dans les villages. On connaît la vie de la jeune fille pauvre venue en ville pour devenir une «bonne» après avoir été pratiquement vendue par ses parents, eux-mêmes roulés par des trafiquants promettant que leur fille pourrait ainsi s'en sortir: réveillée à l'aurore, couchée la dernière, chargée de toutes les tâches, battue et insultée par sa patronne, subissant les assauts de son patron, nourrie de restes. Les gouvernements et ONG s'en font l'écho, mais en font aussi leur beurre, car ils reçoivent des subsides à cause de tout le tapage qui est fait autour de ces situations.

Mais il existe, à côté de la violence qui naît toujours de la misère une autre violence, tout aussi fréquente mais moins visible. Cette violence nous semble peut-être plus grave à cause de sa source; en effet, c'est une violence contenue dans le système éducatif lui-même.

En famille: certains parents eux-mêmes scolarisés sont obligés d'assumer une pauvreté qui les empêche de tenir leur place et donc d'avouer à leur enfant qu'ils ne peuvent pas l'aider dans sa scolarité; à l'opposé on trouve des familles aisées où on croit tout résoudre par l'argent. Mais c'est la désagrégation même de la famille qui crée un climat qui ne facilite pas la scolarité des enfants. En effet, il faut se rendre compte que l'urbanisation extrêmement rapide de ces dernières années a porté un coup à la famille en Afrique. Même si on y trouve toujours l'esprit communautaire et la solidarité dans les grandes occasions de la vie, particulièrement pour les funérailles, elle ne trouve plus de réponse adaptée aux conditions de vie en ville. La polygamie par exemple: elle se vit de façon officielle au village rendant le chef de famille responsable de toutes ses épouses et tous ses enfants puisque tous habitent la même concession. En ville cette cohabitation n'est pas toujours de mise, certaines femmes et leurs enfants sont donc délaissés.

L'école quant à elle semble préférer les méthodes autoritaires qui lui permettent de masquer ses insuffisances: le système public manque cruellement de ressources, ce qui empêche de recruter et de former des enseignants; ceux-ci débordés par des effectifs pléthoriques à gérer dans des conditions de travail souvent inac-

ceptables, n'ont comme recours ultime que les châtiments corporels. Un système d'écoles privées s'est rapidement développé au cours de la dernière décennie: certains fondateurs de ces établissements sont tout juste guidés par l'appât du gain; là aussi les enseignants, souvent peu formés et parfois mal payés, ne font aucun effort au plan pédagogique: ils reproduisent le système autoritaire qui les a formés.

L'éducation au métier, autrefois construite sur la relation de maître à disciple, n'en est plus que la caricature; on aboutit ainsi à un système basé sur l'exploitation du jeune, qu'on oblige à accepter cette situation en lui disant que lui aussi aura l'occasion d'exploiter d'autres plus tard, au nom d'une tradition détournée de ses vraies valeurs.

Finalement, à cause de la récession économique, l'école, n'offrant plus aucune perspective, jette dans la rue un jeune qui n'est pris en charge par personne: il vit dans l'angoisse du lendemain et subit des pressions diverses (tu dois travailler, te marier). Il ne lui reste alors qu'une seule porte de sortie, partir, s'exiler vers ces eldorados que représentent les pays occidentaux. Commence alors pour ce jeune un vrai parcours du combattant: il subit les agressions répétées du rejet exprimé à travers la difficulté à obtenir un visa pour l'occident, en attendant d'aller vivre le racisme et l'exclusion en grandeur nature...

Il est clair qu'en plus des actions menées à l'échelle nationale et internationale contre la pauvreté, c'est une réflexion sur les nouveaux rôles parentaux, sur une école mieux adaptée au contexte africain actuel, sur un système de formation universitaire et professionnelle plus performant, qui constituerait la porte d'entrée dans la lutte contre la violence que fait subir aux jeunes un système éducatif en crise et inadapté. Cette réflexion qui devrait aboutir à de profondes réformes du système éducatif devrait aussi parvenir à la mise en place de structures plus circonscrites comme des centres d'aide aux parents, ou, mieux encore des lieux où les jeunes pourraient librement s'exprimer, se construire au présent, et se projeter dans l'avenir. Alors l'Afrique retrouvera l'espérance, et peut-être le monde avec elle.

Maryse Quashie  
maryseq@voila.fr

## « *Qu'il est bon, qu'il est doux...* »

Marie Murat

*Marie Murat est originaire de l'île Maurice et Sœur de St Joseph de Cluny. Elle réside à Paris et travaille au généralat.*

Qui de nous n'a eu à un moment ou un autre un petit sourire ému ou triste, peut-être sceptique ou désabusé en psalmodiant ce cantique des montées à côté de ses frères (sœurs) de communauté ?

« **Oui, il est bon, il est doux pour des frères de vivre ensemble et d'être unis !** » (Ps 133) Nous en sommes persuadés mais que de ratés dans ce vivre ensemble de notre vie consacrée !

Faut-il mettre en doute la sincérité de notre désir ? Sûrement pas. De notre bonne volonté non plus il ne faudrait douter. N'avons-nous pas fait profession de vie communautaire **fraternelle** au nom du Christ qui nous rassemble ? Mais peut-on dire de nous : « Voyez comme ils s'aiment ? »

Si la réponse à cette question est négative, peut-être devrions-nous nous demander si nous affrontons le quotidien, usant, décuplant, de la vie communautaire, avec assez de réalisme.

Et pour cela, ne faut-il pas démasquer les petites violences qui s'infiltrent dans nos vies, de ces violences qui souvent ne montrent pas leur vrai visage. Quelle est ma lucidité face à ce qui fait la réalité de ma vie communautaire ?

Tout d'abord, ne devrais-je pas me considérer moi, telle que je suis, avec mes défauts et mes qualités, mes limites, mes faiblesses

et mes talents, ces dons que Dieu, dans sa miséricorde, fait à chacun de nous – un ou dix talents !... Peu importe !

Ainsi faut-il que je sache reconnaître en moi cette violence que je suis prête à dénoncer chez les autres. Non pas, « Je suis violente ! Mais les autres... ? » Plutôt : « Les autres sont violents ! et moi donc ? » Être capable d'identifier ce qui, en moi, me fait agir ou réagir trop vivement. Être capable aussi de discerner ce qu'il y a de positif, d'énergisant dans mon tempérament, pour vif qu'il puisse être. Tout n'est pas à condamner de ce qui, de prime abord, peut paraître violent. Il ne faut pas confondre vivacité avec violence.

Je suis là, essayant de vivre la vie fraternelle dans une communauté religieuse. Alors de toute évidence c'est que le Seigneur m'y a appelée, et il ne m'aurait pas appelée si je n'en avais pas les aptitudes, les qualités humaines – qui demandent, bien sûr, à être développées – et surtout si je ne portais en moi quelques aspects du charisme de la fondatrice, si je ne partageais pas, avec d'autres, ce qui est le charisme propre de l'institut, fondamentalement celui de la fondatrice, mais qui, il ne faut pas l'oublier, a dû évoluer avec les années.

Corollaire inévitable : c'est que ma Sœur non plus ne serait pas là sans cette identification au même charisme... Et, conclusion à laquelle je ne peux échapper, il nous est donc possible de vivre en communion. Alors ?

Alors ? Cette vie communautaire qui est « signe du Royaume », l'aurais-je fait « signe de mon royaume à moi » ? Ne chercherais-je pas à soumettre ce « vivre ensemble » à ce que moi j'attends de la vie communautaire ? Oh, mes désirs sont tout à fait honorables, certes, mais peut-être pas très réalistes. Suis-je bien au clair avec le fait que la « communion » fraternelle est à l'opposé de la « fusion » ? Pour qu'il y ait communion - commune union - ne faut-il pas qu'il y ait des personnes distinctes, des personnalités autonomes, et, par le fait même, une altérité qui est un risque nécessaire même si elle est parfois décapante.

Si je dois toujours garder en mémoire que le « bien commun » doit primer sur le « bien individuel », il ne faut pas oublier que « la communauté » est faite d'individus. Ce bien commun n'a rien d'abstrait ou d'arbitraire, décidé d'avance par une autorité. Il

est à découvrir dans le dialogue, la concertation, le discernement, bien évidemment, selon l'esprit de l'institut et en harmonie avec le charisme dont je suis moi aussi responsable.

Pourquoi ces réactions parfois violentes dans une communauté de vie fraternelle? Ne serait-ce pas parce qu'on oublie que « le surnaturel » prend assise sur « le naturel »? Il y a des étapes à respecter, des sensibilités individuelles à prendre en compte, des responsabilités à déléguer à des niveaux divers. La subsidiarité est « respect » des dons que l'Esprit fait à chacun, pour le bien de tous.

Vivre communautairement la pauvreté évangélique c'est assurer le nécessaire pour éviter le risque d'une recherche inquiète de ce nécessaire. Religieuse, je dois être prête à manquer du nécessaire, aimer même manquer, mais la pauvreté évangélique ne vise pas à manquer mais à être, à la suite du Christ, **plus libre** pour aimer, pour partager, aider, soulager, « être avec les démunis ». Chacun, au sein de la communauté, est personnellement « responsable » de cette pauvreté à vivre concrètement, dans les limites de la vie communautaire. Mon vœu de pauvreté, personne ne le vivra à ma place. C'est pourquoi le discernement est nécessaire qui permet de voir ce qui est souhaitable, ce qui est possible et on n'imposera ni disette ni abondance. Nul n'est obligé d'accepter des dons qui feraient manquer à la pauvreté sous prétexte que le vrai pauvre ne fait pas fi de ce qu'on lui donne. Par ailleurs que de petites violences larvées, ou plus ou moins exprimées, fomentées par la pauvreté communautaire. Au nom de la vertu, de l'ascèse, certains mettront sur les épaules des autres un fardeau difficile à porter. Quel est le sens de la privation? De la solidarité? Du partage? Jusqu'où aller? Ce sont des notions qu'on devra clarifier pour qu'elles portent le fruit qu'on est en droit d'en attendre et ne suscitent ni rancœurs ni envie.

Cela est tout aussi vrai de l'obéissance. Une certaine « obéissance » à des règles est nécessaire pour la bonne marche de la maison commune, sans oublier qu'il faut un minimum de consensus sur ce qu'est cette « bonne marche ». Me soumettre à une autorité, fût-elle religieuse, cela ira jusqu'à un certain point, à la force du poignet. Mais nul ne peut garantir qu'il n'y aura pas des éclats, voire des révoltes. Par contre, si vous m'invitez à cette **obéissance-amour** qui fut celle du Christ – lui le Fils! – alors on peut espérer qu'avec sa grâce, je pourrai rencontrer, au moins sereine-

ment si ce n'est avec joie, les croix inhérentes à mon obéissance. Je n'aime pas être invitée à l'obéissance parce que c'est pour obéir à son Père que Jésus serait mort sur la croix. Non, il a tellement aimé ce Père qu'il voulait révéler à ceux qui ne savent pas aimer (nous), qu'il a inévitablement trouvé la croix de nos égoïsmes, de notre orgueil, de notre manque d'amour. L'obéissance est l'autre nom de l'amour et non pas la soumission à un certain nombre de règles et de préceptes. C'est parfois tellement plus facile de soumettre mon jugement sans l'effort d'une réflexion saine qui aiderait l'autorité à découvrir la Volonté de Dieu. Si cela était plus clair dans nos têtes – y compris celles de nos supérieurs – bien de petites violences au quotidien disparaîtraient de nos communautés, me semble-t-il. Demander une obéissance aveugle, sans créativité ni responsabilités propres pourrait faire violence aux dons de l'Esprit en chacun.

Si le célibat consacré ne me **libère pas pour aimer**, plus et mieux, ceux qui m'entourent, non pas dans un « magma » global mais chacun personnellement, je risque de me préparer des sursauts de violence inouïe. Véritable mutilation de l'être profond, cela ne pourrait qu'être désastreux et engendrer des situations terriblement frustrantes avec tout leur cortège de sentiments inavouable : jalousies, rancœurs, rivalités etc.

Si le vivre au quotidien de la vie religieuse est comme balisé par les vœux, il ne faut pas oublier que c'est pour nous aider à mieux vivre l'Évangile, plus exactement à mieux suivre Jésus ; ils sont un moyen – que nous, religieux, avons trop souvent tendance à absolutiser – et non une fin, oubliant que la « fin » c'est **Dieu-Amour**.

Un certain nombre de ces questions mises au clair, il reste et restera toujours une multitude d'occasions où nous serons guettés par la violence.

Il y a aussi ceux qui considèrent que la souffrance sanctifie, que les humiliations rendent humble, que la vertu, c'est ce qui se fait à la force des poignets et tant pis pour les gens qui comme moi ont des poignets bien faibles. Et, bien sûr, il s'en trouvera pour désirer me faire « gagner mon ciel ». L'autoritarisme me guette si mon Dieu est le Tout-Puissant et que j'oublie qu'il a lavé les pieds à ses apôtres, lui le Maître.

Il y a parfois dans la vie religieuse une conception doloriste de la

vie spirituelle — relent du jansénisme — qui provoque des réactions plus ou moins violentes chez nos jeunes, mais aussi chez les moins jeunes. Je pense que c'est une des sources de la violence dans la vie religieuse qui ne manque pas de créer des fossés, de susciter l'agacement, voire l'exaspération, les malentendus... Et c'est aussi un certain pharisaïsme d'autant plus nocif qu'il est difficile à débusquer puisqu'il prend les allures de la fidélité à ses engagements.

Et l'on se demande où est passé ce Dieu-Amour, ce Dieu-Père que Jésus est venu nous faire connaître. Je n'ai pas l'illusion de croire que les croix sont pour les autres, ceux qui n'ont pas tout donné à Dieu. Non, je sais bien qu'au contraire la croix se dresse inévitablement sur le chemin de quiconque s'efforce, dans la vie consacrée ou non, de vivre l'amour à la suite et à l'exemple du Christ. Pourtant je ne suis pas venue sur terre pour prendre ma croix afin de suivre le Christ mais pour suivre le Christ et alors, inévitablement, comme lui, je devrai prendre ma croix.

Les incompréhensions, les injustices, les contradictions que je peux connaître dans la vie communautaire n'iront certes jamais jusqu'à devoir accepter d'être souffleté, tourné en dérision, couvert de crachats, flagellé, crucifié. Cependant ce serait me faire violence que de me demander de les accepter si le Christ n'avait pas vaincu toutes les formes de violence par sa résurrection. Si « le Christ n'était pas ressuscité, nous serions les plus malheureux des hommes » car lui ne serait qu'un homme admirable. Me serait-il possible de le suivre ?

Mais avec le Ressuscité peut-être pourrai-je rejoindre mes frères sur la route d'Emmaüs, être envoyé avec les saintes femmes annoncer la « Bonne Nouvelle » à mes contemporains, jeter à nouveau le filet après avoir peiné en vain toute la nuit, ou comme Étienne, assumer « le service des tables » sans renoncer à témoigner par la parole.

**« Paix et justice pourront s'embrasser et amour et vérité se rencontrer »** au sein de nos communautés, si **« seulement je crois ! »**. Et combien alors ce sera **« doux pour des frères de vivre ensemble et d'être unis » !**

Marie Murat  
21, rue Méchain, 75014 Paris





# Dossier

---





## ***In memoriam***

*... À cause des changements de l'époque moderne et de la diffusion de nouvelles conceptions théologiques, certains s'interrogent: La Mission auprès des non-chrétiens est-elle encore actuelle? N'est-elle pas remplacée par le dialogue interreligieux? La promotion humaine n'est-elle pas un objectif suffisant? Le respect de la conscience et de la liberté n'exclut-il pas toute proposition de conversion? Ne peut-on faire son salut dans n'importe quelle religion? Alors, pourquoi la Mission?*

*... Parce que, à nous comme à Saint Paul « a été confiée cette grâce-là, d'annoncer aux païens l'insondable richesse du Christ » (Ep 3, 8). La nouveauté de la vie en lui est la Bonne Nouvelle pour l'homme de tous les temps: tous les hommes y sont appelés et destinés. Tous la recherchent effectivement même si c'est parfois de manière confuse, et tous ont le droit de connaître la valeur de ce don et d'y accéder. L'Église, et en elle tout chrétien, ne peut cacher ni garder pour elle cette nouveauté et cette richesse.*

*(Jean Paul II, Redemptoris Missio, article 11)*

## ***L'escalade de l'angoisse*** **À la recherche d'une parade chrétienne appropriée**

Éric de Rosny

***Éric de Rosny, jésuite, enseigne l'anthropologie de la santé à l'université catholique de l'Afrique Centrale (UCAC) à Yaoundé. Il a écrit plusieurs ouvrages sur la médecine traditionnelle du Littoral du Cameroun<sup>1</sup>, et des études sur les nouveaux mouvements religieux en Afrique.***

*Entre 1991 et 2003, j'ai reçu chaque jour de nombreuses visites de chrétiens et de chrétiennes, catholiques ou protestants, venus me confier en groupe ou individuellement leurs problèmes de vie. J'étais alors responsable d'un Centre spirituel à Douala. Ces personnes venaient me demander de prier sur elles mais savaient aussi que j'étais un averti des affaires de la coutume. Le soir, je remplissais une feuille de notes pour chaque entretien en vue de prendre du recul et de trouver moi-même une pratique d'accueil adaptée, faute d'ouvrages pouvant me guider dans ce domaine. Quand j'ai eu couvert deux mille feuillets j'ai pris le temps de les relire car la masse des notes devenait rebutante et inutilisable. Il m'est apparu durant cette relecture que le terme le plus approprié pour rendre compte de l'état d'esprit de mes visiteurs était l'angoisse. On venait me voir sous le coup d'une forte inquiétude et parce qu'on était « dépassé », plutôt que de se rendre chez un charlatan. J'ai tenté de mettre en ordre les formes que prenait cette angoisse en établissant l'échelle de son intensité en vue de trouver des réponses chrétiennes appropriées à chacun de ses degrés. J'ai ainsi dégagé neuf paliers que, bien entendu, mes visiteurs ne gravissaient pas tous !*

---

<sup>1</sup> Éric de Rosny, *Les yeux de ma chèvre*, Plon 1981, *l'Afrique des guérisons*, Karthala 1992 ; *La nuit, les yeux ouverts*, Le Seuil 1996

*L'angoisse naît à la vue de signes inquiétants. Elle grandit quand rien ne marche dans la vie: vous vous sentez alors comme « bloqué ». Vient le moment — qui est presque soulageant — où le fauteur du mal est dévoilé et c'est toujours quelqu'un de votre entourage. L'angoisse redouble quand vous apprenez que vous figurez sur une liste de victimes et que viendra inexorablement votre tour. Et que faire lorsque c'est la maison, c'est-à-dire toute la famille, qui est atteinte ? Ces cinq paliers de l'escalade forment un tout et ont une certaine continuité ascendante parce qu'ils entrent dans la logique de la sorcellerie. Je m'en tiendrai à cet ensemble pour ne pas dépasser les limites d'un article. Mais il y a encore l'angoisse causée par les sectes, la crainte d'être possédé par Satan, la peur de celui qui connaît la solitude, surtout celle qui est provoquée par le sida, et enfin, celle qui mène à la folie jusqu'à errer dans les rues. Ce sont des formes d'angoisse plus graves et d'un autre ordre que celles que je présente ici de manière schématique. Je tente de rendre compte, à chaque niveau, de ma pratique pastorale, à partir des notes que j'ai prises au moment de l'évaluation.*

## **Les signes inquiétants, premières touches d'angoisse**

L'angoisse naît ainsi :

1. **Un constat de faits anormaux** qui envahissent le champ de la conscience, jusqu'à créer parfois l'obsession. Je les range ici dans un ordre ascendant :

- a) un sentiment diffus de malaise: « j'ai touché quelque chose » ; « j'ai mangé quelque chose » ; « j'ai pris quelque chose »...
- b) la présence d'animaux en grand nombre: fourmis, cancrelats, souris..., ou le passage d'un animal dangereux: un serpent. Mort inexplicable d'un animal domestique ;
- c) la disparition d'objets, surtout si ce sont des linges intimes ;
- d) la découverte de choses singulières, par exemple des écorces, en référence avec des « pratiques » ;
- e) des actes insolites: un enfant à qui un monsieur inconnu a coupé les ongles à la sortie de l'école !
- f) une présence humaine hostile et invisible que l'on pressent; le sentiment d'être suivi, d'être agressé: « Une fois j'ai reçu une gifle sans pouvoir attraper la main ! » Cette présence inquiétante peut séjourner **dans** la personne.

**Ma ligne de conduite :** inviter à mettre Jésus entre cette personne insolite et soi.

2. **Les rêves troublants** qui, à eux seuls, justifient la visite. Souvent mes hôtes commencent par les raconter. À ce niveau les personnes ne portent pas d'accusation contre quelqu'un, c'est seulement une alerte. Les thèmes principaux des rêves :

- a) les « couches de nuit » : on reconnaît rarement l'intrus (ou l'intruse) car il prend le visage d'une autre personne, souvent un membre de la famille de l'un ou l'autre sexe ;
- b) les « repas de nuit » : « Je mange tellement la nuit que je n'ai pas faim le jour ! » On le force à manger ;
- c) la visite des « Morts » : rêve raconté avec précision où des défunts viennent hanter le sommeil ; le récit d'une femme : tous les défunts de sa famille se réunissent pour la juger, mais elle réussit toujours à faire reporter le verdict final ;
- d) la référence à un scénario de sorcellerie en référence à l'esclavage : une personne se trouve dans l'eau avec des gens qu'elle ne connaît pas, puis mange avec eux sur la rive ; un Blanc vient l'arracher avec un avion pour la déposer sur une terre inconnue.

**Ma ligne de conduite :** minimiser les deux premiers thèmes (couches de nuit et repas de nuit) quand ils sont « simples ». Je fais remarquer aux visiteurs qu'ils sont l'expression de leur nature sexuelle. Une exploration m'est nécessaire pour voir ce que les rêves plus « complexes » ou contre-nature signifient. Mais à ce niveau ma tendance est à la dédramatisation. Quant aux rêves de Morts qui se répètent, avec l'apparition lancinante d'un défunt, je me réfère au Credo : Jésus n'est-il pas descendu au « séjour des Morts » pour entraîner ceux-ci derrière lui vers son Père ? Prier pour que le défunt ne revienne pas en arrière visiter les siens. Je dis aussi que tout le monde n'est pas habilité à interpréter ses propres rêves ni ceux des autres.

### ***Le blocage généralisé***

Vous êtes « bloqué » quand tout échoue ou que rien ne va. Ou bien quand un malheur se reproduit plusieurs fois. Ou dans le cas où un malheur reflète ce qui se passe dans toute votre **famille** : quelqu'un dira par exemple que « la branche de la mère » est

attaquée. Vous irez même consulter un devin pour une autre personne de la famille parce que vous vous sentez concerné à travers son mal. Identification de soi à la famille et de la famille à soi.

La cause de ce blocage est encore **obscur**. Si l'on a une idée sur sa provenance, on ne le dira pas nettement. On a avantage à bien cacher ses projets et ses intentions car ils peuvent être découverts et contrés. D'où le dévoilement progressif et limité des éléments de compréhension du cas. Au devin de voir! « Il peut mentir, mais lui-même ne se trompe pas! » Le blocage, c'est quelque chose qui a été décidé depuis longtemps, et même dès l'enfance. Quelqu'un a dit autrefois: « Il ne réussira jamais! »

Tout a été tenté en vain: l'hôpital? « Le médecin n'a pas compris! » Même les « exorcismes » ont été insuffisants! D'où la tentation d'aller vers les sectes ou de se rendre chez les « charlatans », mais avec réticence si l'on est chrétien: « C'est comme une bière! On croit que la soif va être éteinte et on a toujours soif! (cf. la publicité mensongère des Brasseries: « Boire jusqu'au bout de la soif! »). » Alors on vient me voir. Et si cela n'a pas d'effet, on referra le tour des consultants de la place.

**Ma ligne de conduite** : Combattre l'effet de globalité et de fatalité.

- a) S'il y a une **maladie** dans le lot des malheurs, je conseille de continuer le traitement, sans changer continuellement de médecin (ou de tradipraticien). J'introduis ainsi une distinction entre ce qui est peut-être d'ordre occulte et ce qui ne l'est pas. Ou encore, je fais jouer l'esprit critique. Un exemple: une personne, pour prouver qu'elle est « bloquée », s'appuie sur une affaire d'achat de poissons à un pêcheur, qui n'a pas abouti. Or il se trouve que je connais ce pêcheur qui a la réputation de tromper son monde. Je le lui dis.
- b) **Redonner du courage et de la confiance en soi**. Je fais reconnaître à mon hôte que dans sa vie il y a au moins quelque chose qui marche: « Vous m'avez dit que vous avez deux garçons qui font des études supérieures en Allemagne! Ne dites pas que tout va mal! » Si c'est impossible, j'arrache au moins un sourire. La confiance en soi: le cas d'un étudiant persuadé d'être « bloqué » et qui a réussi son examen de sortie d'un institut supérieur, sur mes conseils, en ne comptant que sur lui.

- c) **Encourager à prendre une option chrétienne**: j'encourage à prier pour obtenir LA FORCE, un thème sur lequel je reviens presque toujours. Conjonction de ce que m'ont dit les vieux douala pour qui la sorcellerie n'a pas prise sur les hommes forts et ce que révèle l'évangile: j'emploie fréquemment l'image de « Jésus mon rocher ». Je tente ainsi de renforcer la force de caractère de la personne car, devenue faible et fragilisée, elle flotte dans la vie. Je l'encourage à s'intégrer à une grande Église ou à recourir à nouveau à celle de son enfance.

Si la litanie des échecs ne finit pas, je peux pousser la personne à révéler qui elle accuse. C'est une faille par laquelle il est possible de pénétrer ce monolithe qu'est le « blocage ».

### **La découverte de l'agresseur**

1. La plupart du temps, la désignation précise du coupable des malheurs a été faite par un **devin** ou inspirée par lui. Ce qu'il a pu dire n'est pas nécessairement pris en compte. Il faut plusieurs devins. Il y a aussi la rumeur qui circule et va se précisant dans la famille: « Ma grand-mère est une sorcière de carrière ! » Cette désignation peut évoluer. Elle tourne avant de se fixer sur une personne. S'établit enfin un certain consensus.
2. Les preuves peuvent être basées sur le **comportement** du présumé coupable: il est « anormal » qu'un père de famille réussisse, par exemple, à aider les autres et pas les siens: « Personne de sa famille n'a réussi avec lui! L'argent qu'il donne lui revient ! » C'est quelqu'un qui fait des « pratiques » et on ne sait pas pourquoi.
3. Les preuves peuvent aussi venir de paroles qui sont prises pour des aveux: « Cela sort de sa bouche, il a dit: « Un jour je fais 'couic' et vous êtes tous morts! » Expressions fortes: « Toi, tu n'accoucheras jamais ! » – « Toi, tu ne réussiras jamais ! » – À un père de famille: « Tu ne verras plus de caca d'enfant ! » – Celle-ci a entendu sa grand-mère dire des choses terribles sur sa mère: « Si ma mère était morte ce jour-là, au moins j'aurais su qui l'avait tuée ! »



4. Dans la plupart des cas, l'accusation vise une ou plusieurs personnes de la famille proche, souvent le **père**. Si un étudiant échoue, c'est parce qu'il n'a pas respecté la volonté de son père qui voulait être enterré au village. L'accusation peut viser une branche entière de la famille, en général la famille paternelle. Mais très rarement sa propre mère.

5. Référence aux représentations **traditionnelles**: « Son mari sait où il l'a mise. » — « Je me demande si son mari ne fait pas d'elle quelque chose ! » — « Elle doit être exilée quelque part ! » — « Ils sont venus capturer son âme en temps opportun ! » — « On l'a rendu fou pour qu'on croie que c'est la folie ! »

6. **Les accusés**. Tous se disent innocents: « Mon Père, si je vous raconte mon histoire, vous allez pleurer ! » Elle est considérée dans sa famille comme une sorcière et rien ne va plus pour elle.

### **Ma ligne de conduite :**

1. Ne pas nier la réalité de l'accusation. Mais éviter — ce que je n'arrive pas toujours à faire — de donner mon appui à cette interprétation. Je délivre des conseils de sagesse ou de bon sens pour dédramatiser la situation: lutter contre l'obsession; encourager la tenue **d'assises familiales**; savoir distinguer entre « la grande sorcellerie », comme l'ekong, le ngando, mfamla... et « la petite sorcellerie » qui ne saurait manquer (jalousie...).

2. J'exhorte la victime à laisser à Dieu le soin de juger ses ennemis, plutôt que d'entrer dans la spirale de la contre-attaque. Les devins guérisseurs dramatisent et augmentent d'abord l'inquiétude de leurs visiteurs, en orientant leur animosité vers le coupable, pour les redynamiser, et pour rendre leur intervention nécessaire. Je ne les suis pas sur ce point.

Quand la personne semble vraiment croyante, je l'encourage à se tourner vers son « ennemi » en faisant un geste de son côté, au nom de la contagion de la **charité**, mais cela ne va pas sans résistance: cas d'une personne à qui je dis de faire un geste de gentillesse envers son ennemie et qui réplique: « Faire quoi? Me mettre à genoux et lui demander pardon? Si je vais vers elle, ce sera un épisode de guerre, un défi ! » Mais il y a d'autres cas de sorcellerie surmontés par l'effort de la victime, ce qui demande

une énergie singulière: elle a été au village, sur mon conseil, demander pardon à sa grand-mère de l'avoir appelée « sorcière ». Celle-ci a tremblé et dit qu'elle n'avait rien contre elle.

3. Faire prendre conscience que l'Église est mieux armée que les devins guérisseurs pour apporter une protection : **les sacrements, les sacramentaux, la prière...** Et, si la personne est en état de l'accepter, lui rappeler que Jésus a été une victime innocente. Cas d'une veuve que toute la famille accuse: je vois le visage du Christ se profiler derrière le sien et je le lui dis.

### ***Inscrits sur une liste***

Cela commence presque toujours par la mort d'un proche, le plus souvent un homme de la famille. L'inquiétude est ravivée par des annonces, venant de devins ou par des propos de famille: « Le défunt a dit qu'ils seront tous entraînés! » — « Le père a dit avant de mourir: on vous prendra un à un » — On a dit à une jeune fille: « C'est ton tour! » Il y a des signes qui ne trompent pas: son nom est écrit sur une **liste**. L'inquiétude est ravivée par des souffrances physiques non détectées à l'hôpital, comme de sentir un grand froid.

En général, on sait qui est le coupable: un voisin, quelqu'un de la famille. Un frère cadet a-t-il enfermé la « liste » des noms dans unealebasse? Il faudrait payer cher un devin pour retrouver la liste. Une série de décès parmi les joueuses de hand-ball? C'est la monitrice qui a la liste écrite des joueuses. Mais l'accusation glisse, se ramifie, se diversifie, rebondit. Le tout se passe dans une courte période, sous le coup de l'émotion.

### **Ma ligne de conduite :**

1. Je me trouve devant des personnes qui connaissent une grande peur. Mon objectif est d'abord de calmer **cette peur**: Non! Vous ne mourrez pas pendant la période indiquée! Exemple: après la mort de sa sœur, une personne a dit à cette mère de famille qu'elle allait mourir d'une crise d'asthme avant le 25 décembre! Moi: « Non, vous ne mourrez pas! Revenez me voir le 26! » Elle a survécu, dit-elle, grâce à mes prières.

2. Je leur dis que je prends leur nom **sur ma propre liste** et que je vais prier. Que je les prends en charge ! Angoisse d'une famille: le propriétaire de la maison a demandé à l'une des fillettes les noms des membres de la famille qui logeaient là. Depuis, rien ne va. Ils veulent changer de maison. Je fais écrire la liste des membres de la famille et je prie dessus devant eux.

3. Je développe un enseignement sur **l'eucharistie** comme une prière éminemment protectrice, au centre de la foi chrétienne. Je fais une catéchèse: « Dieu se donne lui-même à manger ! Alors, qui peut « bouffer » celui qui communie ? » J'ajoute toujours que la communion n'est pas un super fétiche car elle demande, pour être efficace, une véritable vie chrétienne. Mais je me heurte à la fascination ambiguë de la communion des catholiques. Une personne qui est pourtant protestante: « Je me cramponne à mon banc pour ne pas aller communier avec les catholiques, et j'y vais ! ». Cette autre veut le mariage à l'Église pour pouvoir « communier ». Mais un bon nombre ne satisfont pas aux conditions (maritales) pour aller communier: alors je développe le thème de la « communion de désir » ou communion spirituelle. Et cet autre chrétien scandalisé: il voit « son sorcier » aller communier chaque dimanche ! Je me réfère à la prière dite par le prêtre: « Que cette communion n'entraîne pour nous ni jugement ni condamnation ! »

### ***La maison hantée: quand l'habitation elle-même est minée***

L'importance du domicile ! Un microcosme. La réplique au quartier de ce qu'est le cosmos au village. Il y a des signes insolites: bruits étranges, cauchemars en série, mort étonnante d'un animal domestique, des oignons découverts enterrés: « La maison est minée, on a enterré des choses partout ! » Mais surtout, il y a la présence du serpent mystique le « nyungu »: frôlements ou glissements sur le toit, traces sur le sol, mouvements dans les latrines. Un restaurateur a des problèmes avec ses clients à cause de la présence avérée d'un nyungu.

Cette conviction est comme renforcée par des événements tragiques survenant dans la famille: mort d'un enfant, maladie

inopinée, ou bien un problème de terrain qui s'envenime, des palabres avec les voisins. Jusqu'à une plainte à la gendarmerie. Un voisin l'a dit: « La maison est construite sur un passage maléfique! » La peur qu'ont les parents se répercute sur les enfants. Il arrive que la famille déménage.

### **Ma ligne de conduite :**

On vient en groupe me demander « d'exorciser » ou « de bénir » la maison. Si ce sont des catholiques, je les adresse à leur curé qui parfois me les renvoie. Si ce sont des protestants, je demande un accord écrit du pasteur.

Rituel. Je pratique le même rituel que pour une bénédiction d'une maison nouvellement habitée :

- rendez-vous au coucher du soleil ;
- exiger la présence de tous les habitants ordinaires de la maison ;
- bénir l'eau ;
- lire et commenter le récit de « la tempête apaisée » (Luc 8,22-25) ;
- visiter toutes les chambres, corridors, salles, toilettes, dépendances de la maison en aspergeant les murs ; en chantant ensemble et en priant ;
- repas et cérémonie d'unité (mains unies).
- Ce repas, trop souvent omis, a beaucoup de signification pour la famille.

**Conseils donnés :** désormais ne pas se laisser impressionner et même s'efforcer de rire des signes qui pourraient se reproduire ; continuer de vivre normalement, par exemple encourager des parents qui hésitent à avoir un nouveau bébé ; savoir se taire devant les enfants ; renoncer, le cas échéant, à une plainte en justice pour une affaire « mystique » : le tribunal n'est pas bien armé pour résoudre les affaires de sorcellerie.

### ***Ma ligne générale de conduite***

**L'accompagnement.** Les personnes qui sont sous le coup d'une pareille angoisse ne sont pas prêtes à accepter un accom-

pagement suivi. Dans la plupart des cas, elles ne reviendront pas me voir, pas plus que l'on retourne chez le même devin. Je n'observe pas avec elles les mêmes règles de pédagogie que pour les fidèles qui attendent une « direction spirituelle ».

Je ne mets pas en doute la validité du modèle de représentation qu'elles se font des causes de leurs malheurs. Me montrer sceptique et laisser la malice pointer dans mon regard, c'est immédiatement me disqualifier à leurs yeux, tant elles sont convaincues de la pertinence de leur interprétation. Je tente discrètement de les acheminer vers une vision plus chrétienne de leur situation. Est-ce une manœuvre de ma part ? Je ne le pense pas. Sous la surface d'une vision du mal, que je ne partage pas dans ses représentations, je discerne une expérience de la lutte spirituelle qui nous est commune dans son fond.

Plus que par stratégie, je reconnais en elles l'Esprit de Dieu au travail, lui qui les a orientées vers moi. Un encouragement à persévérer m'a été donné opportunément par un Père des Missions Africaines. C'était à Cotonou, à la fin d'une session que j'avais animée sur le thème de cet article : « Aujourd'hui, conclut-il, nous écoutons patiemment les gens, à la différence de nos prédécesseurs qui ne voulaient rien entendre. Quand ils ont fini, nous leur disons : "Maintenant, mettons tout cela de côté et parlons de Jésus-Christ". Pour vous, Jésus-Christ est là depuis le début ! »

**La prière.** Mes visiteurs viennent pour que je prie sur eux. Je m'en tiendrais là et ils partiraient satisfaits, du moins momentanément. Mais me contenter de prier donnerait à cet acte religieux une tournure magique. Par contre, je ne les laisse pas repartir sans reprendre dans une prière l'essentiel de ce qui s'est passé entre eux et moi. J'impose parfois les mains sur leur tête — geste dont j'ai découvert progressivement la force bénéfique —, je bénis l'eau que l'on m'apporte, le chapelet et les images saintes. Mais je n'en fais pas plus pour deux raisons : l'évêque du lieu demande que ses prêtres s'en tiennent à ces gestes, et les devins de la tradition de la région de Douala sont aussi sobres, dans le cadre de leurs rites, que je le suis dans le mien.

**Autocritique.** Je reconnais ne pas assez éveiller mes visiteurs au sens du péché, un élément si important de la problématique

chrétienne. Leur vive résistance à se culpabiliser ne m'y aide pas. Pourtant, même sur le plan thérapeutique, l'aveu fait entrer dans un processus de personnalisation qui leur serait bénéfique.

Je me demande aussi si ma ligne de conduite ne renforce pas, malgré moi, mes visiteurs dans un système de représentations caduc, même si tel est le leur présentement.

Certains ne retournent-ils pas chez des devins après la visite ? Je n'oserais pas le nier. Je reproche à un chrétien d'avoir été chez un devin et je m'attire cette remarque qui m'invite à la modestie : « C'est que les gens veulent savoir la vérité sur ce qui leur arrive et ce n'est pas un prêtre qui la leur dira ! »

Et pourtant, l'on dit en ville que je guéris !

Éric de Rosny  
ericderosny@camnet.cm

# ***Le « fait violent » dans l'enseignement***

Denise Wentziger

***Denise Wentziger, agrégée de lettres, a enseigné en Côte d'Ivoire, au Gabon, en Algérie. Elle est actuellement professeure de lettres au Lycée Jeanne d'Arc de Mulhouse.***

Quelle place faire au fait violent dans l'enseignement ? Comment l'aborder ? Comment des textes mettant en scène la violence peuvent-ils être éducatifs ?

Le professeur d'histoire, qui étudie les conséquences de l'idéologie nazie et la Shoah, ou la décolonisation et les exactions de l'armée française en Algérie, est confronté au fait violent de façon évidente. Pour quelles raisons, le professeur de français, libre du choix des œuvres pour traiter le programme, retiendrait-il des textes traitant de la violence ?

## ***Une approche dépassionnée et critique***

Le programme prévoit en classe de seconde un objet d'étude thématique sur l'altérité. Selon les manuels, la réflexion se fonde sur un texte de Jean de Léry, voyageur protestant qui relate les rites anthropophagiques d'une tribu indienne du Brésil au XVI<sup>e</sup> siècle, opposés aux massacres du 24 août 1572 (Saint Barthélémy) en France ; sur l'extrait de *Candide* où Voltaire montre le Nègre de Surinam mutilé, car « C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe » ; sur un passage de Taslima Nasreen qui évoque la malédiction d'être femme dans la société bengali. Parmi les œuvres complètes proposées, *La Controverse de Valladolid* de Jean-Claude Carrière met en scène le combat vain de

Las Casas pour que soient condamnées les exactions commises contre les Indiens du Nouveau Monde et reconnues leur dignité humaine et leur culture. Dans *Cannibale*, Didier Daeninckx relate une page sordide de l'histoire de France : pour l'Exposition coloniale de 1931, des Kanaks sont transférés de Nouvelle-Calédonie au Zoo de Vincennes, où ils sont l'attraction des badauds avant d'être troqués — pour certains d'entre eux — contre des crocodiles prêtés par le cirque Höffner de Francfort. *Désert* de Le Clézio rappelle l'extermination des nomades par l'armée française lors de la colonisation du Maroc de 1910 et les conséquences d'une culture détruite dans une Cité bidonville de 1980.

Ces auteurs — français — permettent au jeune lecteur d'adopter le point de vue de l'Autre, « d'entrer dans sa mémoire », pour mieux comprendre la société française et l'humanité. Ces écrits documentés témoignent de la conscience occidentale quant aux violences perpétrées au cours de l'Histoire coloniale. Le traitement « littéraire » de violences éloignées dans le temps ou l'espace favorise une approche mesurée et dépassionnée des exactions, mais ne peut empêcher de réveiller chez l'un ou l'autre des blessures, des rancœurs. La violence subie par les aïeux peut resurgir chez plus d'un élève dans une société métissée.

S'il perçoit l'école comme un univers préservé où règnent le bien et la beauté, le professeur risque de plonger l'élève dans un univers schizophrénique, du moins mensonger, car il rejette *de facto* l'élève dans son monde pollué, subversif et violent. Or, on peut souhaiter que l'enseignement contribue à éduquer et donc à aider le jeune à trouver son unité.

Un professeur peut limiter sa mission à la transmission d'un savoir. Un autre évitera les sujets qui fâchent : ceux qui provoquent trop le débat en classe, ceux qui inquiètent ou scandalisent les parents. Un autre encore préférera dans la littérature les belles pages d'œuvres éternelles d'auteurs universels et parfaits car éloignés des miasmes honteux de la misère humaine. Ainsi, le philosophe Michel Onfray, initiateur de l'Université populaire de philosophie de Caen, stigmatise-t-il dans les programmes du bac et des concours, le choix exclusif de philosophes idéalistes comme lénifiant, consensuel, politiquement correct, car empêchant les vraies questions d'être posées.



Les mondes ne sont pas étanches et l'enseignant doit savoir naviguer entre eux. Monseigneur Di Falco, en présentant son livre co-écrit avec Frédéric Beigbeder, confiait<sup>1</sup> qu'il recommandait à ses confrères de plus regarder la télévision les soirs où passe *Robocop* ou l'un des films que les jeunes ont vus, qui constituent leur culture, leurs sujets de conversation, et qui donnent une idée vraie de leurs goûts ou préoccupations. De même Jean-Marie Petitclerc, Salésien, qui travaille depuis trente ans auprès des jeunes en difficulté, martèle que l'enseignant a grandement tort de se plaindre des incivilités graves subies dans son cours. En effet, il occulte ainsi toutes les violences qu'ont subies les élèves avant même de franchir le seuil de la classe: insultes essuyées en quittant la cage d'escalier, moqueries sur l'aspect physique dans le bus, provocations générées par le « *délit de faciès* » dans la rue, racket sur le chemin du collègue, violences acceptées pour être reconnu dans une bande, etc.

### ***Le refus du fait violent : un déni du vécu de l'élève par l'adulte***

Le succès du genre autobiographique en librairie ne cesse de croître. Ainsi les nombreux témoignages best-sellers émanant de stars qui livrent quelques pages intimes, accrocheuses... Arrive en tête l'imbattable *Jamais sans ma fille*, de Betty Mahmoody<sup>2</sup>, qu'une majorité de lycéennes a lu, de même qu'elles ont lu *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée*<sup>3</sup>. Une consultation rapide sur l'Internet confirme ce goût pour les situations extrêmes: ainsi ce site, d'une très jeune femme sans doute, propose sur cent livres répertoriés dans « ma bibliothèque » une accumulation de titres explicitement relatifs au viol et à l'inceste.

Il n'y a pas lieu de penser que les jeunes lecteurs sont plus voyeurs, plus pervers que leurs aînés. Mais, comme leurs aînés, ils vivent leur adolescence, sont remués par leurs pulsions, tentés par des conduites à risques, et ils cherchent leurs marques et des repères.

---

<sup>1</sup> France Inter, le 28 octobre 2004.

<sup>2</sup> En 9<sup>e</sup> position parmi les 100 livres préférés des Français, Magazine *Lire*, octobre 2004.

<sup>3</sup> Témoignages recueillis par Kai Hermann et Horst Rieck.

La société actuelle est traversée par bien des violences. Celles que les jeunes subissent et font subir dans leur classe d'âge, mais aussi celles que la société leur inflige et dont ils sont victimes collatérales au mieux. Le chômage, les délocalisations, le traitement « kleenex » ou le harcèlement qui guettent leurs propres parents dans les entreprises ; l'émergence en France de la catégorie sociale des « travailleurs pauvres » jusque-là circonscrite aux pays à économie libérale extrême ; les stages non rémunérés pour les élèves des Écoles d'ingénieurs et de commerce ; les orientations scolaires que subissent les plus défavorisés socialement et qui les conduisent dans des impasses... Il y a bien des raisons pour lesquelles les jeunes peuvent se considérer agressés, niés, violentés. Il y a bien des raisons de désespérer de la société et de l'avenir qu'elle propose. Et le « non-espoir en l'avenir », le cynisme ambiant — « cette espèce d'individualisme finaud » — que fustige notamment le journaliste et sociologue Jean-Claude Guillebaud, sont des formes de violence insidieuse et grave faite à la jeune génération, parce qu'elle les plonge « dans une époque soupçonneuse, désenchantée, critique jusqu'à la déraison ».

On pourrait considérer que dans un tel contexte socio-économique ou politique, il n'est pas besoin d'en rajouter en matière de violence, et que dans l'univers de l'école, du moins... Il faut canaliser, contrôler, censurer. Mais, on l'a vu, on le constate quotidiennement : la violence se vend, et se vend bien, sur les écrans, dans l'édition.

### ***Les images violentes à la télévision***

Comme le montre Serge Tisseron<sup>4</sup>, les images violentes vues à la télévision notamment peuvent avoir un effet bénéfique, et elles sont recherchées pour leurs bienfaits par tous les jeunes téléspectateurs « normaux ». Qu'en est-il ?

Livré seul à l'écran, l'enfant risque de rester sidéré, « médusé » au sens étymologique, par les images de violence, qu'elles soient de mort, de sexe, d'horreur fictionnelle ou terroriste. Mais, il est d'autant plus perturbé que les adultes à ses côtés

<sup>4</sup> Serge Tisseron, *Les bienfaits de l'image*, Odile Jacob, 2002.

sont ou semblent impassibles devant ces images, les avalent sans réaction, sans pleurer, ni crier, ni se révolter. Or, ils sont censés connaître les codes de la vie et les référents des images. L'enfant peut donc penser que la violence criminelle, sociale, sexuelle, économique est « normale » et qu'elle doit être ingérée de façon détachée, passive.

Pourtant, l'enfant est ému, pris aux tripes, angoissé, emmêlé dans des sensations troubles de plaisir et de rejet. Il s'inquiète d'éprouver des sensations agréables sur des sujets condamnables, terrifiants. C'est à l'adulte de clarifier, de démêler cette confusion. Alors, quelles précautions prendra le professeur ou quel sens imprimera-t-il au cours incluant la violence ?

L'enseignant peut apporter ce que les parents devraient faire : mettre, faire mettre des mots sur le ressenti confus, sur l'innommé ou l'innommable ; clarifier les émotions ; hiérarchiser les violences. Hiérarchiser revient aussi à susciter la « capacité d'indignation » quand elle est émoussée par l'égoïsme ambiant ou la perte des repères. Cette notion est reprise depuis quelque temps, à l'occasion des profanations de cimetières : ce qui semblait sacré ne l'est plus, les barrières élémentaires s'écroulent quand le pot de peinture est à portée de trois individus en mal d'existence. Cette notion doit aussi être réactivée quand les jeunes lecteurs habitués aux émotions fortes, aux images violentes, à l'hémoglobine généreuse et aux effets spéciaux vertigineux ou hyperréalistes, se retrouvent face à un texte qui ne joue pas des procédés à la mode et qui risque d'être considéré comme désuet pour son contenu aussi.

### ***Dans les romans et les autobiographies***

Le récit de Primo Levi, *Si c'est un homme*, sur son expérience d'Auschwitz se trouve en concurrence avec bien des films relatant de façon réaliste la Shoah. *La Liste de Schindler* de Stephen Spielberg et *Le Pianiste* de Roman Polanski parmi les plus récents et les plus connus des élèves, ne manquent pas de les toucher, de les indigner, de leur faire condamner les lois raciales, de les éloigner des tentations d'exclusion. Les procédés propres au cinéma contribuent efficacement à renforcer l'effet de pathétique qui permet d'adhérer à la cause défendue par le film.

Toutefois, *Si c'est un homme* étonne les élèves puis force leur respect envers l'auteur. Primo Levi annonce dès sa *Préface* que son livre n'ajoutera rien « en fait de détails atroces [...] sur l'inquiétante question des camps d'extermination », avant de définir son projet qui est de « fournir des documents d'une étude dépassionnée de certains aspects de l'âme humaine », puis de mettre en garde contre « l'idée, consciente ou inconsciente, que "l'étranger, c'est l'ennemi" qui, érigée en système, produit, au bout de la chaîne logique, [...] le Lager ». Cette rigueur, cette sobriété est maintenue tout au long du récit. Les élèves finissent par saisir que la pudeur des sentiments, l'économie de « pathos » et de « détails atroces » est la marque de la plus grande sincérité, ou de la plus grande souffrance, ou de la violence tellement impensable qu'elle en est indicible. La violence inouïe d'une déshumanisation calculée, banalisée, et les moyens qu'il a fallu déployer pour survivre quotidiennement sont rapportés dans une alternance de témoignage et d'analyse qui empêche le lecteur d'être happé par la compassion facile ou la complaisance de scènes qui sollicitent de trop fortes émotions. Ici, l'auteur est conscient de la nécessité de mettre à (bonne) distance la réalité vécue, le traumatisme subi, pour lui-même, et pour le lecteur. Car, l'objectif n'est pas seulement d'émouvoir, de « toucher » disaient les Classiques, mais de faire réfléchir.

Les drames les plus horribles dont l'humanité a été témoin récemment, c'est en Afrique surtout qu'ils ont été vécus. Dans *Allah n'est pas obligé*, le jeune Birahima, « l'un de ces enfants soldats qui écument l'Afrique [...] raconte le chaos [des] conflits africains [...] ». Usant d'une langue qui parvient, de déformations en inventions drolatiques, à éviter le pathos, Ahmadou Kourouma nous plonge dans une fresque cruelle, où chacun subit l'épreuve de la violence: bonnes sœurs armées jusqu'aux dents, chefs de gangs et prédicateurs, enfants et femmes violées, prisonniers torturés, corps baignant dans leur sang et membres coupés... ». La présentation du roman dans l'édition Points/Seuil est juste et en même temps très commerciale: on voit assez quelles scènes de violence explicite un mauvais romancier pouvait tirer de ce contexte de guerre. Heureusement la superbe intelligence de Kourouma en a fait un chef-d'œuvre. Les jeunes qui lui ont attribué le Prix Goncourt des lycéens en 2000 ne se sont pas trompés sur la qualité du roman qui dit, qui montre la violence, mais en empêchant que le lecteur soit happé, englué en elle, qu'il en éprouve un plaisir prolongé.

Au Rwanda, Jean Hatzfeld a rassemblé les témoignages des rescapés du génocide tutsi de 1994 dans *Le Nu de la vie*, puis les récits des auteurs du massacre dans *Une Saison de machettes. Les Tueurs parlent*. Les tueurs racontent comment entre amis, « ils sont allés “au boulot” ensemble, c’est-à-dire, ont, pendant plusieurs semaines, chaque jour, de la même façon que l’on va cultiver son champ, systématiquement “coupé” leurs “avoisinants”, avec la claire idée de faire totalement disparaître les Tutsis. On a là, éclairée par des commentaires précis de l’auteur, une sorte de saisie à la base des phénomènes qui conduisent des hommes ordinaires (l’un d’eux dit “bien naturels”) à exterminer de façon atroce et si possible jusqu’au dernier des voisins. » La présentation de l’éditeur (Seuil, 2003) pointe là encore le protocole d’écriture: la violence brute, les témoignages vécus, palpitants, terrifiants sont tenus à distance.

Pour le professeur, l’enjeu est complexe: il lui faut choisir les œuvres en fonction du programme, de leur intérêt littéraire, de l’intérêt supposé chez les élèves... Mais par-dessus vient la question du sens, de l’orientation quasi anthropologique que l’enseignant s’assigne. Philippe Meirieu le rappelle: « Nous éduquons toujours pour “l’après”. Un apprentissage dont on ne projette pas une utilisation future, auquel on ne donne aucun sens autre que celui de satisfaire les exigences de l’éducateur, n’est pas éducatif. [...] L’éducation n’est jamais une simple transmission de connaissances ou de savoir-faire, elle doit toujours intégrer la question du “sens”; il n’y a pas d’éducation s’il n’y a pas une appropriation personnelle de ce qui est transmis dans un projet que l’éduqué construit lui-même<sup>5</sup>. » De même, dans un dossier du *Nouvel Observateur*<sup>6</sup> consacré aux « effets criminogènes des images de violence », suite au crime commis par des enfants de dix ans à Liverpool, Boris Cyrulnik note en tant que pédopsychiatre « des indices de déparentalisation. Le nombre d’incestes augmente, parce que beaucoup d’hommes ne se sentent plus pères [...] On n’accepte plus l’idée de se sacrifier pour les enfants [...] Les femmes aussi commencent à se déparentaliser [...]. Nous sommes dans une situation où le sens est pulvérisé. [...] L’autre devient une chose, ce n’est pas grave si on le tue. Si nous ne sommes pas capables de redonner du sens au monde qui nous

---

<sup>5</sup> *Sciences humaines* N° 76, octobre 1997.

<sup>6</sup> Du 2. décembre 1993.

entoure, nous redeviendrons soumis aux choses et à nos pulsions. » Le professeur court le risque de se « déprofessoraliser », en n'assumant pas ce rôle d'éducateur et d'accompagnateur dans l'émergence du sujet.

### ***Le relais de la parole***

Les auteurs retenus plus haut instaurent la mise à distance indispensable à l'égard des violences relatées. Mais le texte lui-même doit être relayé en classe, par la parole, parole de l'élève et parole du professeur. Des sentiments désuets comme la honte, la culpabilité, le remords doivent être renommés, et déclarés formateurs dans la construction du sujet ; l'opportunisme doit être clairement énoncé comme défaut disqualifiant, comme manquement à la parole, comme lâcheté, et non comme faculté d'adaptation... Les catégories morales sont souvent floues, et le professeur ne peut pas — en tout cas ne devrait jamais — occulter ces confusions. Si la littérature a du sens, c'est parce qu'elle parle de la vie. Traiter les textes de façon détachée, déconnectée de la vie et de ce qui lui donne du sens, notamment humain, moral ou spirituel, pose question dans les cours de collège et de lycée.

Serge Tisseron<sup>7</sup> : « Ce serait une erreur de leur interdire de voir ces images parce qu'ils risquent de les rencontrer ailleurs... Il est également essentiel que les parents expriment leurs émotions. S'ils ne le faisaient pas, les petits pourraient penser qu'être grand, c'est pouvoir assister à des choses abominables sans rien éprouver ou sans rien montrer de ce qu'on éprouve. Les manifestations émotionnelles des parents permettent en outre aux enfants de dire ce qu'ils ressentent, d'échapper à la sidération et de les rendre disponibles aux explications... [Face à des images violentes comme celles de New York le 11 septembre 2001 ou du tsunami en Asie le 26 décembre 2004], l'enfant, qui est totalement dépendant de son environnement, est menacé par le sentiment d'impuissance. C'est pourquoi il est essentiel de l'associer [aux] mouvements de solidarité<sup>8</sup>. »

---

<sup>7</sup> Serge Tisseron, *Les bienfaits de l'image*, Odile Jacob, 2002.

<sup>8</sup> *La vie*, 6. 1. 2005.

La question, dans l'enseignement, est donc bien de savoir si le professeur accepte d'être aussi un éducateur. La demande actuelle des parents et les nouvelles orientations du ministère de l'Éducation nationale insistent sur cette mission. Et ce, d'autant plus, que les uns et les autres s'étaient fourvoyés dans l'illusion que les choses allaient de soi, qu'il était interdit d'interdire, que « c'est ton choix », que « c'est ton problème », que « c'est ta vie que tu joues », etc. Autant de clichés prononcés dans une société aux individus libérés, aux enfants « précocement autonomes » — sans doute — mais surtout livrés à eux-mêmes, à l'indifférence des adultes, confrontés à des exigences auxquelles les parents eux-mêmes ne veulent ou ne savent pas les préparer. Autant de clichés entendus lors de réunions de parents, et confirmés par les médecins et psychologues. Et nul milieu socioprofessionnel n'est épargné. Les épaules de très jeunes enfants supportent parfois de bien lourdes responsabilités. Et parmi elles, l'obligation de savoir faire avec les images violentes à la télévision ou les représentations terrifiantes dans leurs lectures, sans que personne se soucie de l'effet produit.

## ***Conclusion***

Faut-il faire voir, faire lire des faits violents? Oui. D'abord, ce choix prend en compte notre contexte : le contexte de tous les pays qui ont accès à l'Internet, ou qui programment les films à effets spéciaux; et le contexte des pays qui ont été traversés par des violences inouïes réelles. La pire des éducations est toujours celle qui occulte, qui masque, qui rend tabou des aspects perçus comme vitaux ou prégnants.

Ensuite, le goût morbide, les conduites à risques révélatrices d'une tentation suicidaire chez les jeunes sont suffisamment courants pour que les professeurs éducateurs s'en préoccupent et proposent des passerelles de vie et des approches salvatrices en littérature notamment.

Le professeur de lettres peut rappeler ce qui distingue la « bonne » littérature de la « mauvaise » : la « mauvaise » est celle qui prend aux tripes (pornographie, érotisme, sentimentalisme, horreur, haine, action effrénée...), qui ne s'adresse qu'aux émotions, qui empêche de raisonner. La « bonne » n'empêche pas l'identification ni les émotions, mais elle garantit des temps et des passages

de réflexion et d'analyse à travers les procédés de narration et de modalisation par exemple, à travers le traitement esthétique, souvent doublé d'une préoccupation morale.

La théorie de la catharsis peut être valablement convoquée. Au XVII<sup>e</sup> siècle, elle est la purgation des passions, des tentations de pouvoir tyrannique, de jalousie meurtrière, d'inceste, de parricide, d'infanticide, etc. Elle remplissait une fonction morale, édifiante pour une élite noble.

Sous Périclès, au V<sup>e</sup> siècle av. J-C, le théâtre tragique est une activité éducative, civique, organisée par les soins de l'État. « Le jour de la représentation, tout le peuple était invité à venir au spectacle : [...] les citoyens pauvres pouvaient même toucher, à cet effet, une petite allocation<sup>9</sup>. »

Ce que le citoyen grec voit sur scène est effrayant : un héros valeureux, régent compétent et apprécié, mari heureux, père comblé, est précipité dans la honte du parricide et de l'inceste. Œdipe, les yeux crevés, avance sur scène. Il suscite simultanément la compassion et l'horreur. Toutefois, son destin tragique grandit le héros. Et le public qui frémit de pitié et d'horreur retiendra que personne ne doit se surestimer, vanter son bonheur, s'abandonner à l'hybris, à un orgueil démesuré qui nargue les dieux. La catharsis a opéré. Ainsi, la vision d'horreur prend sens, elle n'anéantit pas le spectateur : le choryphée, la voix off, la parole adulte a replacé le public sur les rails de la dignité humaine et de la vie civique.

« Gardons-nous, nous autres mortels, de déclarer un homme heureux, avant qu'il n'ait atteint la borne de la vie, sans avoir à souffrir<sup>10</sup>. »

Regarder, lire, considérer ensemble ces scènes violentes permet de donner sens à d'autres violences, d'autres souffrances. Plus d'un souvenir traumatisant, plus d'une souffrance inavouée d'élève trouvent dans les pages violentes des grands textes littéraires sa voie de guérison.

Denise Wentziger  
dewentzi@wanadoo.fr

<sup>9</sup> Jacqueline de Romilly, *La tragédie grecque*, Quadrige PUF, p 45.

<sup>10</sup> Sophocle, *Œdipe Roi*, Trad. M-R. Rougier Classiques Hachettes, fin de l'exodos, v 1530-1531.



# ***Des liens ancestraux à l'alliance avec le Seigneur***

Micheline Matchum Motouom

*Micheline Matchum Motouom est secrétaire bilingue, assistante de direction au HSSE (Hygiène, sûreté, sécurité, environnement) dans une filiale du groupe SHELL. Laïque consacrée elle a fondé l'école de vie spirituelle « Petits pas quotidiens »<sup>1</sup>.*

## ***Sur les pas des ancêtres de la Bible***

Quoique croyants et chrétiens pratiquants, les liens ancestraux ne nous lâchent pas. Le salut en Jésus Christ ébranle certaines puissances ancestrales, d'où leur fureur et leur acharnement contre ceux qui veulent suivre le Christ en esprit et en vérité. Pour nous récupérer, la société traditionnelle cherchera à s'infiltrer dans notre vie. Voici, à travers l'expérience d'Abraham, comment les liens ancestraux agissent subtilement dans la vie des Africains.

Le père d'Abram faisait les coutumes et honorait les idoles héritées de ses pères et transmises à ses descendants. À cause de la stérilité de sa femme, le doute naît dans son cœur. Il remet en cause l'efficacité des idoles. Abram désire partir. Son père le manipule et lui impose aussi Lot.

---

<sup>1</sup> Dans un ouvrage intitulé « J'ai osé le suivre, moi aussi » Éditions CERAP, 08 BP 2088, Abidjan, novembre 2004, j'analyse dans les détails comment je me suis « évadée » de ma coutume par la foi chrétienne. J'y évoque les raisons de cette rupture radicale et les chemins que j'ai suivis.

C'est après la mort de Téra que Dieu se manifeste à Abram qui obéit : il se déplace (conversion), il quitte (détachement), il part (nouvelle vie) avec confiance. Lot reste sous l'influence des idoles. Or pour vivre ensemble, on doit avoir le même Dieu, les mêmes croyances et aspirations profondes, et œuvrer conjointement à la réalisation des mêmes finalités spirituelles. Normal qu'une guerre spirituelle éclate entre l'Esprit de Dieu et les puissances ancestrales. La querelle entre les bergers permet la séparation salutaire.

Abraham trouve pour son fils une épouse issue de sa parenté. Il aurait fallu aider Rébecca à briser ses liens spirituels et à se mettre sous l'autorité du Dieu d'Abraham, comme Ruth : « *Ton Dieu sera mon Dieu.* » Jacob ressent de la pesanteur dans sa marche avec Dieu et contraint tous les siens à se débarrasser des idoles et amulettes. Après s'être ainsi mis sous l'étendard du Seigneur, Jacob devient Israël.

Le changement de nom est un autre moyen de rompre les liens ancestraux. Le fait de les nommer confère au père de l'ascendance sur ses enfants. Mon père avait le droit de me donner un nom mais la nature lui en imposait déjà un : *Matchum* ! Car dans ma tribu, les enfants qui naissent les pieds en avant (au lieu de la tête) sont automatiquement appelés *Tatchum* ou *Matchum*. Mon père décide néanmoins de me nommer après sa mère : « *Motouom.* » M'avait-il ainsi détournée d'une vocation ?

Dans la pratique des traditions, il n'y a pas de liberté. Or, pour suivre le Christ, nous devons être libres. Comment un esclave peut-il prétendre en mener d'autres vers la liberté ? Moïse était le fils d'un Hébreu, esclave en Égypte, mais Dieu l'a mis à part en le déplaçant du camp des esclaves pour le palais de Pharaon. Dans la cour royale, il y avait une autre forme de servitude : les multiples dieux d'Égypte. Moïse s'en est aussi éloigné en s'enfuyant à travers le désert pour être purifié et éduqué. Il devint libre. Ce que j'entends par liberté c'est ceci :

\* Moïse avait brisé ses liens d'avec la cour royale égyptienne et s'était soustrait à l'héritage spirituel de la communauté esclave dont il était issu.

\* Il était suffisamment détaché des biens matériels, des honneurs que lui conférait son rang princier.

\* Il était capable de renoncer à ses propres voies, celles de la satisfaction personnelle, au profit de l'intérêt supérieur du Royaume des Cieux.

La vie de la plupart des Africains est anéantie à cause des dessous de la tradition. Les « réunions » traditionnelles sont des zones d'exploitation des sorciers qui nous hantent, nous harcèlent et nous oppriment. Ils nous connaissent et savent comment nous atteindre. Pour en être délivrés, nous devons entrer dans l'armée céleste, prendre les armes spirituelles, éduquer notre foi afin de répondre radicalement à l'appel que le Christ nous adresse et en assumer les conséquences.

La passivité que nous affichons parfois à l'égard des éléments destructeurs de nos traditions ne signifie pas que nous en sommes délivrés. Pour couper ces liens profonds, il faut une démarche consciente et personnelle qui nous fasse rentrer dans une nouvelle vie avec Jésus. En guise de reconnaissance et d'appartenance à Christ, j'ai renoncé à l'héritage spirituel de mes ancêtres dans cet acte de foi : « *Par la vie du Seigneur, le Dieu Tout-puissant et Père de Jésus Christ, moi, Micheline Matchum Motouom, je rejette l'héritage spirituel de mes familles maternelle et paternelle. Je m'immerge dans le précieux sang de Jésus Christ, afin que la puissance du salut en Jésus Christ se déploie effectivement dans ma vie et que je ne retourne plus jamais au paganisme. Au nom de Jésus Christ. Amen !* »

### **La culture africaine**

C'est l'expression de ce que nous sommes, et la réponse que nous apportons à nos problèmes communs. Nos ancêtres avaient adopté des lois pour régir leurs communautés, qu'ils corrigeaient au long de leurs multiples déplacements, afin de mieux répondre à leurs besoins. C'est pour cela que, par exemple, les Bamiléké ont l'habitude de conserver le crâne de leurs défunts, afin de les présenter à leurs pères qu'ils avaient quittés pour aller à la conquête du mieux être. Aujourd'hui qu'ils sont définitivement établis à l'Ouest du Cameroun, pourquoi conservent-ils encore les crânes des leurs ? Pourquoi n'enterrent-ils pas leurs morts là où le décès est survenu ? Pourquoi dépensons-nous tant d'argent pour les deuils et les funérailles ? Que faisons-nous pour sortir l'Afrique de la misè-

re, de la guerre, du sida? La vie a changé: nous avons d'autres réalités que celles de nos pères, et nous sommes confrontés aux problèmes qu'ils n'ont pas connus. L'heure est venue de réfléchir ensemble, à la lumière de l'Évangile, pour répondre aux problèmes qui nous touchent: *que faire pour occuper les chômeurs, les valoriser et les aider à se sentir utiles à la société? Comment rendre notre environnement salubre? Comment apporter un peu de dignité aux malades? etc.*

Notre culture doit aller au-delà du folklore, afin de connaître l'approfondissement et l'enracinement des valeurs morales et évangéliques. Elle doit tenir compte de ce que nous sommes devenus: des chrétiens à la suite de Jésus pour bâtir avec Christ le Royaume de Dieu, un monde d'amour, de justice et de paix.

Il a fallu beaucoup de grâce, de rigueur et même un peu de radicalisme pour laisser l'Évangile me pénétrer. C'est une révolution spirituelle! Si nous, Africains, accordions moins d'importance aux coutumes et aux traditions, à l'exhibitionnisme folklorique et au culte que nous vouons aux richesses matérielles, nous pourrions aller plus en profondeur avec Dieu et notre continent ne s'en porterait que mieux.

Lorsque nous demandons à nos grands-parents le pourquoi de tel rite traditionnel, ils nous répondent sans conviction: « *Nous l'avons hérité de nos pères...* » Parfois, nos anciens eux-mêmes n'en savent pas grand chose. C'est pour perpétuer une tradition. C'est de la religion! Par contre, la foi est une adhésion consciente et voulue. C'est croire en, tandis que la religion est une croyance naturelle à des choses, des pratiques, des philosophies. La foi naît lorsque nous découvrons la certitude sur laquelle elle doit être enracinée: l'amour immense et inconditionnel de Dieu.

### **La relecture de ma vie**

Pour nous Africains, la lecture et la méditation de l'Ancien Testament peuvent nous aider à comprendre ce que nous avons à faire afin que le Christ s'incarne effectivement dans notre vie. Les liens ancestraux nous rendent rebelles à la nouveauté du Christ et au renouvellement de l'Esprit Saint. Les

juifs sont sincères dans leur refus du Christ et ils l'assument. Par contre, nous Africains vivons dans la duplicité. Quel que soit l'état de vie auquel nous sommes appelés (mariage ou vie consacrée), il faut couper le cordon ombilical et à la même occasion briser les liens ancestraux. Ce n'est pas un choix aisé, mais il est salutaire.

### **Les liens et les influences qui entravaient l'action de Dieu dans ma vie**

Maman naît dans une famille polygamique. La première femme de son père est stérile. Ma grand-mère est la seconde épouse. Elle perd plusieurs enfants en bas âge et l'on attribue ces malheurs récurrents à la sorcellerie. C'est ainsi que mon grand-père fait protéger sa concession par un totem, une panthère.

Aujourd'hui je comprends que pour combattre la sorcellerie, on ne doit pas utiliser les mêmes armes que les sorciers. Pour anéantir les effets des pratiques magiques ou occultes, on ne doit pas avoir recours aux mêmes moyens : c'est un même maître ! Il change d'astuces, mais il finit toujours par détruire. Compter sur un totem ou un guérisseur pour nous délivrer de la sorcellerie est une plaisanterie. À quoi a servi à mon grand-père d'avoir un totem ? Ses descendants vivent dans l'insécurité et enrichissent les guérisseurs. Ce que les tradi-praticiens nous donnent n'est qu'un trompe-l'œil provisoire et illusoire. Ils ne parlent presque jamais de pardon, de conversion ni de réconciliation.

### **Les pratiques coutumières et traditionnelles qui suscitent la peur**

Il existait dans ma vie des alliances parallèles à l'Alliance Nouvelle et Éternelle en Jésus Christ. On pourrait les assimiler aux pratiques des « hauts lieux » dans l'AT. Tout sacrifice offert en dehors de l'unique, véritable et définitif sacrifice de Jésus est adultérin pour un chrétien. C'est l'obéissance que le Seigneur me demandait et non le sang des animaux. Pour moi, le salut en Jésus Christ passe obligatoirement par la conversion. Je vivais dans la duplicité et j'essayais d'usurper le salut à travers les séances d'exorcisme, le rosaire, les neuvaines de messes et toutes autres formes de « prière-harcèlement », qui ne me transformaient pas intérieurement. Seule la Parole de

Dieu, méditée régulièrement et effectivement mise en pratique, a suscité en moi le désir de me convertir.

### **L'alliance avec les dieux de mes ancêtres**

Dans ma tribu, lorsqu'un enfant naît, où qu'il soit, son placenta est renvoyé et enseveli au village. On le purge avec une potion qui le soumet aux ancêtres. Je n'en ai pas été exemptée. J'ai aussi participé à des rites traditionnels où un sacrifice d'animal est offert, un repas partagé et des consignes qui servent de lois à observer sous peine de malheur.

Poussée par la menace et la peur, j'ai conclu d'autres alliances avec des dieux inconnus dont les guérisseurs sont les ministres du culte. Pour des rites de « blindage », on doit faire un sacrifice et respecter des interdits tels que ne pas se laver ni « aller vers l'autre sexe » pendant plusieurs jours. Malgré tout, à l'issue de ces rites, le cycle des menaces et des peurs recommence; on se sent en insécurité et on change de tradi-praticien dans l'espoir de trouver la délivrance et la paix.

### **Les scarifications comme un signe d'appartenance**

Les Hébreux considéraient la circoncision comme signe d'appartenance au Seigneur. Les scarifications sont-elles les marques par lesquelles les « esprits » reconnaissent les leurs? Je porte avec beaucoup d'embarras ces marques sur mon corps. Lorsque je fréquentais les guérisseurs, j'étais souvent accostée dans la rue par des « messagers ». Depuis que j'ai arrêté, ils ne me reconnaissent plus, certainement parce que leurs marques ont été lavées par le sang de Jésus Christ que j'invoque sur moi sans relâche.

### **Les esprits impurs invoqués sur l'eau du « lavage »**

Lors du baptême, le prêtre invoque l'Esprit de Dieu et bénit l'eau en présence de tous. Il demande aux catéchumènes de renoncer à Satan et à tout ce qui conduit au mal (pratiques traditionnelles ou occultes), afin de nous mettre sous l'autorité de Dieu. Par contre, le guérisseur utilise une eau préparée à notre insu, une eau sur laquelle il a invoqué des esprits impurs. Au nom de qui sommes-nous « lavés » là? J'ai découvert qu'en me faisant ainsi « laver », je me livrais à des mauvais esprits qui gouvernaient en moi. Cela renforçait aussi les liens ancestraux dans ma vie.

## **La malédiction**

J'avais désobéi au 5e commandement de Dieu. Ma mère, se sentant déshonorée, s'appuya sur la tradition pour me maudire. Elle se déshabilla, prit la cendre et me la jeta dans la figure en disant : « *Tu ne seras jamais rien dans la vie. Je te maudis aujourd'hui et je déclare que tu n'es plus mon enfant ! Je veux que tu accouches de nombreux enfants qui t'en feront voir de toutes les couleurs.* » Par inspiration (divine ?) je lui ai répondu : « *Je n'ai jamais été ton enfant. C'est Dieu qui décidera de mon sort. Tu n'as aucun pouvoir sur moi.* »

Quand j'ai commencé à travailler, ma mère ne cessait de me montrer son ventre et de me dire, chaque fois que je faisais une bêtise : « *Tu vas perdre ton emploi — on va te licencier ! Tu vas voir !* » Et moi, je lui répondais machinalement : « *Dieu n'est pas fou ! C'est lui qui m'a donné ce travail. Ta parole ne compte pas, mais la sienne !* »

Je comprends que ma mère était victime de n'avoir pas établi le règne de Dieu sur sa vie. Sa vie était une aire de jeux pour le diable qui voulait sa destruction et celle de ses enfants. Si en toute conscience, nous ne demandons pas sur nous le règne de Dieu, quelqu'un d'autre viendra régner sur notre vie et en fera ce qu'il voudra ! Dans le même ordre d'idée, j'ai compris également la nécessité pour les enfants de prier pour leurs parents.

## **Ma délivrance (sortie d'Égypte)**

J'appelle « *sortie d'Égypte* » la prise de conscience qui permet au repentant de partir d'un état permanent d'éloignement pour commencer une relation rapprochée avec son Dieu. Les Hébreux se rendent compte de leur état d'esclaves et ils se rappellent les privilèges qu'ils avaient auprès du Dieu de leurs pères. L'enfant prodigue aussi compare ses deux conditions : chez son père et au pays lointain. Pour Israël, il a fallu du temps. Pour nous aussi, il faut du temps pour organiser notre exode, notre libération ; il faut une bonne stratégie et des moyens sûrs pour vaincre ce qui nous garde captifs : les liens ancestraux.

C'est un processus qui avait commencé depuis plus d'une dizaine d'années et qui a continué dans ma grande retraite

ignatienne et qui se poursuit toujours. Je cherchais le moyen de quitter mon « Égypte », mais mon esprit n'était pas suffisamment éduqué pour comprendre la complexité du problème des liens. Les exercices spirituels m'ont permis de :

\* **Comprendre ma « MALADIE »** — J'étais esclave, captive des traditions.

\* **Reconnaître mon péché et renoncer à mes propres chemins, aux faux dieux** — J'étais idolâtre. La relecture de ma vie m'a aidée à apprécier d'où Dieu m'a tirée et où il veut me conduire en fonction d'une vision globale de son dessein. J'ai alors senti le besoin de rompre toutes les « alliances illégitimes » dans ma vie. J'ai démolì tous les monuments et autels spirituels que j'avais bâtis pour des dieux étrangers. J'ai rejeté l'inauthenticité en conformant ma vie aux exigences de l'Évangile.

\* **Implorer le pardon du Seigneur** — J'ai demandé le secours de Dieu pour m'en sortir. M'engager sur le chemin de la conversion a été pour moi un soulagement et aussi un moyen de devenir plus humaine.

\* **Lâcher prise et m'abandonner au Seigneur** — En toute conscience, j'ai invité l'Éternel à venir régner sur moi comme mon Seigneur, mon Dieu et le Souverain de ma vie. J'apprends à compter sur Lui et non sur mes capacités.

\* **M'engager sur le chemin opposé au péché** — Je renouvelle à Dieu mon désir de progresser sur le chemin du bien, afin de m'insérer et de m'engager davantage dans son projet de vie.

### **Ma traversée du désert ou l'expérience du brisement**

« *L'expérience du désert* », c'est le long processus d'éducation et de purification par lequel je suis passée pour devenir plus humaine. La conversion durable passe nécessairement par l'épreuve. Le désert est une école de sagesse et d'humilité.

Une suite de décès parmi mes proches a suscité des accusations de sorcellerie et les miens m'ont fuie et persécutée. C'est lors des obsèques de mon frère aîné (4<sup>e</sup> sur 5 décès survenus dans



ma famille proche entre septembre 1997 et février 2000) que j'ai eu la confirmation des accusations qui pesaient sur moi. Ils disaient que j'avais tué mes proches pour devenir riche. Ils se disaient que toutes ces opérations (tous ces meurtres) allaient me rapporter beaucoup d'argent dans le famla, la société secrète à laquelle ils me soupçonnaient d'appartenir. Est-ce la raison pour laquelle ils exigeaient de moi beaucoup plus que ne me permettait mon salaire ?

Toute la famille avait fait front contre moi. Chacun devait clairement choisir son camp. Certains jouaient les Ponce Pilate, cherchant à être bien vus. La neutralité est plus dangereuse que l'adversité. Mieux vaut savoir l'autre entièrement contre soi qu'avec soi de manière indécise. Après l'enterrement (je n'y avais pas assisté — j'étais restée à la paroisse après la messe), une tante vint me sommer de ne pas m'enfuir, car nous devrions « faire la coutume » qui consisterait à trouver et à châtier le coupable. Je n'étais plus complaisante. Je ne tenais plus à faire l'unanimité et le verdict de la coutume m'était égal. Je n'avais pas cédé au chantage et j'étais loin de me laisser manipuler. J'ai quitté le village, malgré la controverse, et je suis partie par un chemin nouveau, celui de la foi qui ne flirte plus avec les traditions.

La guerre était désormais ouverte entre les miens et moi. Les plus radicaux émirent le souhait que je n'arrive pas à destination et les plus conciliants me firent le reproche de n'avoir pas saisi l'occasion que m'offrait la coutume pour me défendre (me blanchir) de toutes ces accusations. D'après eux, mes jours étaient comptés : les plus généreux me donnaient trois mois de vie. Une fois encore, je me suis tournée vers le Seigneur : *« Seigneur, ne m'abandonne pas, car je suis devenue une étrangère pour les fils et filles de ma mère. Ma vie est entre tes mains. Tu es mon protecteur et mon défenseur. Tu sais tout. Je peux tromper les hommes mais je ne peux pas te tromper. Je sais que tu m'as créée pour un dessein heureux et que je vivrai tant que tu n'auras pas dit ton dernier mot. Je choisis encore une fois, moyennant ta grâce et ton secours, de continuer ma route avec toi. Seigneur mon Dieu, daigne poursuivre en moi ce que tu as commencé. C'est toi, Seigneur, que je veux suivre et non les hommes et leurs coutumes. »*

Mon divorce d'avec la coutume et les traditions était définiti-

vement consommé. J'ai adhéré pleinement à la nouveauté de l'Évangile de Jésus Christ. J'ai été traquée, espionnée, pourchassée, physiquement et mystiquement. Dans ma fuite et ma cachette, j'ai appris à jeûner et à me passer des grands plaisirs qu'offre la vie naturelle. J'ai appris à discipliner mes sens.

Dans nos familles, lorsque nous sommes dépassés par les événements, nous cherchons un bouc émissaire pour créer entre nous une pseudo-solidarité. Ce front commun contre celui qui est différent et son exclusion ne font pas forcément naître l'amour au sein de la famille. La solidarité consiste à aimer, à supporter et à accepter l'autre malgré sa différence. Les événements difficiles devraient nous donner l'occasion de nous asseoir devant le Seigneur pour nous interroger, comprendre ce qui se passe, faire un discernement communautaire, et lui demander ce qu'il attend de nous, afin de repartir sur des bases plus saines.

### **Renaître de mes ruines**

Il faut mourir à la tradition pour naître à la vie dans le Seigneur. Voici les différentes étapes de cette renaissance :

#### **Connaître Dieu**

Grâce à la souffrance et aux exercices spirituels, j'ai découvert Dieu, dans un premier temps, comme pauvre et vulnérable, puis comme Père riche et tout-puissant qui nous donne les moyens de la mission qu'il nous confie, enfin comme partenaire qui recherche ma collaboration pour répandre ses bénédictions autour de moi.

#### **Rompre les liens avec la tradition**

*« Pas de place chez toi pour un autre dieu ! Pas de culte en l'honneur d'un dieu étranger ! Car c'est moi, le Seigneur ton Dieu, qui t'ai retiré d'Égypte... » « Jacob dit à sa famille et à tous ceux qui étaient avec lui : Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, purifiez vous et changez vos vêtements. »*

Pour obéir à la Parole de Dieu, j'ai recherché dans mes affaires tout signe de contact avec les traditions et j'ai trouvé le jujube (*dudum*, petits grains noirs et sucrés) et des feuilles de « l'arbre

de la paix » qu'on m'avait donnés au village lorsque j'y suis allée présenter ma voiture et demander la bénédiction des ancêtres. Ce sont des objets inoffensifs, mais tout dépend des paroles qui y ont été prononcées. Je les ai mis à la poubelle et j'ai prié.

### **Ruptures de relations et solitude**

Les relations s'établissent d'abord sur le plan spirituel à travers les mêmes affinités, croyances, aspirations profondes, finalités spirituelles. C'est la raison pour laquelle le fils de la femme esclave ne peut s'entendre avec celui de la femme libre ou le fils de la promesse. Pour que ces deux fils-là entrent en relation, il faudrait que l'un quitte son camp pour rejoindre l'autre dans le sien.

Tous ceux qui rencontrent Dieu font l'expérience de la solitude. Le silence invite Dieu. Il est bon d'apprendre à aimer Dieu seul en toute chose et aimer toute chose en Dieu.

### **Le témoignage, la collaboration avec Dieu**

Si notre vie avec Dieu « n'accouche » pas, c'est qu'il y a sans aucun doute quelque chose qui ne va pas. Notre stérilité spirituelle est une preuve que les liens traditionnels agissent dans notre vie. C'est pour cela qu'une démarche consciente de délivrance est nécessaire pour les chrétiens.

Au fil des siècles, pour changer les choses, il a toujours fallu passer par une révolution. Celle qui s'impose à nous aujourd'hui n'est pas sanguinaire, mais c'est une révolution spirituelle et morale ! La société nous forme, mais nous devons, à un moment donné de notre vie, faire l'expérience de la révolte qui nous réforme. Cette révolution ne peut se réaliser que par la vie spirituelle. Sans vie spirituelle, il n'y a point de conversion et sans conversion, les chemins d'humanisation sont bouchés.

J'ai découvert combien il est important d'établir avec le Seigneur un projet de vie, afin de mieux orienter nos efforts et de mieux canaliser nos énergies. Vivre sans une direction précise donne l'avantage à l'Ennemi qui nous disperse et nous détourne à son profit. Malgré l'opacité du monde, il est encore possible de vivre un idéal aujourd'hui avec le Seigneur. Le Seigneur recherche en Afrique et ailleurs des associés, des intermédiaires, des collaborateurs, des hommes et des femmes qui peuvent se priver des

joies éphémères de ce monde pour s'unir à lui.

### ***Veiller et prier***

Il est important de savoir que Jésus Christ est la pierre angulaire et en même temps la pierre d'achoppement. Comment comprendre cela ? Eh bien ! parce que son sang a été versé pour nous réconcilier avec le Père — parce que nos vies ont été échangées contre la sienne et il est mort à notre place afin que nous vivions à sa place. Si nous entrons dans sa mission, il nous relève, nous élève, nous fortifie. Mais si nous ne laissons pas son sang agir en nous de manière à accomplir les œuvres pour lesquelles le Père l'a envoyé dans le monde, nous risquons de devenir des « Caïn » : le sang de Jésus, comme celui d'Abel le Juste, criera vengeance et nous condamnera.

Comme un soldat en temps de paix, je m'entraîne chaque jour, afin d'être prête à résister au mal. Le chrétien n'est pas celui qui va en guerre contre son ennemi, mais c'est celui qui sait se défendre s'il est attaqué. Ainsi, pour m'exercer au combat spirituel, je tâche de vivre chaque jour à l'opposé de ce que propose l'Ennemi : discipliner le corps et les sens ; s'exercer à l'abaissement, au détachement ; entretenir les armes spirituelles ; garder le regard fixé sur le Christ.

Micheline Matchum Motouom  
mmatchum@yahoo.com

# ***Prendre la souffrance et la mort sur soi***

Charles Delhez

***Le Père Charles Delhez est Jésuite belge et vit à la communauté de Louvain-La Neuve. Sociologue de formation, il est aussi journaliste, conférencier et animateur de retraite de jeunes et de familles. Il est rédacteur en chef du journal «Dimanche», hebdomadaire paroissial. Son parcours l'a conduit à travailler pendant 5 ans au Tchad\*.***

**N**otre monde est traversé de part en part de violence. C'est un fait. La Bible en est comme le miroir. Les premières pages nous parlent du meurtre de Caïn, de la mort des premiers-nés d'Égypte, de l'engloutissement des armées de Pharaon dans la mer, des guerres de conquête en Canaan... Au terme de la Bible, il y a encore de la violence, mais cette fois, c'est un innocent – Jésus, le Fils de Dieu – qui en est la victime et il riposte par la non-violence. Il « prend sur lui le péché du monde », la force de mort qui traverse notre histoire.

La violence nous précède donc. Et si l'on veut en sortir – rien en effet ne semble pouvoir éteindre dans le cœur de l'homme ce désir d'un monde de paix décrit de manière anticipée dès les premières pages de la Bible sous forme de paradis terrestre – , il faut pouvoir s'engager et parfois la traverser soi-même. « *Prier pour avoir la victoire et n'avoir pas envie de se battre, je dis que c'est mal élevé* », a un jour écrit le poète Charles Péguy mort au front de la guerre 14-18.

---

\* Parmi ses nombreuses publications, signalons : *Les questions sur la foi que tout le monde se pose*, Cerf, 1997 ; *Mal où est ta victoire ?* Mame, 1999 ; *Dieu existe t-il ? et 101 autres questions*, Fleurus (Fidélité, 2004).

Le 6 août 1945, la première bombe atomique éclatait à Hiroshima. Après le lancement d'une seconde bombe sur Nagasaki, le Japon capitula, entraînant la fin du second conflit mondial. La course à l'armement nucléaire commençait. À ceux qui osent rêver qu'il n'y ait plus une seule arme atomique sur terre, les dirigeants des peuples répondent : Impossible ! Certes, il faut aller dans le sens de la non-prolifération. Mais, pour la dissuasion, il faut au moins en garder quelques-unes. Il s'agit de décourager les pays qui ne l'ont pas encore, de s'armer et de l'utiliser un jour. Dès lors qu'il y a eu une arme atomique – celle d'Hiroshima – , il faut dorénavant compter avec elle. On ne peut pas faire comme s'il n'y en avait jamais eu...

Depuis que la violence est entrée dans notre histoire humaine, on ne peut plus faire comme si rien ne s'était passé... On pourra lutter pour qu'elle ne prolifère pas, mais désormais, il faudra compter avec elle. S'il nous reste encore la paix à choisir, il faudra, dans certaines circonstances, entre deux maux, prendre le moindre qui reste cependant un mal. Ainsi, la légitime défense – tuer l'autre pour qu'il ne me tue pas – sera parfois la seule solution. Pour les individus et pour les peuples. « Le monde est dangereux à vivre non à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire », a pu écrire Einstein.

### **Combattre la violence**

Face à la souffrance, la sienne et celle des autres, les discours ne changeront rien. Seule l'action sera une réponse satisfaisante, intellectuellement et existentiellement. « *Le mal, c'est ce qu'on se décide à combattre, quand on a renoncé à l'expliquer* » (Paul Ricœur).

Cette action peut prendre diverses figures qui vont de l'assistance des Médecins sans frontières à la présence silencieuse d'une religieuse dans les mouiroirs de Mère Teresa. Mais faire advenir un sens au cœur de la souffrance dépendra toujours de mon engagement. Face au mal, la lutte, manches retroussées avec amour, est la première réponse. « *J'ai décidé de me mettre du côté des victimes, en toute occasion, pour limiter les dégâts* », dit Tarrou au docteur Rieux, dans *La Peste* de Camus. C'est le point

sur lequel se retrouvent les personnages, croyants ou incroyants, de ce célèbre roman.

Une illustration plus récente pourrait être *La liste de Schindler*, film de Spielberg. Juif lui-même, il met à l'écran une histoire vraie de la dernière guerre mondiale. Oskar Schindler, membre du parti nazi, après une série d'échecs financiers, voulait s'enrichir vite. La solution ? Engager dans son usine à casseroles des Juifs qui coûtent moins cher que les Polonais. Très vite, il prospère. Mais un jour, devant le massacre du ghetto de Varsovie, il comprend... Il va alors se servir de son usine pour protéger les Juifs des camps d'extermination. À coups de pots de vin, de fermeté et d'organisation, il sauvera 800 hommes et 300 femmes. À la fin du film, tandis que 6 000 descendants des Juifs sauvés défilent devant sa tombe à Jérusalem, une phrase du bienfaiteur s'imprime sur l'écran : « Je n'en ai pas fait assez, j'aurais pu en sauver plus. »

### ***Dans le camp de Dachau***

Se mettre du côté des victimes, c'est prendre sur soi leur souffrance, comme Violaine qui, dans *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, prend sur elle la lèpre de Pierre de Craon et — fécondité de l'amour — rend la vie à Aubaine, l'enfant de sa sœur Mara. « *L'amour a fait la douleur et la douleur a fait l'amour* », confie-t-elle.

La seconde guerre mondiale et l'horreur nazie resteront longtemps le symbole du mal à son comble, un mal dont les humains sont responsables. Mais lorsque, en plus, le typhus s'en mêle... Jacques Sommet, un jésuite français, a vécu cela dans le camp de Dachau. « *Et puis, un jour, le typhus. Un, deux, trois, quatre... dix, vingt, quarante cas... Il y en a toujours plus. Des baraques entières sont atteintes. Chacun se sait immédiatement menacé. Les morts sont nombreux. Nous étions bloqués à quatre sur un même lit, alignés tête-bêche; maintenant on peut se retrouver seuls pour cinq ou six lits.* »

Que faire ? Les SS réquisitionnèrent quatre blocs sur les vingt-cinq du camp, les entourèrent de barbelés supplémentaires et y enfermèrent les typhiques. À l'entrée, on déposait chaque jour une grande cuve de soupe claire. Chaque matin, les cadavres, pla-

cés devant la porte, étaient enlevés. Quand les Américains viendront libérer le camp, ils trouveront quinze mille agonisants.

Face à ce drame, deux attitudes se dessinent chez les prisonniers. Les militants communistes décident de ne rien entreprendre pour les malades. Ils estiment avoir d'autres actions à mener, risquées elles aussi, et plus importantes pour demain. Parmi les chrétiens, certains jugent que le risque de secourir les malades est trop grand. Mais d'autres, des médecins et des prêtres principalement, décident finalement d'entreprendre une action pour ceux qui sont abandonnés à la fièvre mortelle. *Dans la décision, il y a un aspect mystique, écrit le père Sommet : « Dans ces typhiques, Jésus Christ est là avec ses plaies. Mais aussi une réflexion politique, au sens large du mot : si nous ne soignons pas ces hommes aujourd'hui, que fera la cité demain ? [...] La nouvelle société que nous appelons, que fera-t-elle devant les exclus de demain ? »*

Certains parmi eux iront donc s'enfermer dans les baraques des typhiques. *« Vivre comme des vivants, pour aider les mourants à mourir comme des vivants. [...] Partager la vie du mourant de telle sorte que son agonie soit vraiment une lutte pour la vie. »* Une quarantaine de personnes se succéderont. Quelques-uns pourront en ressortir. Un certain nombre y laisseront leur vie. Jacques Sommet lui-même se proposa, mais ne fut pas élu<sup>1</sup>.

Dans sa lutte contre le mal multiforme, le croyant se situe du côté de Dieu qui, lui aussi, a déclaré la guerre à toute souffrance. Etty Hillesum, une jeune juive tuée par les nazis et dont on a retrouvé le journal intime, pouvait écrire : *« Et si Dieu cesse de m'aider, ce sera à moi d'aider Dieu. Je prendrai pour principe d'aider Dieu autant que possible et si j'y réussis, eh bien, je serai là pour les autres aussi<sup>2</sup>. »*

### **Quand le lutteur rencontre la mort**

Combien d'hommes et de femmes n'ont-ils pas voué leur vie à cette lutte contre le mal et la souffrance des autres ? Eux-mêmes, cependant, un jour ou l'autre, ont rencontré sur leur chemin ce mal radical qui résume tous les autres : la mort. Telle est la der-

<sup>1</sup> Jacques Sommet, *L'honneur de la liberté*, Entretiens avec Charles Ehlinger, Paris, Le Centurion, 1987, p. 104-106.

<sup>2</sup> Etty Hillesum, *Une vie bouleversée, Journal 1941-1943*, Seuil, Paris, 1985, p. 196.



nière étape de toute vie, mais pas pour autant son échec. La mort ne serait-elle pas un accomplissement, comme le disait François Mitterrand dans sa préface à *La Mort Intime* de Marie Hennezel<sup>3</sup>, plutôt que « *l'irréfutable preuve de l'absurdité de la vie* » (Malraux) ?

La mort est certes *passivité*. Elle vient à nous. En elle, en effet, toutes nos diminutions et notre finitude viennent confluer. Mais la mort est aussi *activité*, offrande de soi. Si l'homme ne devait pas mourir, il ne pourrait jamais, dans un acte d'amour total, manifester que l'autre mérite le don de lui-même. Le geste d'amour le plus grand n'est-il pas de donner sa vie pour celui ou ceux qu'on aime ? Seule la mort permet cela. De ce que Marx appelait « *la dure victoire de l'espèce sur l'individu*<sup>4</sup> », l'homme peut faire un don de soi à l'humanité et montrer ainsi qu'il ne se considère pas comme un but absolu, mais comme un « être pour et avec les autres ». Tel est bien la conviction commune à Luc Ferry et Marcel Gauchet lors d'un débat qui vient d'être édité : il y a des valeurs qui sont supérieures à la vie matérielle, biologique. Une transcendance nous habite, il y a de l'absolu dans l'expérience humaine<sup>5</sup>.

Ce don de soi ne se réalise pas toujours dans une mort héroïque. Tous nos gestes d'amour au long de notre vie contribuent à nous faire mourir, car aimer est toujours se dessaisir de soi, préférer l'autre, lui offrir de son temps. Lorsque la veuve de l'Évangile prend deux piécettes sur son capital de pauvreté et donne ainsi ce qu'elle avait pour vivre, elle en a fait un geste d'amour, préférant donner que conserver (Marc 12, 41-44). Ainsi l'homme lorsqu'il donne de son temps, pris sur ce capital limité par la mort.

### ***L'engrenage de la vengeance***

Le mal et la souffrance qu'il engendre ont de tout temps suscité, comme réaction, la vengeance. Mais rien, par là, n'est résolu. Au contraire. Le mal se déchaîne, la spirale est enclenchée. La loi de Moïse, dans l'Ancien Testament, a tenté de mettre un frein à cette escalade. C'est le fameux « œil pour œil, dent pour dent » ou loi du *talion*, qui veut que l'on inflige au coupable le

---

<sup>3</sup> Marie Hennezel, *La Mort Intime*, Laffont, 1995.

<sup>4</sup> Karl Marx, *Manuscrit de 1844*.

<sup>5</sup> Luc Ferry, Marcel Gauchet, *Le religieux après la religion*, Paris, Grasset 2004.

même traitement que celui qu'il a fait subir. Le mal répond donc au mal. Celui-ci est vainqueur, continuant à faire ses victimes.

Cette loi était déjà un progrès (on ne pouvait doubler la mise), mais il n'y a que le pardon qui puisse mettre fin au mal. Cet amour de surcroît est au cœur de l'Évangile. Dès le Sermon sur la montagne, Jésus en a parlé: « *Vous avez entendu qu'il a été dit: œil pour œil, dent pour dent. Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Si on te frappe sur la joue droite, présente encore l'autre joue.* » (Mt 6, 38) Autrement dit: sois le premier à sortir de l'engrenage de la violence.

Pareil texte est à la source de la non-violence et a inspiré des hommes comme Martin Luther King et le Mahatma Gandhi. On sait avec quel résultat. Il ne s'agit pas d'un amour masochiste de la souffrance, mais au contraire, d'un rejet de celle-ci. Jamais je n'infligerai à l'autre ce que je ne voudrais pas qu'on me fasse.

Nul espoir n'est possible si la haine répond à la haine. « *La haine ne saurait arrêter la haine. Seul l'amour arrête la haine* », dit le Bouddha. L'avenir perd toute possibilité d'exister et demain ferme ses portes si la logique de destruction qui habite le mal ne se trouve pas contrecarrée par une logique de création, celle de l'amour. Jésus aurait pu prier Dieu qu'il extermine ses geôliers. Cela aurait peut-être été justice. Mais la justice aurait tué l'espérance.

### **Blessé au combat**

Il n'y a moyen de combattre efficacement le mal qu'en acceptant d'être blessé par lui. En 1947, lors de l'indépendance de l'Inde, Calcutta est à feu et à sang, embrasée par la fureur des hindous et des musulmans qui se livrent une guerre fratricide. Gandhi tente l'impossible. Il commence, selon son habitude, une grève de la faim qui l'affaiblit très vite, car il est à la veille de son 78<sup>e</sup> anniversaire. Il est cependant décidé à ne pas céder avant que la paix totale ne soit revenue.

Le miracle s'est produit: les hindous responsables de ces tue-

ries vinrent déposer leurs armes aux pieds du Mahatma. Un vieil adage de l'Inde antique disait : « Si tu fais cela, c'est moi qui meurs. » Je préfère être la victime du mal plutôt que d'y collaborer et de risquer de lui donner le dernier mot. C'est la seule manière d'y mettre fin. Le pardon ainsi donné est en effet un geste d'espérance : qui sait si tu ne renonceras pas à me frapper sur l'autre joue et alors, le mal sera désamorcé.

Voici une autre anecdote de la vie de ces camps tenus par les nazis. L'horreur y a en effet côtoyé l'héroïsme. Dans un de ces camps donc, un gardien avait l'habitude de se promener devant les rangs des prisonniers en faisant tourner sa matraque. Puis il s'arrêtait devant quelqu'un et se mettait à le battre, sans raison, gratuitement. C'était l'angoisse pour tous les prisonniers : aujourd'hui, sera-ce mon tour ? Un jour, un homme profondément croyant alla trouver ce gardien. Il lui dit : « Tu peux me frapper. Puisque tu as besoin de frapper chaque jour quelqu'un, eh bien aujourd'hui, je me propose à toi. » Le garde allemand fut bien étonné. Il ne comprenait pas. Et l'homme de poursuivre : « Si, tu as une conscience. Tu verras, jusque ce soir tu n'arrêteras pas de penser à ce que je t'ai dit. » Depuis ce jour-là, le gardien n'a plus frappé personne.

Si je veux mettre fin à l'empire du mal, il faut que je sois prêt à le prendre sur moi. Jésus, sur la croix, est l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde. À la haine dont il était l'objet, il a opposé ce surcroît d'amour qu'est le pardon : « *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* » (Luc 23, 34). Nous sommes donc loin de la logique Kamikaze où l'on se tue pour tuer. À la suite du Christ, « *le martyr donne sa vie pour sauver des vies* » (Card. Lustiger).

### **La liberté transfigure le destin**

Comment ne pas évoquer ici Jésus, le soir du Jeudi saint ? Lui qui a fait le choix de la non-violence ne sera cependant pas épargné par la violence. Il est de toutes parts cerné par l'inévitable. Va-t-il se laisser abattre, sombrer dans le désespoir ou se révolter, jouer son va-tout ? Mais à quoi bon ? Il ne resterait derrière lui que goût amer, traînée de cendres. Ou bien saura-t-il donner sens à ce qui lui tombe dessus ?

Voici Jésus pris dans le grand écheveau de l'Histoire. Il va y faire naître un chant d'amour. Au cours de ce dernier repas, on l'entend rendre grâce et chanter des psaumes. Il prend sa vie en main comme on prend du pain et il la donne à ses amis: « *Ceci est mon corps livré pour vous.* » Sa mort devient don. Ce qui aurait pu être scandale devient offrande à Dieu. Ce qui devait entraîner la séparation définitive devient signe d'amitié. Avec Jésus, la mort change de signe. Ce qui semblait être une fatalité devient expression de l'amour. « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* » (Jean 15, 13.).

En donnant sens à sa vie, Jésus retrouve le sens de toute vie. Celle-ci est faite pour être donnée et non pour être consommée. La vie n'est pas plus belle parce qu'elle est plus longue, mais parce qu'elle est offerte. On aurait pu croire qu'il était plus utile pour Jésus de continuer sa mission. Or, paradoxalement, il la réussit en acceptant qu'il y ait un terme à son action.

Nous ne sommes plus dans le registre du rentable, mais du gratuit. Ce qui fait la beauté d'un cadeau, ce n'est pas son utilité, mais celui qui l'offre et l'amour qu'il y met. « *Jésus offre ce soir, le chef-d'œuvre de sa vie qu'il signera avec son sang. Ce jeudi-là, Jésus a rassemblé ses jours en un unique bouquet pour le donner aux hommes sous le regard du Père<sup>6</sup>* »

### **Inoculer de l'amour**

Quand on parle d'offrir sa souffrance, il ne s'agit pas de l'ajouter à celle du Christ, mais de l'associer à la sienne, c'est-à-dire de la vivre avec lui, dans le même esprit qu'il a vécu la sienne. Il a sauvé le monde en « inoculant » de l'amour là où souvent haine, jalousie, révolte viennent se loger. Nous n'ajoutons donc pas notre souffrance à la sienne, nous acceptons que sur la croix, il l'ait déjà prise sur lui.

Une souffrance « offerte » n'est déjà plus tout à fait souffrance. Elle devient amour. Elle trouve une fécondité, celle de l'amour. Elle reçoit un sens que je ne comprendrai peut-être que bien plus tard, lorsque je relirai ma vie. Je percevrai que, au

<sup>6</sup> M<sup>gr</sup> Jacques Noyer, évêque d'Amiens, in Journal *La Croix*, 8 avril 1993.

fil de mes choix, j'ai dessiné une magnifique histoire. Tout étonné, j'en découvrirai les fruits. Le monde, en effet, sera sauvé par l'amour, plus fort que la mort. « *Souffrir avec amour*, disait une ermite, *ce n'est plus souffrir, c'est aimer.* »

Quelques lignes du philosophe Gabriel Marcel pourraient être un heureux commentaire de cette attitude spirituelle: « *Je serai bien plutôt enclin à dire tout au contraire qu'en principe la souffrance est mauvaise, mais que l'âme humaine, dans certaines conditions [...] peut librement, je veux dire par un acte libre, transmuier ce mal, non pas à proprement parler en un bien, mais en un principe susceptible d'irradier amour, espérance et charité. Encore faut-il que l'âme douloureuse, du fait même de sa souffrance, s'ouvre davantage aux autres, au lieu de se refermer sur elle-même ou sur sa blessure*<sup>7</sup>. »

Aussi longtemps que nous cheminons ici-bas, tant que la victoire finale n'est pas remportée, nous n'échapperons pas à la souffrance. Elle est là. Il faut la combattre, bien sûr. Mais on ne la prend que de face. Nous n'en sortirons pas sans souffrir. À la fuir systématiquement, on risque de passer à côté de valeurs essentielles.

Telle est l'audace presque scandaleuse du chrétien: la souffrance qui semblait chemin sans issue peut devenir voie de salut. Nous pouvons rejoindre le Christ qui, par amour, « *a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies* » (Matthieu 8, 17). Par son amour, vécu jusque sur une croix, il a sauvé les hommes. Du cœur de sa révolte, Françoise Verny, récemment décédée, écrivait: « *En m'associant à lui, je confère une valeur à mes petites misères, je rends le mal sinon compréhensible, du moins tolérable puisqu'il s'inscrit dans un plan divin et débouche sur la miséricorde*<sup>8</sup>. »

Le mal ne peut pas résister indéfiniment aux attaques de l'amour. Le tombeau n'a pu garder celui qui avait tant aimé. Les larmes ne pourront pas mouiller sans fin le visage de ceux qui ont appris de Jésus l'art d'aimer. De ce qui était un instrument de supplice, Jésus a fait le trône de l'amour. De cette « vallée de larmes », ne fera-t-il pas un Royaume de joie ?

---

<sup>7</sup> Gabriel Marcel, *La dignité humaine et ses assises existentielles*, Paris, Aubier, 1964, pp. 142-143.

<sup>8</sup> Françoise Verny, *Pourquoi m'as-tu abandonnée?*, Grasset, 1998, p. 159.

Lorsqu'on fait le bilan d'une guerre, on peut constater qu'elle a aussi permis des actes d'héroïsme, des gestes d'amour, des pensées nobles. Une prière trouvée sur un Juif pieux au camp de Treblinka exprime cela de manière bouleversante :

*« Seigneur, quand tu reviendras dans ta gloire, ne te souviens pas seulement des hommes de bonne volonté. Souviens-toi également des hommes de mauvaise volonté. Mais ne te souviens pas de leurs cruautés, de leurs sévices, de leurs violences. Souviens-toi des fruits que nous avons portés à cause de ce qu'ils nous ont fait. Souviens-toi de la patience des uns, du courage des autres, de la camaraderie, de l'humilité, de la grandeur d'âme, de la fidélité qu'ils ont réveillés en nous. Et fais, Seigneur, que les fruits que nous avons portés soient un jour leur rédemption. »*

S'il y a un moment pour se révolter contre le mal, il y a donc aussi un temps pour y consentir et pour en laisser germer le bien qu'il permet. Bien sûr, ce n'est pas une raison pour vouloir le mal en vue du bien, mais lorsqu'il est là, il y a encore un bien qui est possible. S'il ne faut jamais choisir le mal, il faut cependant reconnaître qu'il peut être l'occasion d'un plus grand bien. *Felix culpa* – heureuse faute – chante la liturgie pascale à propos du péché de l'homme qui lui a valu un tel Sauveur. Ainsi de la souffrance, volontairement traversée ou rencontrée au détour du chemin, l'homme peut faire l'expression de son amour et de la croix, Dieu peut faire couler une source vive.

Charles Delhez  
charles.delhez@skynet.be

## ***Pas la paix mais le glaive : trancher entre mort et vie***

Joseph Dewez

***Joseph Dewez est laïc, théologien et formateur au CEFOC (Centre de Formation Cardijn). Le Cefoc s'adresse en priorité aux femmes et aux hommes de milieux populaires. Il propose divers parcours de formation en petits groupes sur la foi chrétienne et la façon de vivre aujourd'hui. Soutenu par les évêques de Belgique, il a son siège à Namur.***

L'Évangile de Matthieu reprend une parole choquante et énigmatique de Jésus : « Ne croyez pas que je sois venu jeter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu jeter la paix mais le glaive » (10, 34). Parole choquante parce qu'elle semble contredire ce que nous connaissons de Jésus, de son refus de recourir aux armes. « Remets ton épée à sa place », dit-il à Pierre qui vient de trancher l'oreille d'un serviteur du grand prêtre, « car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée. » Jusqu'au bout, Jésus résiste à la tentation de la violence militaire pour établir le Règne de Dieu qu'il annonce. Mais alors, comment comprendre cette parole énigmatique ? Quel est ce glaive qui ne peut pas être arme de guerre ?

Chez Matthieu, Jésus explicite sa pensée en disant : « *Car je suis venu séparer l'homme contre son père, la fille contre sa mère...* » Dans le texte parallèle, Luc remplace glaive par division (Luc, 12, 51) et donne également des exemples de divisions familiales. Ici aussi, le texte reste choquant : nous n'imaginons pas Jésus suscitant la zizanie dans les familles ou les groupes qu'il rencontre... Ainsi, dans sa propre famille, il ne cherche pas la dis-

corde pour elle-même. Le conflit qui l'oppose à sa mère et à ses frères apparaît plutôt comme la conséquence de leurs difficultés de comprendre et d'accepter son choix d'annoncer le Règne de Dieu (Mc 3, 20-21 ; 31-35). Les divisions ou séparations sont plutôt les résultats, les effets de l'action de ce *glaive*, elles ne précisent pas encore de quoi il s'agit.

Peut-être Luc nous met-il sur la voie quand il reprend les paroles de Jésus à l'annonce de l'arrivée de sa parenté: « *Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la mettent en pratique.* » Le glaive dont Jésus parle serait ainsi synonyme de cette Parole, de cette Bonne Nouvelle du Règne de Dieu, heureuse annonce mais qui contraint les interlocuteurs à se décider par rapport à elle. Ce qui entraîne des divisions jusque dans la famille même de Jésus. Un texte de l'Église ancienne, les Homélies Clémentines, commente ainsi Mt 10, 34: « *Mais proposant la connaissance à la place de l'erreur... Jetant comme un feu la colère... Offrant la parole pareille à un glaive, il enlève l'ignorance par la connaissance, comme s'il coupait et éloignait les vivants des morts<sup>1</sup>...* » Le *glaive* devient ici une métaphore de la Parole de Jésus qui tranche dans le vif, qui accule au choix devant lequel Moïse plaçait déjà le peuple d'Israël: « *Vois: je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bonheur, la mort et le malheur* » (Dt, 30, 15).

Un texte de l'Évangile de Marc (3, 1-6)<sup>2</sup> va nous permettre d'approcher la façon dont Jésus *jette le glaive sur la terre*: ici, il traverse un conflit que sa proclamation du Règne a provoqué avec les pharisiens. Ce récit est particulièrement intéressant dans la mesure où cette controverse sur le sabbat va conduire les pharisiens à s'allier à leurs ennemis, les hérوديens, pour *faire périr Jésus*. Les paroles et attitudes de Jésus ont donc placé les pharisiens devant un choix entre la vie et la mort, et ils ont tranché du côté du meurtre.

<sup>1</sup> Hom. Clément. 11, 19. Cité dans Benoit P., Boismard M.-E, *Synopse des quatre évangiles*, 1, Cerf, 1965, p. 91.

<sup>2</sup> Pour ne pas alourdir le texte, je cite ici les travaux dont je m'inspire: Beauchamp Paul, *La Loi de Dieu. D'une montagne à l'autre*, Seuil, 1999, pp. 171-190. Brau Jean-Claude, Dewez Joseph, *Qu'as-tu fait de ton frère? Violences et Bible*, Lumen Vitae, 2004, pp. 87-93. Cu villier Élian, *L'Évangile de Marc*, Labor et Fides/Bayard, 2002. Focant Camille, *L'Évangile selon Marc*, Cerf, 2004.



## **Quand Jésus veut crever l'abcès...**

Avant d'analyser le récit, il faut le situer comme la conclusion des deux premiers chapitres de l'évangile. Au chapitre I, Marc nous présente Jésus. Il est celui que Dieu a choisi pour annoncer la venue de son Règne : « *Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché. Convertissez-vous et croyez en cette Bonne Nouvelle* » (1, 15). Jésus ne donne pas de définition précise du Royaume, ou plutôt, il le définit à la manière des enfants : *le Royaume de Dieu, c'est quand les pauvres, les petits, les exclus ou les malades retrouvent place et dignité...* C'est d'ailleurs le sens de la réponse que Jésus donne à Jean-Baptiste déconcerté par ce qu'on racontait sur lui : « *Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent droit... la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres* ». (Lc, 7, 22-23) Cette annonce du bonheur à la mode de Dieu se vit donc dans une action de libération : guérison d'un aliéné par le démon (Mc, 1, 21-28); guérison de la belle-mère de Pierre (1, 29-31); guérisons de malades et possédés (1, 32); purification d'un lépreux (1, 40-44). Cette première annonce concerne surtout des malades et semble se passer dans une euphorie insouciant : le succès de foule est immédiat, les blessés de la vie affluent. À deux reprises au moins, Jésus transgresse la Loi sans que cela ne suscite de critiques : il exorcise le démon le jour du sabbat et il touche le lépreux, se rendant ainsi impur... Marc insiste au contraire sur l'enthousiasme de la foule impressionnée par sa parole : *un enseignement nouveau, plein d'autorité!* (1, 27) Il glisse cependant un bref commentaire qui annonce le chapitre II : « *Il les enseignait en homme qui a autorité et non comme les scribes* » (1, 22). Cette comparaison est lourde de sens : elle semble indiquer que la foule compare les enseignements de Jésus et des scribes et pharisiens et que la comparaison ne joue pas en faveur de ces derniers...

Les scribes et les pharisiens, apparemment inactifs au premier chapitre, vont intervenir dans le second. Nous assistons dès lors à cinq escarmouches (la cinquième constituant le récit de 3, 1-6). Dans les quatre premières, les attaques restent soit secrètes soit indirectes. Ainsi, quand Jésus annonce au paralysé que ses péchés sont remis, les scribes présents « **raisonnent en leur cœur** : "Pourquoi cet homme parle-t-il ainsi ? Il blasphème" ». L'accusation est très grave mais reste dans l'intime de la

conviction. Quand Jésus mange à la table de Lévi, en *heureuse proximité*<sup>3</sup> avec des publicains et des pécheurs, les scribes pharisiens adressent leur critique non à Jésus mais à ses disciples. Enfin, les pharisiens interpellent Jésus à deux reprises à propos de l'attitude de ses disciples : ils ne jeûnent pas et ils arrachent des épis le jour du sabbat... Dans ces quatre premières controverses, Jésus n'a pas l'initiative, il se contente de répondre.

Les critiques des scribes et des pharisiens traduisent un étonnement scandalisé devant des comportements de Jésus qui ne cadrent pas avec l'image qu'ils se font d'un prophète, d'un homme de Dieu. Celui qui annonce le Règne de Dieu ne doit-il pas respecter scrupuleusement la Loi comme eux s'attachent à le faire ? Mais voilà, Jésus n'est pas aussi regardant ! Il prétend pardonner les péchés alors qu'il s'agit là d'un privilège de Dieu en son Temple de Jérusalem. Il s'acoquine avec les publicains et des pécheurs et communité à leur impureté. Il n'exige pas de ses disciples un comportement ascétique ni simplement respectueux des prescriptions du sabbat. Face à ces interpellations qui cachent, en fait, la même question radicale sur le droit de Jésus à annoncer le Règne de Dieu, celui-ci se contente d'affirmer fermement sa conviction d'être mandaté par Dieu : il est le *fil de l'homme qui a autorité pour pardonner les péchés sur la terre* (2, 10) ou qui est *maître même du sabbat* (2, 28) ; il est *venu appeler non les justes mais les pécheurs* (2, 17). Il est encore *l'époux*, s'arrogeant ainsi la place réservée à Dieu dans les noces eschatologiques. Aucune des réponses de Jésus ne rencontre une réaction immédiate de ses interlocuteurs, aucun débat n'est engagé mais nous pouvons imaginer que chaque réponse accroît la perplexité des défenseurs de la Loi : cet homme peut-il être un envoyé de Dieu ou n'est-il qu'un imposteur ?

La perplexité des pharisiens va se transformer, au début du chapitre III, en soupçon et désir d'accusation. C'est, du moins, ce qu'indique Marc, parce que les adversaires de Jésus n'en

<sup>3</sup> C'est par cette belle formule que Colette et Michel Collard-Gambiez définissent leur choix *de rejoindre plus particulièrement celles et ceux qu'un dénuement extrême accule progressivement à l'errance et à la rue*. Dans *Et si les pauvres nous humanisaient...*, Fayard, 2004, p.17. Ces mots me paraissent dire avec justesse le mode de relation que Jésus établit avec les « pauvres » de toutes sortes et qu'il appelle *Royaume de Dieu*.

disent rien. « *On l'épiait* », dit le narrateur. Devant ce silence lourd de menaces, Jésus va prendre l'initiative: c'est lui qui provoque le conflit en appelant le handicapé au milieu et en s'adressant directement aux pharisiens. Tout se passe comme si Jésus voulait crever un abcès, comme s'il désirait clarifier publiquement – en pleine synagogue – le conflit qui couve en invitant ses interlocuteurs à entrer dans un débat.

### **Des ennemis jurés**

Marc braque donc sa caméra sur le conflit qui oppose les pharisiens et Jésus et donne très peu de détails sur les acteurs présents. Il importe cependant de rappeler rapidement qui sont les différents protagonistes. Les pharisiens, membres d'un parti politique et religieux influent, sont préoccupés de sauvegarder une identité juive forte (cette identité est menacée par la culture grecque des occupants romains et des dirigeants hérodiens). Cette identité se cristallise autour d'une vie intérieure exigeante, rythmée par la prière à la synagogue le jour du sabbat et structurée par une vie morale rigoureuse: il s'agit de respecter scrupuleusement les moindres préceptes de la Loi, en particulier les règles de pureté et celles qui organisent la journée du sabbat. La question du sabbat comporte donc un enjeu identitaire capital pour les pharisiens.

De plus, les pharisiens exercent une influence idéologique importante sur le peuple et cette « autorité », ils l'exercent surtout à partir des synagogues où ils sont souvent invités à enseigner, avec les scribes dont ils sont proches. Il est probable que le succès de la prédication de Jésus fasse de l'ombre à leur autorité sur le peuple, qu'ils redoutent de la perdre et souhaitent donc la récupérer en prenant publiquement – dans la synagogue, où le peuple doit aussi être présent pour la prière, même si Marc ne prend pas la peine de le signaler – Jésus en flagrant délit de transgression du sabbat: leur but pourrait donc être aussi de discréditer Jésus devant le peuple. Enfin, politiquement, les pharisiens sont anti-romains mais de façon plutôt passive, en évitant tout contact avec les Romains ou leurs collaborateurs hérodiens.

Les Hérodiens, eux, sont des partisans du roi Hérode qui diri-

ge la Galilée au profit des Romains. Ils cherchent à s'assimiler à la culture gréco-romaine au mépris de leur identité juive. Ils surveillent étroitement toute personne ou tout groupe qui inciterait à la révolte contre les occupants. Ce qui explique probablement leur présence aux abords de la synagogue : Jésus ne parle-t-il pas de la venue du Règne de Dieu, n'est-il pas un révolutionnaire en puissance ? Par contre, la rencontre entre hérodiens et pharisiens à la sortie de ces derniers de la synagogue est vraiment surprenante : deux groupes ennemis que tout sépare se réunissent pour envisager la mise à mort de Jésus<sup>4</sup>.

### ***Le handicapé, moyen au service de l'accusation***

Il reste à évoquer le handicapé. Marc nous le présente comme *un homme ayant la main desséchée*. Le diagnostic médical est imprécis. Perdre l'usage de la main équivaut à ne plus pouvoir caresser (être en relation) ni travailler, et donc à vivre une forme d'exclusion et de dépendance soit par rapport à la solidarité familiale, soit vis-à-vis de l'aumône publique. Sans compter que le handicap est souvent interprété comme une punition divine (Jn 9,2). Pourquoi est-il présent dans cette synagogue ? Le texte n'en dit rien. Plusieurs hypothèses sont possibles : a-t-il entendu parler de la réputation de guérisseur de Jésus et espère-t-il un geste de sa part ? Est-il au fond de la synagogue pour mendier, comme des pauvres qui, aujourd'hui à la sortie des églises, espèrent la charité ? Peut-être y a-t-il été introduit par les pharisiens ? Son nom n'est pas indiqué, il est défini par son handicap, comme s'il était réduit à cette main inutile. Sans doute Marc traduit-il ici quelque chose du regard que les pharisiens portent sur lui. Cet homme est là, et ils ne le voient pas comme une personne (ils ne lui parlent pas), ils le voient comme un handicapé qu'ils vont utiliser pour leur permettre de « piéger » Jésus<sup>5</sup>. Refus de le reconnaître pour lui-même, refus qui est violence faite au pauvre *dont la première mendicité est précisément un cri, un appel à la relation humaine, à la*

<sup>4</sup> Curieusement, la parole-glaive de Jésus a ici pour effet une « réconciliation » entre des ennemis jurés... sur son dos !

<sup>5</sup> Que les pharisiens aient fait venir le handicapé ou qu'ils profitent de sa présence inopinée ne change rien à la violence qu'ils lui font de l'utiliser au service de leurs fins.

*reconnaissance, à l'amitié*<sup>6</sup>. Tout se passe comme si cet homme à la main sèche était toléré dans la synagogue (au début, il n'est pas au milieu du lieu de prières puisque Jésus va l'inviter à y venir) à la seule condition qu'il serve de prétexte à accusation contre Jésus: les pharisiens ne lui laissent une place qu'à la condition d'entrer dans leur jeu meurtrier. La seule chose qui les préoccupe, en ce jour du sabbat, c'est la défense de leur identité menacée par les comportements de Jésus: le handicapé n'est pas, pour eux, ce *prochain* dont la Loi oblige à se soucier, ni un « fils d'Abraham »<sup>7</sup>, membre à part entière du peuple juif, avec qui chanter les louanges de Dieu en ce jour de prières. En ce sens, leur identité est déjà *meurtrière* par rapport à cet exclu. Leur souci de défendre le respect du sabbat les exonère de leur devoir de fraternité.

### **Jésus provoque le conflit**

Au début du récit, Jésus se trouve donc dans la synagogue. Il semble s'y trouver au milieu puisque c'est là qu'il va inviter le handicapé à le rejoindre. Jésus s'apprête-t-il à faire la lecture, va-t-il prendre la parole? Est-il en train d'enseigner comme en Luc 13, 10? Marc ne le précise pas. Le handicapé est là, sans doute dans un coin. Les pharisiens sont probablement assis tout autour sur les bancs de pierre disposés le long des murs. Marc note: « *Et on l'épiait (pour voir) s'il le guérirait le (jour du) sabbat afin de l'accuser.* » Leur intention (secrète... seul le narrateur nous dit ce qu'ils préméditent) est bien de placer Jésus dans des conditions telles qu'il guérisse le handicapé et, ainsi, transgresse ouvertement la loi du sabbat. Celle-ci, en effet, interdit toute pratique médicale sauf en situation de danger de mort, ce qui n'est pas le cas ici. Dans le texte parallèle de Luc, le chef de la synagogue reprochera à la foule d'être venue: « *Il y a six jours pour travailler. C'est donc ces jours-là qu'il faut venir pour vous*

---

<sup>6</sup> Collard-Gambiez Colette et Michel, *Et si les pauvres nous humanisaient...* Fayard, 2004, p. 19. Ce livre passionnant m'a aidé à saisir ce qui a pu se jouer entre l'homme à la main desséchée et les pharisiens, entre lui et Jésus.

<sup>7</sup> Voir le texte parallèle de Luc en Lc, 13, 16. Jésus invite ses adversaires à reconnaître la femme infirme qu'il vient de guérir comme une « fille d'Abraham », membre du peuple.

*faire guérir et pas le jour du sabbat*» (Lc, 13, 14). La Loi est ainsi mise au service de leur désir d'accuser Jésus. Leur soupçon (*on l'épiait*) devient espoir d'avoir enfin une bonne raison de l'accuser.

Marc ne dit pas comment Jésus prend conscience des intentions malveillantes de ses interlocuteurs mais les gestes et paroles qu'il va poser laissent supposer qu'il a vu clair dans leur jeu. Sans doute sent-il ces regards lourds de menaces portés sur lui ? Peut-être a-t-il pressenti la violence symbolique faite au handicapé, nié comme personne et simplement utilisé comme « appât » ? De toute façon, Jésus se trouve coincé, pris au piège. Ou bien il guérit le handicapé et donne des arguments à ses adversaires, ou bien il ne le guérit pas mais se met alors en contradiction avec ce qui lui tient le plus à cœur, cette annonce du Règne de Dieu. Jésus est dans une impasse. Sa seule issue est de prendre l'initiative de faire éclater le conflit.

Jésus s'adresse d'abord à l'homme à la main desséchée. Il lui parle et en fait ainsi son interlocuteur, un sujet. Il l'invite à le rejoindre : « *Lève-toi (et viens) au milieu.* » Il s'agit d'un impératif, une parole d'autorité qui place l'exclu au centre, en ce milieu que Jésus occupait jusqu'alors. Il lui fait place, il lui donne une place, au centre de ce lieu de prière, signifiant par là qu'il est lui aussi un *filis d'Abraham*. Il le confirme dans sa valeur, lui permet de *se ramasser tout entier puis de se remettre debout*<sup>8</sup>. Par cette parole, Jésus fait déjà advenir le Royaume de Dieu. Mais Jésus, même si sa parole est forte, met le handicapé devant un choix : rester dans son coin ou répondre à l'appel. Jésus ne fait rien à sa place, c'est le paralysé qui décide de le rejoindre (du moins, c'est ce que le texte laisse sous-entendre).

### **Trancher entre vie et mort**

Ce geste de Jésus est provocateur par rapport aux pharisiens, c'est une façon de leur reprocher leur méconnaissance de celui qui mendie un peu d'attention, une manière de leur rappeler

<sup>8</sup> Collard-Gambiez, op.cit., p. 155. Le verbe grec traduit par *lève-toi* est celui qui est utilisé pour nommer la résurrection : on pourrait traduire la parole de Jésus comme « *ressuscite* ».

leur devoir de fraternité. (notons que, jusqu'ici, Jésus n'a pas transgressé l'interdit de travailler le jour du sabbat, il reste dans la légalité telle que la conçoivent les pharisiens). Mais les pharisiens ne bronchent pas: Marc n'indique rien de leurs éventuelles réactions... Jésus, alors, les interpelle directement: il leur pose une double question qui les renvoie à eux-mêmes. Une parole qui va agir comme un glaive: « *Est-il permis le (jour du) sabbat de faire le bien ou de faire le mal? De sauver une vie ou de tuer?* » Analysons cette phrase de plus près.

À première vue, en posant la question « *est-il permis* », Jésus repart de ce qu'il sait être la problématique des pharisiens: est-il ou non permis de guérir le jour du sabbat? Mais la première partie de la question porte au-delà du simple acte de guérir, elle concerne *faire le bien ou faire le mal*. *Est-il permis de faire du mal le jour du sabbat?* est une question qui sonne étrangement. La réponse est, bien sûr, non: ce n'est permis ni le jour du sabbat ni les autres jours! *Est-il permis de faire du bien le jour du sabbat?* rejoint la question de l'acte médical, mais pas uniquement: en effet, la loi du sabbat interdit certaines actions bonnes comme écrire à quelqu'un pour le consoler ou soigner quelqu'un... Mettre un délai à la réalisation de ces bonnes actions permet de renforcer le désir de les accomplir.

Le second volet de la question de Jésus radicalise le choix devant lequel il place les pharisiens. Il ne s'agit plus ici d'une question d'éthique générale (faire du bien ou faire du mal) mais de ses implications en termes de vie ou de mort: *est-il permis de sauver une vie ou de la tuer?* Contrairement aux pharisiens, Jésus pense que ne pas faire le bien en ce jour de sabbat équivaut à faire le mal. Ne pas guérir, ici et maintenant, l'homme à la main sèche, équivaut à le tuer. Comment comprendre ce point de vue de Jésus? Luc nous donne sans doute une piste: lors de la guérison d'une femme infirme un jour de sabbat, il apostrophe le chef de la synagogue et ses adversaires en argumentant ainsi sa transgression du sabbat: « *Et cette femme, fille d'Abraham, que Satan a liée voici dix-huit ans, n'est-ce pas le jour du sabbat qu'il fallait la détacher de ce lien?* » (Lc 13, 16) Pour lui, la vérité du sabbat est d'être un jour de libération, un jour de salut. N'était-ce déjà pas ce qu'il répondait en Mc 2, 27: « *Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat?* » Cette conception du sabbat que propose Jésus est étroitement liée à

son annonce en actes du Royaume de Dieu : la guérison est un des signes que ce Royaume est présent, ici et maintenant, pour les pauvres. « *Si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, alors le Règne de Dieu vient de vous atteindre* » dit Jésus aux pharisiens en Mt 12, 28.

Dans sa double question, Jésus place les pharisiens devant l'alternative entre la vie et la mort. Comme s'il leur demandait : êtes-vous tournés vers la vie ou vers la mort ? Il va révéler ainsi leurs intentions encore cachées : ils utilisent la loi du sabbat pour masquer leur désir de mort à l'encontre de Jésus — ce goût pour l'accusation — et vis-à-vis du handicapé dont ils n'ont aucun souci qu'il guérisse, ni le jour du sabbat, ni un autre jour. La question de Jésus fait donc apparaître une loi du sabbat à double fond : en surface, elle sépare ceux qui la respectent à la lettre et ceux qui la transgressent (c'est la logique mortifère des pharisiens) ; en profondeur, elle sépare ceux qui désirent vie et liberté de ceux qui ont goût pour la mort et la domination. La parole de Jésus joue donc bien ici comme un glaive qui tranche entre vie et mort.

### **Une colère sans haine**

Après avoir posé sa question, Jésus se tait, pour permettre à ses interlocuteurs de formuler leur réponse. Mais ils répondent par le silence. Silence éloquent, qui trahit leur choix du chemin de mort.

Jésus est furieux : il les fusille du regard, l'un après l'autre, révolté qu'il est par leur utilisation perverse du sabbat. Mais, en même temps, il est *contristé de l'endurcissement de leur cœur* : comme s'il souffrait de les voir ainsi emprisonnés dans leur fascination pour la mort, comme s'il espérait que ce jour de sabbat soit libération pour eux aussi. Sa colère est sans haine. Mais Jésus ne leur dit plus rien. Que pourrait-il encore ajouter ? Sa parole devient décision et acte de guérison. Un acte qui pourrait peut-être encore faire réfléchir les pharisiens ?

Jésus se tourne vers l'homme à la main desséchée Il lui adresse à nouveau la parole et l'invite à *étendre la main*. Marc prend soin de noter que le handicapé choisit, ici encore, de répondre à l'in-



terpellation, qu'il est acteur de sa guérison (*et il l'étendit*) avec ce que cela suppose de confiance, de foi en cette parole de Jésus (et, en pointillé, le « *ta foi t'a sauvé* » fréquent dans la bouche de Jésus après une guérison, rendant au malade sa part de responsabilité dans la guérison). La main est guérie, l'homme est remis debout, le sabbat est honoré comme jour de vie et de liberté. L'acte de Jésus traduit sa propre réponse à l'alternative qu'il posait aux pharisiens : il choisit le chemin d'humanisation.

Jésus a choisi de donner la vie, ici et maintenant, quels que soient les risques. Et ces risques ne sont pas illusoires. Les pharisiens ont maintenant la « preuve » que Jésus ne vient pas de Dieu puisqu'il transgresse ouvertement, publiquement la loi du sabbat. À leurs yeux, il est un faux prophète, un imposteur. Mais alors, comment expliquer que cet imposteur opère une guérison dont ils ne contestent pas la matérialité des faits ? D'où vient ce « pouvoir » de Jésus ? S'il ne peut venir de Dieu, c'est qu'il vient du démon ! L'accusation de sorcellerie éclatera explicitement quelques versets plus loin dans la bouche de scribes venus de Jérusalem : « *C'est par le chef des démons qu'il chasse les démons* » (Mc 3, 22). Devant la guérison du handicapé, les pharisiens auraient pu se réjouir avec lui de son bonheur retrouvé et reconnaître que *le signe de Dieu est la présence dans un cœur humain, celui de Jésus, d'un désir que les corps vivent, désir si fort et si exempt de crainte que cette vie jaillit, en fait, dans les corps*<sup>9</sup>. Leur goût pour la mort et l'accusation les en empêche.

Au verset 6, les pharisiens sortent de la synagogue. Toujours sans rien dire. Jusqu'au bout, ils ont refusé à Jésus le débat. Une fois dehors, ils retrouvent l'usage de la parole, parole meurtrière : ils sont passés du soupçon malveillant à la décision de faire périr l'imposteur. Et cette parole, ils l'adressent à leurs ennemis jurés, les hérوديens, dans une alliance contre-nature : ils ont besoin de l'aval du pouvoir politique pour éliminer Jésus.

---

<sup>9</sup> Beauchamp P., op.cit., p.187.

***Ici et maintenant, non demain peut-être...***

Ce récit de Marc 3,1-6 nous donne des indications sur la manière dont Jésus se situe par rapport aux conflits. Jésus est tout entier dans son projet de faire advenir le Règne de Dieu : *les pauvres sont sa terre d'élection*<sup>10</sup>. Sa manière d'être avec eux, les libertés qu'il prend par rapport à un respect scrupuleux de la Loi posent question aux garants de la foi et de l'identité juive, les scribes et les pharisiens. Au départ, Jésus ne cherche pas le conflit mais quand la contestation arrive, il ne se dérobe pas, il cherche à entrer en débat avec ses adversaires. Sa stratégie consiste à les renvoyer à eux-mêmes, en leur cœur, là où se jouent les choix entre vie et mort, liberté et esclavage, fraternité ou domination. Sa parole agit comme un glaive qui tranche entre désir de vie et désir de mort. Quand l'échange lui est refusé, il agit en allant jusqu'au bout de son engagement pour le Royaume, et quelles que soient les conséquences. Très concrètement ici, il donne vie au handicapé et déjà il donne sa vie pour ceux qui sont sa joie de vivre. Il répond ainsi à cette *formidable exigence : c'est ici et maintenant et non demain peut-être qu'il faut répondre présent et s'investir à fond dans la relation telle qu'elle advient, imprévue, fugitive mais unique*<sup>11</sup>.

Joseph Dewez  
joseph.dewez@skynet.be

---

<sup>10</sup> Colette et Michel Collard-Gambiez, op. cit., p. 17.

<sup>11</sup> Ibid., p. 131.

# ***La violence occulte : L'indifférence***

## **Impacts sur le développement en Afrique**

*Nathanaël Yaovi Soédé*

***Nathanaël Yaovi Soédé, docteur en Théologie, est responsable du département de théologie morale à la Faculté de Théologie de l'Université Catholique de l'Afrique de l'Ouest. Directeur de la revue RUCAO, il est l'auteur de plusieurs ouvrages aux Éditions de l'UCAO sur l'éthique africaine chrétienne.***

On définit habituellement la violence comme l'exercice d'une force coercitive sur autrui. Ainsi, on parle souvent de la violence pour désigner les pratiques agressives dans les rapports sociaux, en particulier les meurtres, les attentats, les enlèvements, les tortures, les emprisonnements et toutes formes de sévices exercés sur autrui. Ces violences provoquent des drames en Afrique comme partout dans le monde.

Il existe à côté d'elles une autre forme de violence non moins nocive: la violence occulte ou subtile. Souvent imperceptible et sournoise, elle multiplie les acteurs et les victimes de la méchanceté humaine dans la société. Elle se manifeste particulièrement à travers tout ce qui incite à l'agressivité, crée ou développe des situations de misère ou d'injustice<sup>1</sup>. Retenons dans ce domaine des formes de langage culturel et artistique (tels les mass media, les films, etc.), les structures sociales oppressives et l'indifférence.

Notre étude porte sur le phénomène de l'indifférence dans le contexte de l'Afrique contemporaine. Après un aperçu sur l'indifférence, nous tâcherons de repérer les mentalités et les pratiques par lesquelles elle paralyse le développement humain.

---

<sup>1</sup> Serge Molla, *La violence*, Paris-Genève, Cerf-Labor et Fides, 2001, p. 53.

L'analyse permettra de relever quelques-uns des défis que l'Église-Famille de Dieu devra assumer dans un tel contexte pour faire des baptisés de vrais témoins du salut du Christ.

### ***L'indifférence dans le champ du développement en Afrique***

L'indifférence désigne l'état apathique d'une personne qui ne s'intéresse pas à tout ce qui se passe autour d'elle. L'indifférent n'éprouve aucune sympathie face à la souffrance de ceux qui l'entourent. Il reste étranger aux événements et se coupe du monde ambiant; il montre du dédain pour les autres et se tourne égoïstement vers lui-même.

L'indifférence apparaît comme un refus de s'affirmer et de répondre à des interpellations sociales. Du fait que, par l'indifférence, l'individu ne fait rien et laisse tout se dérouler devant ses yeux, l'histoire manque de bâtisseurs qui arrêtent le cours des situations dégradantes et des violences meurtrières. L'indifférence est la cause de bien des drames dans le sous-développement et les crises sociales d'un pays. C'est sur ce plan que, par la passivité qu'elle provoque, l'indifférence est une violence occulte, car sous l'apparence de la non-violence, elle introduit, par ses effets, toutes sortes de violences dans la société.

L'indifférence prend souvent la forme sournoise d'un désintéressement total doublé de mépris pour tout ce qui concerne autrui. Elle crée ou exprime des jalousies qui se dévoilent dans des agressivités plus ou moins ouvertes. Celui qui naguère était indifférent choisit, par méchanceté, de faire périliter les affaires de l'autre, d'attenter à sa vie par l'empoisonnement, l'envoûtement et toutes sortes de pratiques charlatanesques ou ésotériques.

Ces types de violences occultes se retrouvent dans toutes les sociétés. Pour ce qui nous concerne, ils expliquent bien des paradoxes de l'Afrique. On se trouve en Afrique sur un continent riche de ressources humaines et naturelles, mais pauvre; une terre rayonnante de la joie de vivre, mais incapable d'épargner à ses enfants la misère infra-humaine; une culture de solidarité et de vie, mais peu portée à œuvrer pleinement pour faire tomber

les murs des dissensions ethniques, politiques et des conflits meurtriers...

L'ordre politique est généralement en Afrique un champ de lutte pour le ventre ou pour accéder au pouvoir considéré comme un gâteau que chacun veut acquérir et manger avec les siens, au mépris de toutes les lois et de tous les devoirs de construction nationale<sup>2</sup>. Au milieu des ravages de la guerre, des dirigeants politiques sont capables de détourner ou d'arrêter la circulation des aides destinées à des gens affamés pour des raisons d'enrichissement personnel, de stratégies de conquête ou de conservation du pouvoir. De la même manière des règlements de conflits, comme ceux de la RDC et de la Côte d'Ivoire, peuvent être paralysés pour des intérêts d'individus peu soucieux du sort de leur pays et des plus grandes victimes de la crise sociale.

Quelle est l'attitude des gens face à ce phénomène? À l'indifférence, on oppose assez souvent l'indifférence dans nos contextes sociaux de graves problèmes de développement. On rencontre particulièrement ce que nous pouvons appeler l'indifférence hypocrite. Des citoyens et des dirigeants affirment travailler pour le bien commun, mais ne se laissent guère toucher par le sort des pauvres; ils restent sourds aux problèmes, aux défis et aux interpellations que lance à la conscience individuelle et collective la situation dramatique de leur pays.

Dans plusieurs pays africains, tout se trouve permis à tous les niveaux de l'État et de la vie sociale. On sait d'avance que les gens ne réagiront guère ou qu'il y aura toujours quelqu'un qui, à un niveau de décision, se laissera corrompre. On peut mépriser les droits d'autrui, les forces de sécurité peuvent faire des rackets au vu et au su de tout le monde, les gouvernants interpréter ou changer les Constitutions à leur guise, pour conquérir le pouvoir et s'y maintenir en sacrifiant le devenir d'une nation à leurs fins égoïstes, etc.

Des dirigeants politiques et des citoyens occidentaux savent exploiter ces faiblesses pour développer, dans les nations africaines, des systèmes de gouvernements et des pratiques écono-

---

<sup>2</sup> Jean François Bayart, *L'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard, 1989 ; Roger Gbagnonvi, « L'afro-réalisme. Essai d'autopsie d'une mentalité déliquescence » in *RICAO* 7 (1994), p. 15-22.

miques et sociales qu'ils ne peuvent se permettre pas même dans une campagne d'un pays du Nord.

Devant ce phénomène d'indifférence, quelles attitudes prendre ? Que préconiser pour contribuer à libérer les uns et les autres des comportements contraires, en fait, à leur vrai épanouissement ?

### **À l'école de Gandhi, de Martin Luther King et de la *phronesis* grecque**

Gandhi et Martin Luther King nous proposent la voie de la non-violence face aux drames qui génèrent la violence. Le terme de non-violence que nous devons à Gandhi est une traduction des concepts indiens *ahimsa* et *satyagraha* qui signifient, selon les travaux de François Vaillant, refus de la violence et utilisation de la « force de la vérité »<sup>3</sup>. Comme telle, la non-violence n'est pas synonyme de laisser-faire ou de démission. Elle oppose à l'action violente une attitude de résistance par la non-coopération et la persuasion des oppresseurs et de leurs victimes sur ce qui convient (vérité) : la justice, l'égalité, le respect des devoirs et des droits de tous les hommes et femmes à des conditions de vie décentes, la reconnaissance et la promotion de la dignité humaine.

Vaillant relève dans ce sens le lien entre la non-violence et la *phronesis* d'Aristote que Thomas d'Aquin traduit par *prudentia*, qui signifie prudence. Le mérite de Vaillant est de montrer que, par la *prudence*, la justice, le courage et la tempérance structurent l'existence de valeurs qui engagent à mener une vie de rapports humains de paix et de développement. La prudence (*phronesis*) engage le sujet à donner un sens à sa vie et à rechercher, par la réflexion, la délibération et le choix conséquent, les moyens appropriés pour atteindre la fin voulue. Ces moyens sont ceux qui permettent d'assumer les événements et les conflits historiques pour que « les hommes parviennent à éliminer les rapports de violences qui caractérisent leurs relations interpersonnelles et internationales, afin que grandisse *le bien de l'humanité*<sup>4</sup> ».

---

<sup>3</sup> François Vaillant, *La non violence. Essai de morale fondamentale*, Paris, Cerf, 1990, p.75-76.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.242.

L'intérêt d'une telle problématique, c'est de nous inviter à poser le problème de l'indifférence en termes de sens, de signification de l'existence. Devant l'indifférence qui se développe dans nos sociétés, on peut bien se demander ceci : les acteurs sociaux ont-ils des raisons de vivre qui les engagent véritablement à exister pour réaliser leur humanité et le devenir collectif ? Hommes et femmes prennent-ils le temps de penser ce que doit être leur être-vie, leur vie-relation, leur rapport aux autres, au monde et aux richesses ?

Il nous semble que, par faute de n'avoir pas imprimé à leur existence un sens d'où découleraient les valeurs d'ouverture, au-delà des limites du ventre et du clan (universalité, justice), de don de soi, de responsabilité, de fidélité (courage), de maîtrise de soi et des désirs égoïstes (tempérance), beaucoup de personnes se laissent guider par l'instinct de conservation et la libido. Ces pulsions intérieures ne sont-elles pas des sentiments qui incitent tout homme à chercher avant tout à protéger sa propre vie, à jouir et à accumuler des biens pour lui-même ?

### ***Pour que la responsabilité éthique ne tourne pas court***

Dans les sociétés africaines, des idéaux et des orientations éthiques contribueront à sortir hommes et femmes du monde de l'indifférence. Il est urgent de former les uns et les autres à se dire ce que doit être une existence responsable, du point de vue du désintéressement, de la construction du bien-être collectif, du don de soi, de l'inventivité et du travail.

Tout ne s'arrête pas cependant là. Car il peut arriver que l'option éthique ou l'individu lui-même manquent de consistance ou de détermination et que la fin ne soit pas atteinte. On se retrouverait alors dans des situations qui rendent personnes et sociétés inopérantes. En amont de la question de sens, se pose donc celle de ce qui doit animer l'individu pour que l'orientation qu'il imprime à sa vie soit un vrai facteur d'essor humain. Aussi devons-nous chercher à savoir ce qui structurerait et motiverait la mentalité et les choix de l'Africain pour qu'il ait tant de mal à maîtriser les appétits et les élans égocentriques de son rapport à la société.

Nous situerons, pour notre part, une des raisons de cette situation au fait que, dans la culture africaine, on appréhenderait un peu trop l'être comme une chose concrète. Existe et vaut ce qui est concret, ce que l'homme peut toucher et dont il peut faire l'expérience. Cette approche de l'être marque le rapport de l'Africain à l'invisible. En effet, selon la vision africaine du monde largement répandue, l'invisible est le voile de l'invisible. Mais, comme tel, il détermine l'existence et devient source de normes éthiques et religieuses qui s'imposent à tous à une seule condition : offrir à l'homme, au quotidien, d'acquiescer et de faire l'expérience effective de sa puissance de vie pour vaincre toutes les formes de mort, en particulier la maladie, la misère et tout ce qui ne permet pas de connaître des jours paisibles et heureux.

L'image de « manger », auquel se rattache celle du ventre, circule abondamment dans les différentes formes de langage. Elle signifie et souligne que le rapport de l'individu au monde est une relation avec quelque chose qui existe pour être vécu, senti, savouré ou consommé comme un aliment. C'est dans cette perspective que l'on affirme que la vie dont vibrent l'homme et le cosmos « se mange »<sup>5</sup>.

La vie est précieuse. Elle représente un grand bien qu'aucun individu ne veut perdre. Celle du monde existe pour nourrir et consolider celle de l'homme. Du coup, la vie, c'est d'abord ma vie, la mienne et celle de mes proches (famille, village, ethnie et cercle des amis) qu'il faut protéger avant tout, et non celle de ceux qui sont en dehors du clan. Aussi certaines formes d'indifférence expriment-elles une stratégie de vie. Elles montrent, en effet, que nul ne veut risquer sa vie, par peur de compromettre les conditions actuelles de l'expérience qu'il en fait ou d'être emporté par la mort à force de vouloir gagner davantage. Dans cette logique, il vaut mieux, pour certains, se contenter de peu, croupir même dans la misère et rester vivant, que de viser des conditions de vie supérieure.

Les mutations contemporaines aggravent cette situation avec les influences de la société de consommation. Avec celle-ci, l'Occident a introduit en Afrique une autre culture, non moins néfaste, de la jouissance du bien matériel ou de la vie.

<sup>5</sup> Voir sur ce point et notre approche du concept de vie dans cette étude, Nathanaël Yaovi Soédé, *Sens et enjeux de l'éthique. Inculturation de l'éthique chrétienne*, Abidjan, Éd. UCAO, 2005, p. 100-120.



## ***Mourir à une conception et à un mode de vie***

L'Afrique a besoin, pour les générations actuelles et futures, d'une éducation dont les valeurs structurent en ses enfants une approche de l'être qui libère leur existence d'une vie enfermée sur elle-même et empêtrée dans des habitudes d'indifférence. Il est urgent de convaincre les personnes de la signification profonde de la vie qui édifie, libère et accomplit pleinement l'individu. La vie est en devenir. La mort qui advient au terme de la vie est celle-là qui y est inchoativement présente dès son commencement. La mort marque la vie ; elle est au cœur de la vie, se meut avec elle et existe avec elle. L'anthropologie africaine traduit cette vérité lorsqu'elle définit la vie de l'homme en terme de vie-mort ou de mort-vie. Elle ajoute au binôme vie-mort un troisième élément (la vie) qui le transforme en une trilogie vie-mort-vie pour signifier que la vie est l'horizon qui s'ouvre devant l'homme qui accepte de passer par la mort à soi, la mort à tout ce qui est contraire à l'épanouissement humain authentique.

Il faut reconnaître que dans le champ social, beaucoup d'Africains se refusent à cette mort. Ce qui explique, pour ce qui concerne les responsabilités endogènes du sous-développement du continent, l'indifférence et ses drames.

Nous avons à affirmer la signification de la trilogie vie-mort-vie moins dans les rites culturels et l'oralité que dans nos désirs et comportements. Notre devoir est également de montrer, dans le quotidien, que la vie qui anime l'être humain et celle par laquelle il se réalise sont marquées par la mort. Martin Luther King invitait les gens à ne pas croire que « la vie est une suite de confort sans mélange<sup>6</sup> ».

Il faut nous convaincre que la mort synonyme de mort à soi est le creuset de toute réussite humaine et sociale. En Jésus de Nazareth, Dieu-Vie est le Chemin à suivre pour opérer les conversions nécessaires. En sa personne l'homme s'accomplit dans la transcendance. Il appelle l'homme à (re)naître à la vie divine qui se révèle et se déploie comme une vie livrée, donnée pour que les autres, le monde aient la vie en abondance (Jn 3,5;10, 10).

---

<sup>6</sup> Martin Luther King, *La force d'aimer*, traduction par Jean Bruls, 17<sup>e</sup> édition, Paris, Castermann, 1963, p 189.

La vie qu'est l'homme et qu'il lui faut rechercher, c'est la vie manifestée en Jésus de Nazareth. Celui qui l'accueille va à contre-courant des visions du monde et des pratiques qui privilégient la jouissance de la vie, l'accumulation pour soi et les siens de biens terrestres. L'évangélisation devra en ce sens faire découvrir, particulièrement en Afrique, ce qu'est la vraie vie à « manger » dans le Christ. Il est utile d'amener le baptisé à confesser, dans le Nazaréen, le Dieu-Vie dont la relation aux hommes est un appel à la mort à soi pour que les autres fassent aujourd'hui l'expérience du déjà-là et de l'à-venir du Royaume. Ce Dieu est, non pas indifférence, mais présence à l'homme. Il voit sa misère, intervient en sa faveur et invite son témoin à œuvrer, avec lui, pour que l'homme, tout homme, dans et avec sa communauté, soit libéré de ses oppressions (Ex 3, 7-10; Jn 6, 5-15).

Dans le Christ, la fidélité à la loi commence, par conséquent, par la présence aux événements, aux angoisses et aux espérances de la vie de l'homme. Le cœur qui s'ouvre à ces « signes du temps » écoute l'appel à devenir l'acteur du salut en son Nom. À Dieu-Vie qui se cherche des témoins pour délivrer les hommes de leur servitude et du péché, il répond : « Me voici; envoie-moi ! » (Is 6, 8). De ce point de vue, l'indifférence est une attitude grave. Elle n'est pas seulement contraire à l'amour. Elle détruit les bases de son expression humaine et ne permet pas de multiplier les serviteurs ou les témoins de l'amour dans la vigne de Dieu qu'est le monde.

Le disciple est, comme le prophète, un guetteur (Ez 3, 17), une personne qui déchire le voile de l'indifférence, veille, éveille hommes et femmes<sup>7</sup> et « provoque à aller toujours de l'avant, toujours plus au large » en vue du développement intégral et du salut du peuple.

L'Église-Famille de Dieu a plus que jamais la mission de développer, à travers l'évangélisation, une éthique de la présence aux autres pour que femmes et hommes, en Afrique, brisent les carapaces de l'insensibilité, de l'accoutumance au statu quo, de la passivité, de la peur de l'engagement face aux problèmes sociaux. La responsabilité éthique des baptisés est de mourir à tout ce qui ne favorise pas l'esprit de sacrifice et de gratuité dans le travail et

---

<sup>7</sup> Paulin Poucouta, *Lettres aux Églises d'Afriques*, Paris Yaoundé, Karthala-UCAC, 1997, p. 147.

les rapports humains. Il s'agira de tout mettre en œuvre pour que nul ne soit indifférent à tout ce qui touche le droit de tout être humain à une vie digne et juste.

Tout le mouvement qui s'ébranle en Occident (information de l'opinion publique, contestation, marche, grève, procès, etc.) quand un journaliste ou une personne meurt à cause du mépris des droits de l'homme doit interpeller l'Afrique. Quoique peu sensible au sort injuste infligé à des populations au sud du Sahara, cette présence à autrui doit interpeller l'Afrique. Elle lance à l'Afrique un appel à prendre conscience de l'importance pour elle de combattre, elle-même, sur sa propre terre, les formes d'indifférence suicidaires pour la vie de ses enfants. Les Africains doivent apprendre à risquer leur vie, corps et âme, pour qu'aucun Africain, aucun être humain autour d'eux ne soit méprisé dans ses droits, opprimé ou tué.

Nous devons nous en convaincre et reconnaître qu'un homme qui croit que pour vivre, il faut protéger sa propre vie se trompe sur ce qu'est la vie. Un peuple au sein duquel tout le monde cherche la vie et veut vivre, mais dont les fils et les filles s'engagent moins pour construire le bien public que pour le piller sans vergogne ne cessera pas d'aller de crises en crises.

On comprend pourquoi, malgré un si grand attachement à la vie et à la communauté, l'Afrique est minée par l'indifférence sociale et a du mal à se libérer de la pauvreté. Phénomène bien frappant comparativement à la situation des peuples qu'elle qualifie d'individualistes et dont les membres s'évertuent chacun à travailler pour se suffire et à tout mettre en œuvre pour que nul ne prenne le bien collectif pour un bien individuel.

### ***Une éthique de la violence sur soi et les traditions culturelles***

« Le refus de la décadence »<sup>8</sup> oblige les Africains à un devoir de violence. Il s'agit moins de faire violence que de se faire violence. Les Africains ont à se faire violence pour insérer dans leurs schèmes mentaux, leur jugement et leur décision le devoir de

---

<sup>8</sup> Yambo Ouologuem, *Le devoir de violence*, Paris, Seuil, 1968, p. 199.

mourir à tout ce qui refuse le développement à leurs nations<sup>9</sup>. La violence sur soi implique ici la résistance intérieure et la résistance sociale. Nous avons à nous faire violence pour opposer une résistance intérieure aux propositions qui font des fils et des filles du continent des complices de l'exploitation de leur peuple. Il s'agit d'une lutte contre soi-même pour dire « Non ! » à tout ce qui ne permet pas d'être solidaire du groupe en rattachant le devenir personnel à celui de la nation et de l'humanité dans la fidélité à la vocation chrétienne.

Dans le rapport à autrui et à l'ordre économique-politique, cette maîtrise de soi se doublera de la résistance sociale. Nous avons à mettre en pratique le principe de la non-coopération avec l'indifférent et toute personne dont les pratiques sont contraires à la promotion de la vie collective. La force de la vérité, de la persuasion et de la négociation, sans faux compromis ni compromission, nous en indique le chemin. La non-coopération est efficace lorsque des hommes et des femmes peuvent se lever, de manière solidaire, sans parti pris, pour la sauvegarde de la dignité humaine, et accompagnent leur option d'une conduite conséquente de résistance sociale non-violente. Il faudra ici résister aux intimidations, aux sévices autant qu'à l'argent, au « manger », aux propositions de poste politique, international, aux pressions de personnes et de systèmes sociaux qui sacrifieraient le devenir personnel et celui des populations d'un pays, d'un continent ou de l'humanité à des intérêts injustifiables.

Au-delà du sujet, cette violence morale s'exercera sur la tradition, les valeurs de l'éducation et la vie sociale. La pédagogie et le contenu de l'éducation ancestrale encore vivace, en dépit des influences de la modernité, structurent dès le bas âge, la conscience de l'individu. Pensée, jugement et mentalité cultivent souvent en lui la démission, le manque de créativité et d'ambition, la passivité, la peur du risque, l'enfermement sur soi et sur le clan.

Des valeurs traditionnelles qui invitent sans discernement l'enfant à ne pas poser beaucoup de questions, à parler peu devant les grandes personnes, à suivre tout ce qui est ordre ancestral ;

---

<sup>9</sup> Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, Paris, L'Harmattan, 1999.

ou encore à se contenter du minimum, à ne pas avoir de grandes ambitions et à ne pas profaner la nature ne préparent pas l'Africain à lutter contre l'indifférence qui provoque, par le sous-développement, la violence sociale.

Il apparaît que le jugement critique et le discernement sont essentiels pour faire de la culture africaine une source de valeurs à promouvoir face aux défis de la violence occulte.

Le Christ fonde et justifie l'urgence de cette éthique de la violence sur soi et sur les traditions culturelles. Face à l'indifférence des uns au sort des laissés-pour-compte et face à la passivité de ces derniers eux-mêmes par rapport à leur destinée, le Nazaréen fait violence sur lui-même. Le récit de son baptême au Jourdain, de sa tentation au désert et de son discours programme à Nazareth le montre éloquemment (Lc 4, 1-21).

Jésus s'impose de ne pas se préoccuper de lui-même ; il se refuse le plaisir humain de la satisfaction des désirs et des intérêts personnels (3-13). Il meurt à lui-même et rattache sa destinée à celle du peuple qui, méprisé par les puissants et laissé à lui-même, attend sa libération à la synagogue (14-21). Dans ce mouvement d'être, le Nazaréen, fidèle à son option fondamentale pour le Père, prend distance par rapport aux théories, aux propositions des riches et des maîtres de son temps<sup>10</sup>. Il leur oppose une résistance farouche en réfutant toutes leurs allégations contraires au projet du salut de Dieu (8.12).

Dans la violence qu'il fait sur lui-même, Jésus va au bout de l'abnégation en refusant d'acquiescer des intérêts auprès de ceux qui profitent de la situation d'oppression des pauvres. Il n'accepte pas de coopérer avec l'opresseur. Il prend la cause des pauvres en établissant un ordre nouveau de valeurs et de conduite morale pour tous, opprimés et oppresseurs. Il exerce une violence prophétique en accompagnant ses attitudes de paroles qui dénoncent l'état d'injustice, de complicité avec le mal et d'aliénation présent dans les traditions culturelles et les pratiques sociales défendues par les pharisiens et les scribes. Aussi dit-il aux foules : « Vous avez appris qu'il a été dit [...]. Et moi, je vous dis (Mt 5, 21ss)... »

---

<sup>10</sup> Forte Bruno, *Jésus de Nazareth. Histoire de Dieu, Dieu de l'histoire*, trad. de l'italien par Benoît Dominique Sébire, Paris, Cerf, 1994, p.211-237.

La figure de la Grande Royale dans le roman *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane<sup>11</sup> montre que les Africains peuvent faire preuve du courage et de l'esprit de conversion que sollicite d'eux le Christ. L'éthique de la Grande Royale est le refus de la décadence qui menace l'Afrique lorsqu'elle ne se décide pas, avec sagesse et détermination, pour changer les habitudes traditionnelles qui l'asservissent plus qu'elles ne la libèrent dans le rapport au développement et aux autres peuples.

Dans les nations et l'Église-Famille de Dieu de l'Afrique contemporaine, on rencontre des hommes et des femmes qui, dans cette perspective, sont de véritables prophètes qui ouvrent des chemins d'avenir. Mais, leur nombre insignifiant ne permet pas de voir monter, haut dans le ciel, le soleil de la vraie reconstruction du continent face aux multiples défis de l'indifférence.

L'action de l'Église-Famille de Dieu est nécessaire en Afrique pour que beaucoup de baptisés participent à ces initiatives pour les marquer de l'exemple existentiel du « modèle christique ». Cela n'est pas possible sans le souffle de l'Esprit du Père qui repose sur le Fils. C'est lui qui fortifie l'Église et ses membres, crée et entretient en eux les conditions de toute transformation humaine, culturelle et sociale: la conversion des cœurs et le renouvellement des structures d'oppression, de paupérisation ou de péché. De ce point de vue, l'Église-Famille de Dieu des pays du Nord est appelée à œuvrer davantage pour que ses fils et ses filles soient de vrais acteurs de la transformation du système économique mondial de l'enrichissement des uns au détriment des autres. Il y a certainement là un appel à dénoncer dans les nations et Églises du Nord, comme en Afrique, l'indifférence sociale... Combien les changements que susciterait une réponse prophétique à cette mission d'évangélisation contribueraient à créer une éthique de la présence à autrui, un ordre économique nouveau à l'échelle de la planète !

Nathanaël Yaovi Soédé  
ysoede@hotmail.com

---

<sup>11</sup> Paris, Julliard, 1961.

## ***Pour aller plus loin***

Pierre Lefebvre

Il importe d'être toujours particulièrement attentif aux personnes qui affrontent sur le terrain les nombreuses formes que prend la violence dans le quotidien de leur existence. Des hommes et des femmes qui vivent des conflits tentent souvent d'éteindre les incendies et de restaurer des relations plus harmonieuses. Quelle formation leur donner ? Par quels moyens les aider à assumer les réalités qui les blessent et à reconstruire le respect réciproque et le dialogue ? Un ouvrage pratique et didactique peut les aider. **Luc Reyhler**, professeur en relations internationales et en étude des conflits à l'Université de Louvain, et **Thania Paffenholz**, attachée de recherche à la Fondation suisse pour la paix à Berne, ont dirigé ensemble la publication de : *Construire la paix sur le terrain, Mode d'emploi, aux Éditions du Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité (GRIP, Bruxelles, 2000, en coédition avec Complexe)*. Le volume de 421 pages précise des concepts, présente des outils d'analyse et fait réfléchir aux pratiques possibles. Les apports qui viennent de nombreux auteurs universitaires et praticiens sensibilisent le lecteur à tout ce dont il faut tenir compte pour valoriser pleinement les contributions de personnes et de groupes à la construction de la paix. Le livre est un véritable manuel où ceux et celles qui sont mêlés à des conflits trouveront des orientations concrètes pour leur action sur le terrain.

On peut relever dans cet ouvrage, à propos de l'Afrique du Sud, une évaluation du travail de la « Commission Vérité et Réconciliation » (pp. 298-304). Cette analyse peut être complétée en lisant chez Albin Michel : **Desmond Tutu**, *Il n'y a pas*

*d'avenir sans pardon*. On peut voir aussi **Sophie Pons**, *Apartheid, l'aveu et le pardon*, préface de Desmond Tutu (Bayard, 2000). Les thèmes de la réconciliation, du pardon et de la mémoire provoquent aujourd'hui la publication de nombreux ouvrages. Ces mots désignent sans aucun doute des réalités délicates et toujours incertaines. L'Église impliquée dans beaucoup de drames humains a, en ce domaine, une mission difficile mais passionnante.

Concernant la région des Grands Lacs, on trouve dans *Construire la paix sur le terrain* une analyse des méthodes traditionnelles de réconciliation, avec leur richesse mais aussi leurs faiblesses et leurs limites (pp. 150-160). Au Rwanda, où il faut tenir compte de la particulière implication de l'Église dans l'histoire récente, les acteurs peuvent élargir leur vision en examinant **Jan Linden**, *Christianisme et pouvoirs au Rwanda (1900-1990)*, (Karthala, 1999, 438 pages). Ce livre analyse le lien entre les missions et les pouvoirs locaux. Il illustre la dialectique bien connue entre christianisme et pouvoir et il aide à comprendre comment l'antagonisme hutu-tutsi s'était développé avant que n'éclate le drame. Les protagonistes doivent être capables de douter de soi et de se remettre en question. L'auto-justification permanente et le culte de sa propre perfection conduisent à croire qu'on fait toujours bien et à ne plus supporter que le langage « politiquement correct ». Ainsi font les dictatures. Les institutions religieuses aussi sont parfois expertes en ce domaine. C'est, en tout cas, ce que pense **Léon Saur** à propos de l'Église du Rwanda. Il est historien et publie *Le sabre, la machette et le goupillon, Des apparitions de Fatima au génocide rwandais*, aux Éditions Mols (2004, 447 pages). Selon l'auteur, les événements récents confirment que l'Église se compromet souvent avec des personnages fort peu recommandables. Étant très proche du régime, l'Église avait proclamé à plusieurs reprises que le Rwanda était un pays exemplaire, un fleuron de la mission. Elle annonçait que cette authentique « chrétienté » rayonnerait sur toute l'Afrique subsaharienne. L'Église ne peut donc pas se prétendre non impliquée dans le drame rwandais. Après avoir pratiqué pendant des années une politique d'alliance avec le pouvoir en place, elle ne peut se retrancher simplement derrière l'affirmation qu'elle n'a pas voulu les massacres et qu'elle n'a aucune responsabilité dans la



genèse et le déroulement du génocide. Elle ne peut se satisfaire de reconnaître qu'il y a des « cas particuliers », des « défaillances personnelles » de ceux et celles « qui ont succombé au péché ». Tout en affirmant que, comme Église, elle est pure. À partir de ce cas, l'auteur ouvre le dossier plus général des difficiles relations de l'Église avec le monde moderne. Il se permet quelques amalgames douteux, ce qui fera dire à certains que le livre est un pamphlet anticlérical. Il manifeste en tout cas combien les visions de l'Église et de sa mission peuvent différer aujourd'hui. On regrette cependant que l'auteur agite des idées sur un ton provocateur, faisant une œuvre polémique assez vaine. Mais on retiendra la nécessité d'analyser de très près l'histoire et d'oser se remettre en question. L'auteur demande que, comme ailleurs aussi, l'Église au Rwanda accepte de vivre une mutation et demande pardon pour ses erreurs. C'est faire œuvre de pacification que de nommer et dénoncer le mal là où il est apparu. Il souhaite que les chrétiens se laissent instruire par l'histoire et rectifient leurs comportements et mentalités lorsque cela apparaît nécessaire.

Pierre Lefebvre  
pierrelef@msn.com

# **C**roniques

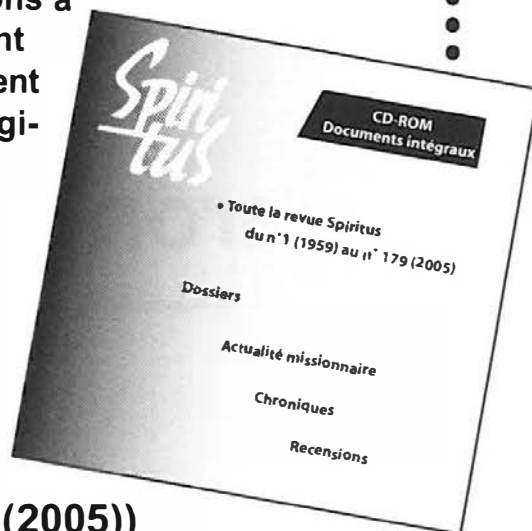
---



Parce que de nombreux numéros sont épuisés et désormais difficilement accessibles,  
Parce que les professeurs, doctorants et étudiants ont besoin d'un outil personnalisé, convivial et performant pour mener leurs recherches en théologie et en missiologie,  
Parce que les maisons de formation des Instituts missionnaires et des Congrégations à extension missionnaire ont besoin d'accéder facilement aux productions missiologiques actuelles,

## Spiritus propose un CD-ROM

*Qui contient tout le fonds documentaire de la revue (du n°1 (1959) au n° 179 (2005))*



d'utilisation facile et conviviale pour tout type de PC  
recherche par thèmes, mots-clés, pays, articles, auteurs.

**Prix :**

**25,00 €** en souscription

**30,00 €** hors souscription

**La souscription peut-être faite**

soit auprès des responsables de votre congrégation, soit directement à la revue Spiritus.

Bon de souscription

Nom ----- Prénom -----

Congrégation -----

Adresse -----

Code postal ----- Ville -----

Pays -----

Nombre d'exemplaires commandés ----- Total à payer -----

## Chrétiens d'Asie

Pierre Lefebvre

L'Asie joue dans le monde un rôle de plus en plus déterminant pour l'avenir de l'humanité. Nous constatons chaque jour combien l'histoire contemporaine est marquée par la puissance qu'est le Japon, par les deux géants que sont l'Inde et la Chine et par les foules nombreuses du Sud-Est asiatique. En même temps, il devient évident que l'Église d'Asie commence à manifester un grand dynamisme. L'Église catholique sera toujours davantage influencée par la vitalité des chrétiens asiatiques.

Pour mieux connaître nos frères et sœurs d'Asie, quelques livres sont utiles. Étienne Ducornet retrace brièvement l'histoire de l'Église en Chine et présente les trois grands défis qu'elle doit relever aujourd'hui. Le défi de l'inculturation : comment les Chinois pourront-ils vivre, exprimer et célébrer les « merveilles de Dieu » selon leur culture, dans leur langue et à partir de leurs expériences spirituelles millénaires ? Un chantier immense est ouvert. Le défi de la communion : entre tous les catholiques, qu'ils soient de l'Église dite « clandestine » ou de celle qu'on appelle « patriotique », la qualité de leurs relations avec les protestants, et surtout la communion et le dialogue avec l'Église universelle et Rome en particulier. Enfin le défi de la modernité : un géant s'éveille à la vie moderne et s'ouvre au monde. L'Église est appelée à y accomplir une mission dont nous pouvons difficilement percevoir l'ampleur et l'importance. *L'Église et la Chine, Histoire et défis*, Coll. Histoire du Christianisme, Cerf, 2003, 180 pages.

Le cardinal Roger Etchegaray, comme une grenouille regarde le

ciel du fond d'un puits, a entrevu quelque chose de la Chine au cours de quatre voyages qu'il a eu la grâce d'y effectuer. Il livre quelques souvenirs et réfléchit aux conditions d'épanouissement des énergies spirituelles chinoises qui s'ouvrent actuellement à l'Évangile. Il faudra tourner la page d'un passé où des rendez-vous ont été manqués et écrire l'avenir dans le respect de l'identité chinoise pleinement reconnue. *Vers les Chrétiens en Chine, vus par une grenouille du fond d'un puits*, Cerf, 2004, 99 pages.

Ces deux ouvrages donnent le texte d'un message de Jean-Paul II daté du 24 octobre 2001. Le pape s'adressait au congrès international organisé à Rome pour commémorer le 400<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée à Beijing du père Matteo Ricci. Ce message comprend un passage où sont évoquées les erreurs qui ont parfois gêné le processus d'évangélisation. Le pape les regrette profondément, espérant que des voies nouvelles s'ouvriront pour un dialogue fécond entre la Chine et l'Église.

Dans un tout autre registre, on se souvient du Synode des Évêques et de son Assemblée Spéciale sur l'Asie, à Rome du 19 avril au 14 mai 1998. Ce synode a été un événement important pour la vie de l'Église en Asie. James H. Kroeger, missionnaire de Maryknoll à Manille, et Peter C. Phan, Vietnamien, professeur à l'Université de Washington, publient aux Claretian Publications (Quezon City, Philippines) : *The Future of the Asian Churches, The Asian Synod and Ecclesia in Asia* (2002, 206 pages). Le volume présente 8 brèves contributions analysant le Synode et commentant quelque peu son déroulement. Suit le texte intégral du message que les évêques réunis ont envoyé aux peuples et aux chrétiens d'Asie, le 13 mai 1998. On trouve ensuite 10 commentaires de l'Exhortation postsynodale de Jean-Paul II *Ecclesia in Asia*, publiée à Delhi le 6 novembre 1999. Le texte intégral de cette Exhortation est alors présenté avec un index analytique d'environ 1100 entrées. On se souvient que J.-M. Prior, svd, a publié un commentaire d'*Ecclesia in Asia* dans *Spiritus*, n° 162, mars 2001, pp. 95-109. Ce texte ne se trouve pas dans le livre de Kroeger.

L'Exhortation rencontre tous les aspects de la vie asiatique et encourage l'Église à s'engager fermement sur ces multiples terrains. Le pape exprime son espoir que l'Asie se tournera vers le Christ au cours du 3<sup>e</sup> millénaire. L'Exhortation cite souvent les

propositions formulées par les évêques en synode, mais il apparaît bien que la sensibilité religieuse asiatique et les options fondamentales des évêques à propos de l'évangélisation ne sont pas vraiment prises en compte à Rome. Devant les approches typiquement asiatiques et les recherches parfois tâtonnantes en face de la richesse des traditions de ce continent, la position romaine est de ré-affirmer les données de la foi traditionnelle. Il y a peu d'écoute en profondeur de l'Asie et le silence est fait sur ce qu'elle offre de différent. On sent le clivage entre une Église qui proclame la vérité qu'elle professe, avec un respect certain pour le partenaire et en s'efforçant, certes, de s'adapter à lui, et d'autre part la vision d'une Église qui naîtrait de la libre réponse des peuples asiatiques à l'Évangile.

Le problème est celui d'une Église très centralisée qui, d'en haut, vient éclairer ceux d'en bas. Elle ne semble pas prête à se laisser changer par le dialogue avec les cultures et les religions d'Asie. Elle n'est pas prête non plus à laisser l'Église d'Asie s'épanouir selon son identité propre. Le Synode a cependant manifesté que « l'Église en Asie » devient « l'Église d'Asie », avec une identité affirmée, en acte d'inculturation, courageuse, malgré les timidités et une tendance réelle au conformisme. Elle est persuadée que c'est ainsi qu'elle pourra accomplir sa vocation missionnaire. Une nouvelle manière d'être Église apparaît peu à peu en Asie et c'est sans doute cet apport d'une expérience forte d'être Église locale que les chrétiens asiatiques offriront à la communion universelle.

James H. Kroeger publie en ce sens un autre volume aux Claretian Publications: *Becoming Local Church* (2003, 136 pages). Il s'agit de cinq essais sur la théologie et la pratique pastorale d'une Église locale, avec une bonne bibliographie (tous ouvrages en anglais). On y trouve un aperçu de l'évolution de l'Église aux Philippines depuis ses origines dans la colonisation espagnole jusqu'aux efforts actuels pour un renouveau ecclésial et missionnaire. D'un intérêt particulier est l'analyse des déclarations de la FABC (Fédération des Conférences Episcopales Asiatiques). Celle-ci est née en 1970. À l'occasion du voyage de Paul VI aux Philippines, les évêques d'Asie s'étaient rencontrés et découverts. Ils ont décidé de travailler ensemble à être Église pour un monde nouveau en gestation, en application des orientations de Vatican II. Au fil des années, s'est construite peu à peu une théologie de la mission des Églises locales « en faveur de tous les peuples d'Asie ». Ce fut une

longue et difficile route de recherche de l'identité propre, incultivée, vraiment locale, en communion avec les autres Églises telles qu'elles se construisent aussi ailleurs dans le monde.

De bonnes pages sont consacrées au dialogue interreligieux tel qu'il se présente dans les conditions particulières de l'Asie. La mission est une « évangélisation intégrale », de toute la vie, dont le dialogue est la pièce maîtresse. La partie la plus originale dans le livre est sans doute celle qui explore ce qu'on appelle la « conversion » qui est toujours le but de la mission. Il s'agit de la « conversion pascale », du passage de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière. Ce passage est compris à partir de la souffrance des peuples crucifiés qui entreront dans la Vie glorieuse. Ce n'est pas la même chose que la conversion comme changement de religion. Dans la communion aux souffrances les uns des autres, la mission invite chacun, le missionnaire aussi bien que ses partenaires, à découvrir l'amour de Dieu et à s'y livrer. L'adhésion à la foi catholique est, dans cette perspective, un problème réel mais qui n'est pas premier et qui relève d'une grâce spéciale de l'Esprit.

Mgr Orlando Quevedo, président de la Conférence Épiscopale des Philippines, disait en janvier 2000, ouvrant l'assemblée plénière de la FABC : « Les évêques asiatiques sont convaincus que Dieu s'exprime à travers la situation sociale, religieuse et culturelle des peuples d'Asie et qu'il appelle l'Église à se renouveler, sans quoi elle ne peut remplir sa mission d'évangélisation. » « L'Église offre une vision de vie en plénitude promise par Jésus et qui doit être partagée avec la multitude en Asie à travers notre qualité de disciples authentiques au service de la vie. »

Pierre Lefebvre  
pierrelef@msn.com

## **30 ans après « La dé-mission », de Fabien Eboussi Boulaga<sup>1</sup>**

Éloi Messi Metogo

Il m'a été demandé de dire comment les missionnaires sont perçus en Afrique trente ans après la publication de cet article qui provoqua une vive émotion. Bien entendu, je le ferai en fonction de mon expérience et des informations dont je dispose. Mais auparavant, je voudrais relever et souligner ce qui, à mes yeux, constitue l'enjeu de ce texte pour l'avenir du christianisme africain.

### **Le christianisme, affaire des Africains**

Beaucoup n'ont retenu que la conclusion abrupte de l'article et en ont été scandalisés : « Que faire ? La réponse sera brève : que l'Europe et l'Amérique s'évangélisent elles-mêmes en priorité. Qu'on planifie le départ en bon ordre des missionnaires d'Afrique ! » (p. 42) Un autre texte d'Eboussi publié dix-sept ans plus tard dans *À contretemps* déjà cité fournit la clé de lecture du recueil et donc aussi de « La dé-mission », et permet d'aller plus loin que le jugement des évêques africains réunis à Rome en octobre 1974 pour le Synode consacré à l'évangélisation : « Les Évêques d'Afrique et de Madagascar dénoncent comme contraire à l'Évangile et à l'enseignement authentique de l'Église, tout geste, parole ou écrit susceptible d'entraver la coopération entre les anciennes et les jeunes Églises. Cette

---

<sup>1</sup> Article publié dans *Spiritus* 56, mai-août 1974, et repris dans *À contretemps, l'enjeu de Dieu en Afrique*, Karthala, Paris 1991, pp. 29-42. C'est à cette dernière édition que je me réfère. L'ouvrage rassemble plusieurs articles d'Eboussi et quelques textes inédits.



prise de position devrait suffire à rallumer l'élan missionnaire des âmes généreuses qui croient qu'il est encore possible aujourd'hui de servir l'Église chez soi et hors de soi).» (Documentation Catholique n° 1664 du 17/11/1974, p. 996) Voici ce qu'on peut considérer comme la réponse d'Eboussi sous forme d'explication de texte dix-sept ans plus tard : « Trois "parties" scandent ce parcours. Mais elles disent toutes la même chose. Chacune exige une parole chrétienne ou de Dieu qui soit en même temps prise de responsabilité de soi de l'Africain. Le passé, dans cette perspective, n'est envisagé que parce qu'il s'ouvre sur notre liberté et notre initiative présentes. Pour autant qu'il signifie notre passivité et notre absence à nous-mêmes, nous tâchons à le reprendre et à nous l'approprier. Nous le récusons uniquement lorsqu'il tente de se substituer à l'aujourd'hui, lorsque « le mort prend sur le vif. »

« Pareillement, quand il est fait mention des "autres", il s'agit toujours d'en venir à "ce qui dépend de nous" : assumer notre tâche d'homme. Tout au plus, renvoyons-nous ces "autres" à eux-mêmes, les invitant à ne pas ajourner leur propre conversion, en projetant tout le mal au-dehors : "Le royaume de Dieu est au-dedans de vous". Voilà pourquoi en ces textes, on ne règle jamais ses comptes qu'avec soi-même, avec son esprit de démission, sa propre peur de la liberté risquée, le recours aux alibis et aux victimes émissaires » (p. 258).

Les missionnaires sont renvoyés à eux-mêmes en des termes souvent très durs. Et si le dévouement et le sacrifice de soi étaient corrompus par le mépris, la recherche de soi, la condescendance et la domination ? Et si colonisation et mission n'étaient au fond que « les espèces d'un même genre » (p. 41) ? Comment l'Occident en pleine crise religieuse et spirituelle peut-il être missionnaire ? La mission ne doit pas être le moyen d'ajourner sa propre conversion ou de dissimuler son désarroi devant « le reflux catastrophique du christianisme ou l'effondrement de [sa] propre foi » (p. 30). C'est vrai que « le monde tel qu'il est retentirait tout entier de la conversion même très partielle de l'Occident capitaliste » (p. 39). C'est pourquoi le Synode africain a rappelé à l'Église dans les pays développés son devoir de s'engager dans le combat pour la solidarité internationale, afin que soit garanti à chacun « un accès juste aux ressources de la terre que Dieu a mises à la disposition de tous

(...) (*Ecclesia in Africa*, n° 114)». Ces questions sont importantes. On ne devrait pas les traiter par prétériorité ou les écarter sous prétexte que la faillite du christianisme en Occident n'interdit pas de le proposer aux autres peuples, et que l'évangélisation, comme toute œuvre humaine, est imparfaite. Mais la pointe de l'article d'Eboussi est ailleurs.

Le christianisme doit cesser d'être le projet des autres sur l'Afrique, pour devenir l'affaire des Africains eux-mêmes. La peur de la liberté, le recours aux alibis et aux boucs émissaires les empêchent d'assumer leur charge d'homme. On peut dire qu'ils n'ont jamais eu la possibilité et la liberté d'opter pour ou contre le christianisme, et que la présence du missionnaire ajourne indéfiniment ce choix. Les indigènes ne se rencontrent que « par la médiation du missionnaire, soit pour s'opposer à lui, soit pour coexister au sein de structures qu'ils n'assument pas » (p. 41). Cette parole terrible est à méditer : « Sans la présence "odieuse" des missionnaires, maints groupes religieux, maints diocèses africains éclateraient en factions rivales, se pulvériseraient en bandes tribales ou claniques » (p. 41). L'auteur dénonce le traitement raciste et l'exploitation du missionnaire de la part des Africains. Déclaré incapable de rien comprendre à l'Afrique, il devient un simple exécutant, chargé des besognes matérielles. On se sert alors de lui comme appât pour attirer l'aide étrangère nécessaire pour soutenir les institutions reçues, créer de nouvelles structures, "développer" une région... Mais déclarer que le missionnaire, parce qu'il est étranger et blanc, ne peut pas savoir ce qui est bon pour l'Afrique relève du racisme : on nie la possibilité du dialogue et de la communion, et on inflige à l'autre le traitement qu'on refuse pour soi-même. Le recours au missionnaire pour son efficacité et ses ressources attire l'attention sur l'une des difficultés de l'africanisation : l'absence de base matérielle. La présence du missionnaire perpétue la production d'Églises dépendantes et marginalisées, incapables d'assumer leur propre destin. D'où l'urgence que les chrétiens africains puissent se rencontrer entre eux pour se donner un projet « qui les unit par-delà l'imposition coloniale » (p. 41). C'est ce qu'on attend de la convocation d'un concile africain pour laquelle Eboussi a beaucoup milité. Et c'est sur la base d'une telle réorientation que la communion des Églises peut s'exercer de manière saine et fructueuse.

Je reviens à présent à la question qui m'a été posée, en vue précisément de « la coopération entre les anciennes et les jeunes Églises » que l'article d'Eboussi n'a pas rejetée.

Si les premiers prêtres « fidei donum » se cantonnaient dans les villes et accaparaient les apostolats d'influence au détriment des autochtones, Eboussi lui-même observe que « les missionnaires choisissent à présent et de manière constante les fonctions subalternes, décident de diminuer pour que les indigènes grandissent » (p. 36). Mais dans certains diocèses, les missionnaires occupent encore des postes-clés dans les curies épiscopales et les centrales diocésaines. Est-ce pour obtenir plus facilement les secours de l'Occident, ou parce que les Africains sont incompetents ? On peut se demander pourquoi les avis d'un procureur diocésain et d'un évêque africains ne suffiraient pas pour obtenir une aide financière. S'il s'agit d'incompétence, le recours sans fin aux étrangers n'est pas une solution : il faut former des gestionnaires locaux, étant entendu que cela n'exclut pas la collaboration des missionnaires.

On sait aujourd'hui que les « valeurs africaines » et les religions traditionnelles ne constituent pas purement et simplement des pierres d'attente de l'Évangile. Peu de missionnaires abordent encore cette question de manière non critique. Ils sont plus nombreux, au contraire, à se méfier de la manière dont certains pasteurs et théologiens africains lient l'inculturation au retour à la tradition, comme si rien n'avait changé. Les travaux d'un vieux missionnaire comme Valeer Neckebrouck mettent admirablement en lumière l'historicité et la diversité des cultures africaines. Tous les missionnaires ne se sont pas contentés de la cueillette et du grappillage en ce qui concerne les valeurs africaines. Par exemple, le grand livre du père René Jaouen (qui nous a malheureusement quittés trop tôt) sur la matière eucharistique chez les Giziga du Nord-Cameroun est le fruit d'une connaissance en profondeur des réalités locales. En tout cas, toute recherche dans le domaine de l'inculturation, qu'elle soit menée par des missionnaires ou par des indigènes, ne peut plus ignorer que la tradition à l'état pur est inaccessible, et que l'Évangile n'a de sens que lu et interrogé à partir des préoccupations des hommes et des femmes d'un lieu et d'une époque déterminés.

Bon nombre de chrétiens continuent à préférer le missionnaire au prêtre autochtone à cause de ses ressources matérielles. Quand on fait éclater les vieilles paroisses pour en créer de nouvelles sous la responsabilité du clergé indigène, ils refusent d'en faire partie pour ne pas se séparer du missionnaire qui ne leur demande pratiquement rien pour subvenir à ses besoins. Il arrive souvent que celui-ci ne fasse rien pour décourager ce comportement, bien au contraire. Alors se pose un problème théologique et pastoral grave : on confond l'Église et les bâtiments ; la construction de communautés de foi responsables d'elles-mêmes et soudées par les liens de l'amour et de la paix est remplacée par la recherche de soi et l'infantilisation des chrétiens. On m'a raconté qu'un missionnaire de plus de quatre-vingts ans distribuait aux jeunes des téléphones portables et des ordinateurs, sans se soucier du projet de ses confrères de mettre en place une salle d'ordinateurs pour en faire profiter la communauté paroissiale...

On constate depuis quelques années la présence d'un nombre impressionnant de congrégations missionnaires, masculines et féminines. Certains prêtres donnent parfois l'impression de n'avoir pas reçu la formation requise pour leur charge pastorale. Leur comportement heurte la piété et la foi des fidèles, par exemple lorsqu'on déclare sans intérêt la procession du Saint-Sacrement le jour de la Fête-Dieu. Dans un contexte où le charlatanisme exploite la misère matérielle, intellectuelle et morale du plus grand nombre, le salut ne viendra pas de sociétés missionnaires intégristes où la formation consiste à écouter religieusement les cours enregistrés d'un vieux maître inaccessible et présenté comme un oracle, sans aucun débat.

Beaucoup de missionnaires vivent encore trop souvent à l'écart des populations qu'ils sont censés évangéliser, et ceci concerne surtout les religieuses. On peut mettre en avant les exigences de la vie religieuse, mais il convient de prendre au sérieux ces propos d'Eboussi : « Plus nette se manifeste la contradiction qui travaille ces institutions : leur fonctionnement quotidien dément leur prétention de vivre la liberté chrétienne dans la joie, la pauvreté et le service. Elles semblent irrémédiablement centrées sur elles-mêmes, sur leur sécurité matérielle et spirituelle, sur des charismes sans invention personnelle ou inspiration, mais qui sont tenus comme par héritage ou par fidélité

à des usages rigides et saugrenus. Les religieuses donnent toutes les apparences d'être fondées sur l'exploitation de l'ignorance, de la peur et de la générosité tout à la fois » (p. 33). Un supérieur religieux a refusé un jour de rendre visite à des religieuses de son ordre parce qu'elles vivaient dans un château entouré d'un mur dans une bourgade misérable. Bien des communautés disposent de véhicules impressionnants, pour des raisons louables sans doute ; mais comment ne pas voir que ce sont les mêmes véhicules qu'utilisent ceux qui pillent les richesses de nos pays ?

Le refus de partager la vie des populations a pour conséquence le manque d'intérêt pour les langues et les réalités locales. Combien de missionnaires sont encore capables de réciter le "Notre Père" dans une langue africaine ? Le recours à des interprètes de fortune pour traduire une homélie prononcée dans un français approximatif par un Italien ou un Espagnol perturbe gravement les célébrations eucharistiques. Ce n'est un secret pour personne qu'aucune évangélisation en profondeur n'est possible sans la connaissance de la langue et des usages de ceux à qui on s'adresse.

Une autre observation d'Eboussi mérite qu'on s'y arrête ; elle porte sur le recrutement. L'auteur parle des religieuses, mais son propos peut s'appliquer aussi aux congrégations masculines dont la forte présence a déjà été signalée : « Des groupes anémiés, menacés d'extinction cherchent leur salut dans l'apport de sang neuf africain. On recrutera, on sera même fondatrice, fébrilement, sans discernement, mais aussi sans scrupule sur les moyens et sur les méthodes » (p. 33). Pourquoi recrute-t-on ? Qui recrute-t-on ? Comment recrute-t-on ? Entre la « contraception spirituelle » (pratiquée aujourd'hui par beaucoup de religieux et religieuses : on ne cherche pas à recruter, et on décourage systématiquement les éventuels candidats) et la peur de disparaître, il y a place pour le discernement des vocations et le souci d'une formation solide. On peut se demander si le grand nombre de vocations religieuses et sacerdotales observé n'est pas lié à la crise multiforme qui frappe nos sociétés, en particulier à la misère matérielle. Chez les Pères ou chez les Sœurs, on a le gîte et le couvert assurés ; si on en est capable, on peut faire de bonnes études, et éventuellement retourner dans le siècle pour en profiter. Dans quelle

mesure les responsables du recrutement et de la formation en sont-ils conscients ? Il arrive qu'on recrute des filles illettrées et parfois profondément traumatisées par les multiples conflits qui ravagent le continent. Si on veut les aider, faut-il au préalable en faire des religieuses ? Et en vue de quelles tâches apostoliques ?

L'Afrique a été évangélisée essentiellement par des religieux et des religieuses, mais paradoxalement, la vie religieuse demeure une énigme, une aberration ou une vaste mystification pour bien des chrétiens. Et ceux et celles qui s'y engagent n'en comprennent pas toujours le sens dans la mission de l'Église. Comment la vie religieuse est-elle présentée aux jeunes ? Comment se situe-t-elle par rapport au presbytérat ? Les religieux sont-ils des super-chrétiens ? Les trois vœux de religion constituent-ils en eux-mêmes un projet évangélique ? La prise au sérieux de ces questions (qui concernent aussi les congrégations diocésaines) permettra sans doute aux missionnaires religieux et surtout religieuses de partager la vie des gens du peuple pour une véritable évangélisation.

Trente ans après sa publication, l'article d'Eboussi nous instruit encore. Il n'est pas l'expression d'un quelconque ressentiment, ni une attaque raciste. Comme j'ai essayé de le montrer, la préoccupation essentielle de l'auteur est l'avenir du christianisme africain, dont les autochtones doivent assumer la responsabilité. C'est une condition incontournable de la communion entre des Églises-sœurs égales en dignité et responsables les unes des autres. L'autre condition, tout aussi incontournable et intimement liée à la première, c'est que le missionnaire renonce au monopole de la vérité, à la domination et à la condescendance, et vive au milieu du peuple auquel il est envoyé pour partager ses soucis, ses angoisses et ses espoirs. Pour cela, sa formation réclame la plus grande attention. Il y a aujourd'hui des missionnaires africains, hommes et femmes : ce serait dramatique qu'ils commettent, chez eux, les mêmes erreurs que les missionnaires occidentaux...

Éloi Messi Metogo  
Institut catholique B.P.11628  
Yaoundé Cameroun



# **R**evue des livres

---





## À travers les revues...

**Les Cahiers de L'Atelier** (n° 503, juillet septembre 2004),  
« La part des Femmes »  
Lire notamment : les articles de Florence Rochefort et d'Élisabeth Parmentier

**Omnis Terra (Union Pontificale Missionnaire internationale)**  
(n° 408, janvier 2005, p. 8 à 22)

✍ Quelle missiologie aujourd'hui, un point de vue francophone, *Maurice Pivot*.

**Incroyance et Foi** (n° 112, printemps 2005, p. 17 à 21),

✍ L'incroyance un beau risque pour la foi, *Arnaud Corbic*

**Église d'Asie, dossiers et documents** (n° 415, mars 2005, p. 15 à 26)

✍ Missio Inter-Gentes : Vers un nouveau paradigme de la théologie missionnaire, *Jonathan Yun-ka Tan*.

**Les Études** (avril 2005, p. 461 à 470)

✍ À quoi sert le Parti communiste chinois ? *Benoît Vermander*

✍ La jeunesse ivoirienne, *Eliane de Latour*

**Esprit Saint** (n° 214, mars 2005, p. 32 à 46)

✍ Des conversions aujourd'hui à la lumière de celle de Libermann, *Guy Daniel*

✍ Les Cours Alpha, *Marc et Florence Leyritz*

La revue « **International review of mission** » (n° 372, janvier 2005) contient les dernières études préparatoires faites en vue de la conférence de la commission « Mission et Évangélisation » du Conseil Œcuménique des Églises à Athènes, début mai, sur le thème « Viens Esprit Saint, guéris et réconcilie ». Lire notamment : les articles de *George Mathew Nalunnakkal* et de *Robert Schreiter*.

(Un compte rendu de la Conférence d'Athènes paraîtra dans le prochain numéro de *Spiritus*)

## Recensions

### **Du neuf et de l'ancien**

L'Évangile de Matthieu en dix étapes

*Paulin Poucouta*

Presses de l'UCAC, Yaoundé, 2004,  
190 p.

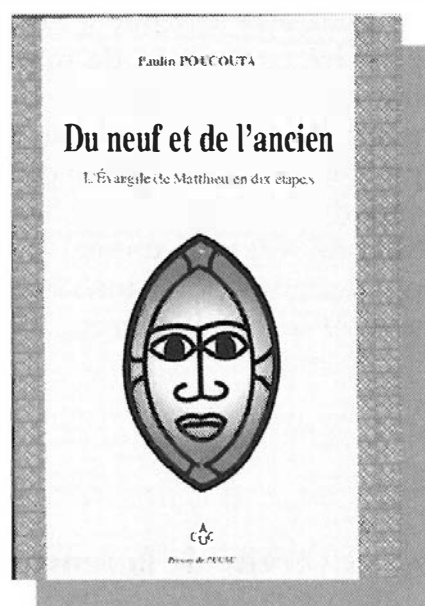
L'ouvrage est clair, pédagogique, facile à lire, mais aussi chargé d'informations et aboutissant à une théologie de l'Évangile de Matthieu, adaptée aux temps actuels.

L'auteur du premier évangile, juif, individuel ou collectif, qui côtoie le monde païen, rédige vers les années quatre-vingt. « Il est bien le modèle de la communauté composée essentiellement de chrétiens d'origine juive et appelée à vivre du neuf et de l'ancien » (p 170).

Au début de son ouvrage, Paulin Poucouta annonce sa démarche selon les dix étapes proposées :

« Après l'introduction (pp. 13-21), notre démarche débutera par l'Évangile de l'enfance qui nous dit d'entrée de jeu qui est ce Jésus dont il sera question tout au long de l'Évangile (Mt 1-2). Elle se poursuivra par la découverte du Fils bien-aimé du Père (Mt 3-4) et du Maître (Mt 5-7) qui pose des signes du royaume (Mt 8-9) et se révèle comme la Parabole du Père (Mt 13). La sixième étape s'appuie sur l'épisode de Césarée (Mt 16, 13-20) où Jésus invite les siens à être une communauté de foi et de service. La parabole des invités (Mt 22,2-14) montre que tous les chrétiens, quelles que soient leurs origines, sont conviés au royaume et appelés à en vivre les exigences. Avec le discours eschatologique (Mt 24-25) Jésus annonce déjà le monde nouveau qui sera engendré dans sa passion (Mt 26-27) et sa résurrection (Mt 28) (p 21). »

Chacune des étapes est d'abord présentée de façon globale : l'auteur en fait ressortir le genre littéraire dont il souligne la portée. Il montre ensuite la dynamique du passage et en déploie le plan. Finalement, il donne un commentaire rapide du texte, s'appuyant sur l'arrière fond vétéro-testamentaire et faisant ressortir la nouveauté du message et de la personne de Jésus.



Le livre se termine par une conclusion intitulée « Méditer avec Matthieu en Afrique » (pp. 157-171). L'auteur y reprend l'approche de Matthieu écrivant dans la continuité et la discontinuité par rapport à l'A.T. Il montre Jésus, parabole du Père qui nous invite à relire et à vivre autrement la sagesse reçue des anciens. Il utilise les méthodes pédagogiques de son temps et de son milieu ; il est témoin d'une parole qui provoque à une aventure permanente : « La Parole éclaire notre histoire, non pour l'idolâtrer, mais pour y découvrir les traces de Dieu qui nous précède et nous relève pour marcher à la suite de son Fils » (p 162). L'Évangile de Matthieu engage à la mission, qui est essentiellement de témoigner de la nouveauté de Jésus, « ce qui suppose des ruptures non au nom d'autres cultures, mais en raison de la nouveauté de l'évangile » (p 165). À l'Afrique très sensible aux miracles, P Poucouta rappelle que « par ses miracles Jésus dé-fatalise le mal » (p 167), que le mal ne peut être attribué à Dieu, mais qu'il est un « dérèglement dont il faut prendre conscience de manière lucide » (p 167). Le plus grand miracle en fait est celui de l'amour. Si Dieu par exemple peut intervenir directement pour guérir un malade du Sida, « nous avons également besoin de sa force pour ne plus considérer cette maladie comme une punition ou un mauvais sort des sorciers. Nous avons besoin de sa force miraculeuse pour que le Sida ne soit plus un lieu d'exclusion... La puissance de Dieu nous arrache à nous-mêmes pour nous battre contre cette pandémie en libérant les générosités et les intelligences... » (p 169).

Jean-Marie Guillaume

### « Petit traité de la rencontre et du dialogue »

*Pierre Claverie*

Éditions du Cerf, 2004, 166 p.

Ce « petit traité de la rencontre et du dialogue » nous fait participer à une retraite donnée une dizaine de fois à des milieux divers, principalement religieux.

Pour qui a connu Pierre Claverie et a travaillé avec lui ce petit livre révèle le cœur de la Foi qui l'animait : la rencontre de l'autre à la suite de Jésus-Christ. Ce fut la conviction qui guida tant son action personnelle que sa pastorale au sein d'une Église d'Algérie confrontée à la différence. La fragilité de la minuscule communauté chrétienne perdue dans un monde musulman bien structuré est un appel à passer par delà les « bulles » qui pourraient l'enfermer, pour s'ouvrir au peuple parmi lequel elle vit.

À l'intérieur même de cette communauté, les origines chrétiennes sont si diverses que là aussi il y a des exigences d'acceptation mutuelle, entre le copte égyptien et le catholique indien, entre les différents christianismes européens : catholiques, protestants, orthodoxes, évangéliques et les étudiants africains venus des pays francophones.

Pierre Claverie nous prévient, c'est une tâche extrêmement exigeante dont le chemin est marqué de mille et une difficultés dont la moindre n'est certes pas notre assurance de posséder la vérité. Il les explicite, non en un exposé métho-

dologique des empêchements en chacun de nous, mais dans une présentation savoureuse illustrée d'exemples et de citations de sages musulmans.

Le dialogue n'est certes pas une aimable conversation où l'on s'intéresse à ce que vit l'autre pour ensuite retourner chez soi enrichi d'une expérience nouvelle. Il est sorti de soi pour essayer de situer de l'intérieur la vie et la foi de l'autre afin de le reconnaître comme un sujet, un centre autonome et original.

Il y a des distances à respecter, des délicatesses à déployer, mais le maître mot est la petitesse évangélique, l'humilité qui, comme y exhorte St.Paul, juge l'autre supérieur à soi (Phil.2,3).

Le dialogue au quotidien n'est pas la recherche d'une vérité abstraite, ni l'évaluation de la vérité qui est en chaque personne. L'important est de reconnaître que l'autre a des raisons valables pour croire ce qu'il croit. et d'essayer de les comprendre en se mettant à sa place. Le respect, l'attention portés à l'autre lui permettent d'être pleinement lui-même et de répondre par une confiance qui suscite chez le partenaire la possibilité d'exprimer à son tour les convictions qui le structurent. Ce ne peut être l'oeuvre d'un jour; de longues années sont parfois nécessaires. L'écart intellectuel peut rester inchangé même lorsque le point de vue de chacun a été élucidé, mais une confiance mutuelle aura grandi et une relation cordiale et authentique pourra se développer.

La réflexion de l'auteur dépasse les données psychologiques pour rejoindre une attitude évangélique, les yeux fixés sur le Christ initiateur de notre foi.

S'il s'ingénie à comprendre, Pierre Claverie ne cède pas à un accueil qui nivelait; au contraire sa recherche lui permet de préciser le visage original du christianisme qui se manifeste dès les premiers mots de la création. Si en Christianisme la parole originelle de Dieu sur l'Homme est : « Ne crains pas, Je t'aime »!, elle est en Islam : « Adore moi, Je suis l'Unique ». C'est une question d'accent qu'il ne faut pas durcir, mais qui marque la relation à Dieu.

Avec l'auteur nous cheminons à la suite du Christ à partir de cette « béatitude de zéro » qu'il formule ainsi « Heureux celui en qui on a cru ». La confiance est source de vie et dans une rencontre ouverte il y a une communication d'un peu de la vie de Dieu.

La rencontre de l'autre peut donc être fondement d'une vie spirituelle autant que d'une recherche théologique. Elle est expression du désir de Dieu d'entrer en dialogue avec l'humanité et par le fait même elle est annonce de l'Évangile dans la pauvreté et la faiblesse.



## Petit traité de la rencontre et du dialogue

esf

Marie-Josée Dor

LIVRES

**La grâce de croire**  
**Entretiens avec Michel Kûbler**  
**et Charles Ehlinger**

M<sup>gr</sup> Joseph Doré

Éditions Bayard 2005, 506 p.

Grâce de croire, grâce de vivre, sans cesse revient ce mot grâce, associé du reste avec ceux de mystère et de salut, dans l'exposé de cette démarche critique et confessante qu'est la théologie pour M<sup>gr</sup> Doré (p. 205). Aux dernières pages du livre, devant la complexité des problèmes du monde d'aujourd'hui, il avouera naviguer essentiellement entre le Péguy de « la pente, c'est toujours de désespérer » et le « Tout est grâce » de Bernanos (p. 487).

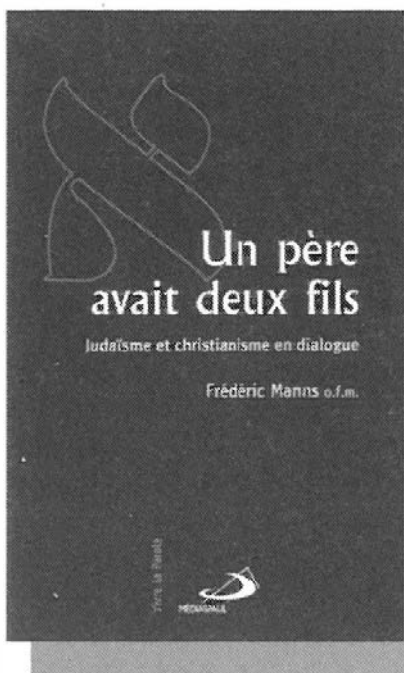
Mais avant d'en arriver là tout un parcours nous est proposé. La première partie largement autobiographique est cependant émaillée de notations théologiques, M<sup>gr</sup> Doré avouant être tombé très jeune dans la marmite de la théologie (p. 168). La seconde partie expose son parcours théologique et en particulier le développement de sa christologie; la troisième nous fait découvrir la vie d'un évêque, totalement pasteur mais pourtant resté profondément théologien d'une manière propre à l'épiscopat. Au fil des pages nous découvrons l'enfant sans histoire, mais aimé et brillant, le séminariste aux prises avec le drame de la guerre d'Algérie, l'étudiant en théologie à Paris, Rome et Münster, le sulpicien, le professeur rigoureux mais attentif, le théologien reconnu et enfin l'évêque. « J'étais un théologien heureux » (p. 326) soupire-t-il avant de se décider à accepter l'épiscopat et à remettre en cause son exercice de la théologie.

Un tel parcours, une telle pensée ne se résument pas, il faut lire ces pages claires, argumentées, et pourtant toujours chaleureuses, passionnées par leur objet. Livre d'évêque et de théologien, certes mais avant tout de croyant et de croyant profondément responsable de sa foi quelle que soit la manière dont il est appelé à la vivre et à la dire. Qu'il me soit permis deux notations seulement: Je crois que plus d'un étudiant, et moi-même, n'ont pas oublié la leçon inaugurale de christologie « J'enseigne la christologie » (p. 167) qui est tout un programme. Et je veux signaler aussi le chapitre sur « Le mystère du Christ dans les autres religion » précieux pour les missiologues et théologiens de la mission.

Le style oral du livre, constitué par des entretiens extrêmement bien menés, ajoute à l'intérêt de la lecture. Cette manière de faire a permis à M<sup>gr</sup> Doré de livrer le meilleur de lui-même, de découvrir « avec reconnaissance, à quel point je crois en Dieu, et à quel point je crois en lui "à cause de Jésus" » (p. 489).

Geneviève Eguillon





## Un Père avait deux fils Judaïsme et Christianisme en dialogue

Manns Frédéric

Paris, Mediaspaul, 2004, 414 p.

C'est un livre riche, technique, bourré de références que nous livre F. Manns sur son thème favori, le rapport originel entre judaïsme et christianisme. L'enjeu de cette longue étude est d'examiner comment le christianisme en ses débuts utilise les Écritures comme héritage et point d'appui. Christianisme et judaïsme s'influencent réciproquement dans leur interprétation des Écritures. Face au développement du christianisme primitif, deux attitudes principales se dessinent chez les Juifs :

- celle des judéo-chrétiens qui dans leur foi chrétienne continuent de pratiquer leur ancienne religion.

- celle du judaïsme proprement dit avec ses nombreuses ramifications, rejetant le christianisme et s'appuyant sur les orientations de ce dernier pour préciser leur propre sens des Écritures.

F. Manns examine quatre sources contemporaines et complémentaires :

1. Des textes du N.T. témoignant des courants juifs et chrétiens : Ga. 4 21-31 (les deux fils d'Abraham et les deux alliances); 2 Co. 3,7-18 (le visage voilé de Moïse); Ph 2,10-11 (Hymne au Christ abaissé et élevé) et la prière juive "Aleunou" ; la parabole des ouvriers de la onzième heure (Mt 20,1-16), exemple d'un enracinement profond dans le contexte historique du premier siècle av.J.-C. ; la parabole des talents et des mines, illustrant la riche méthode de l'« histoire des effets du texte »; le lieu géographique des « Geraséniens » en Mc 5,1 qui occasionne plusieurs jeux de mots à portée théologique significative et devient le lieu où Jésus accomplit le vieux testament par sa rencontre avec les païens.

2. Le judaïsme, avec base d'illustrations de nombreux textes apocalyptiques et intertestamentaires.

3. Des Pères de l'Église qui cheminent dans l'approfondissement de leur foi face à une affirmation de plus en plus marquée et agressive du judaïsme : Clément de Rome, Justin, « figure significative du dialogue » (p 244); Irénée; l'Évangile de Jacques qui trouve dans les Écritures une réponse aux textes rabbiniques faisant écho aux accusations contre la virginité de Marie; les Pères du désert qui se nourrissent de l'Écriture comme guide et base de leur prière; Hilaire de Poitiers, et les procédés de l'exégèse juive et judéo-chrétienne.

4. Les symboles judéo-chrétiens dont l'origine remonte à des données vétéro-testamentaires : le trône de gloire, symbole de la présence invisible du Christ; le Phénix figure du monde qui meurt et revit et le coq annonçant le jour, symboles de résurrection; la tour, symbole de l'Église qui se construit (p 345); le bâton de Moïse, symbole de l'autorité et de la puissance de Dieu; le serpent, signe de salut (p 352); Sion, mère de tous les peuples, prototype de l'Église mère des chrétiens; la voie, chemin vers Dieu, ou vers la mort.

Dans la conclusion de son livre (p 365-380) F. Manns énonce quelques corollaires intéressants.

L'écoute de la Parole et l'obéissance aux commandements étant des valeurs communes aux Juifs et aux chrétiens (p 365), le N.T. et les textes paléochrétiens se sont construits parfois dans un dialogue conflictuel avec les écritures juives. D'emblée les judéo-christianismes se sont placés dans la continuité de la tradition juive. Un va-et-vient continu se vérifie entre la théologie des premiers chrétiens et le premier Testament.

Les judéo-chrétiens préfèrent généralement le modèle de continuité entre les deux testaments, cependant le modèle de la promesse réalisée rejoint celui de l'appel à rechercher la souveraineté de Dieu comme la seule source du salut (p 374).

Accepter la bénédiction pour la transmettre aux autres, telle est la vocation d'Israël, mais Israël a fait souvent de la grâce un droit et de l'élection un privilège (p 374). Si le bénéfice de l'élection est étendu en vertu de la souveraine liberté de Dieu, Israël demeure toujours la racine, l'olivier franc sur lequel l'olivier sauvage a été enté (p 378).

« Comment ne pas souhaiter, tandis que les chrétiens découvrent leurs racines juives, que les juifs redécouvrent le plus beau fruit de leur histoire et de leur littérature : le Nouveau Testament » (p 380).

Jean-Marie Guillaume

## **L'injustice**

Coll. Ce qu'en disent les religions

*Sous la direction de Philippe Gaudin*

Éditions de l'Atelier, octobre 2004, 175 pages.

Quand on ferme un tel livre, l'action de grâce monte sur les lèvres. C'est beau, c'est profond, plein d'espérance et donc d'humilité. Et chaque croyant, par l'interpellation des autres religions, est amené à approfondir la conception de la justice professée par sa communauté.

Il y a un mystère de la justice, « c'est l'antériorité de l'universalité de la requête de justice toujours déçue. L'expérience de l'injustice est toujours première ». Ainsi « la commotion affective provoquée par la mort du juste notamment (a) frayé le chemin d'une réflexion ». De plus, la justice est aussi un pouvoir qui peut être injuste ! D'où l'importance d'un recours « à la normativité du droit naturel sous la forme élaborée de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789 et de la Déclaration Universelle de 1948 ».

Qu'apportent les religions ? Le Judaïsme accepte la création et ses injustices mais invite « à s'investir dans l'histoire, lieu offert à la liberté humaine ».

Les chrétiens se réfèrent à la Bible et à Jésus « le Juste » (1 Jn 2, 1). La loi est « don pour que l'injustice ne gagne pas toujours du terrain. Elle doit être... précédée du pardon ». À la suite de Jésus, qui contre l'injustice a été jusqu'à l'extrême, le christianisme a vocation de semer amour et justice.

Pour l'Islam, Dieu est le Juste. Or « Dieu ordonne l'équité, la bienfaisance et la libéralité » (Coran 16, 90). « Ô vous qui croyez... Tenez fermes comme témoins devant Dieu, en pratiquant la justice ; que la haine envers un peuple ne vous entraîne pas à commettre des injustices ! » (Coran 5, 8).

L'Hindouisme admet « ce que nous appelons l'injustice (comme) quelque chose de nécessaire, de provisoire et du guérissable ». Chaque individu doit être « bien, là où il est. L'appartenance à une caste garantissait... Survie, emploi... Avantages sociaux ». S'il y avait injustice « la faute n'était pas mise sur le système lui-même, mais sur les conduites individuelles ».

Le Bouddhisme constate que la pauvreté engendre le vol, la violence étatique engendre la violence. Se pose la question « À quoi sert de punir ? » Surtout quelqu'un qui s'est amendé (mais les victimes ?). La libération est affaire personnelle.

On découvre quelques « grandes » pages, notamment sur le Jugement de Salomon (p. 11), la Loi du Talion (p. 52), l'Institution Judiciaire (66), « la déclaration islamique universelle des droits de l'homme et la justice » (94), le chemin vers un ordre futur (163), le Djihad (172).

Guy Lamousse

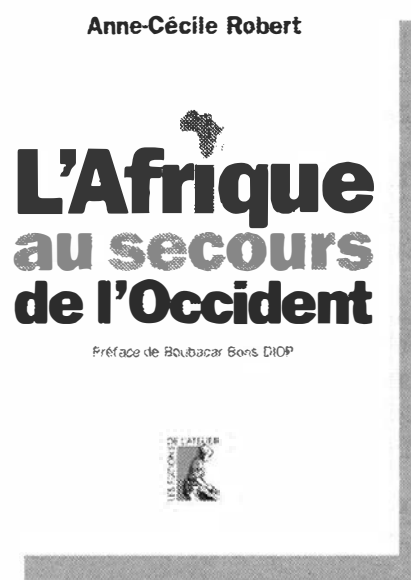
## L'Afrique au secours de l'Occident

Anne-Cécile Robert

Éditions de l'Atelier, 2004, 157 p.

Prendre comme titre « l'Afrique au secours de l'Occident », et écrire « au secours » en rouge pour mettre en exergue ce qu'on veut exprimer n'est-ce pas une boutade pour des Africains et surtout pour des Occidentaux qui, forts de la foi en leur supériorité scientifique, économique et culturelle, se sentent investis de la mission de sauver l'Afrique, continent déclaré malade, mal parti, en retard et pour tout dire mort ? Pour Anne-Cécile Robert, il ne s'agit pas d'une boutade mais d'une conviction qui s'appuie sur des arguments qui empêchent de considérer son affirmation comme une utopie. Sans charger, cependant, l'Afrique du poids d'un nouveau messianisme, elle montre que l'échec des politiques du développement en Afrique, politiques initiées par l'Occident dans la logique du libéralisme, est bien *l'échec d'une « incroyable arrogance qui consiste à penser que le capitalisme occidental est la forme la plus avancée de l'histoire et l'expression la plus achevée de la raison humaine »* (p. 149). Le désastre dont l'Afrique témoigne, n'est pas celui d'un retard comme on le dit si souvent, mais au contraire celui de la véritable nature de l'ordre économique mondialisé qui, d'un côté, asphyxie par la loi du marché et de la concurrence, et de l'autre, dégrade, par les programmes d'ajustements structurels de la Banque Mondiale et du FMI, les conditions d'existence sur un continent où la lutte contre la pauvreté devient en réalité une lutte contre les pauvres.

L'Afrique est ainsi la figure du dominé exemplaire d'un ordre mondial qui malheureusement trouve ses thuriféraires au sein du continent. Peut-on continuer à croire à une mondialisation qui, faisant de l'économie la valeur suprême, ne cesse de créer partout des désastres humains, écologiques ? L'Afrique doit-elle continuer à croire en l'aide au développement, autre moyen déguisé de domination ? N'est-il pas urgent de penser une économie qui tire sa vitalité du social et du culturel, domaines dans lesquels l'Afrique a beaucoup à apporter par le paradigme relationnel dont elle sait témoigner et qui constitue le ressort de ses résistances à la logique marchande, au refus de la tyrannie du





temps? À l'abondance des biens matériels dans un monde de plus en plus desséché, l'Afrique peut apporter une richesse anthropologique dont l'absence constitue une pauvreté, différente de la misère. Elle peut aussi proposer un autre rapport à l'environnement. L'appel au secours peut se justifier: « *En acceptant de solliciter les conseils de l'Afrique, en quémandant son assistance... Nous apporterions le témoignage que la voie que les exclus des banlieues du tiers-monde ont entrepris de mettre en œuvre constitue une solution très respectable aux apories de la modernité, qu'en dépit du clinquant de nos pacotilles, nous n'avons pas d'équivalent à leur offrir en terme de chaleur humaine et de sens.* » (Serge Latouche).

Roger Folikoué

## **Livres reçus à la rédaction**

### **Le temps des conformismes, journal de l'année 2004**

*Paul Valadier*

Éditions du Seuil, 2005, 376 p.

### **Les Franciscains en Terre Sainte (1869-1889)**

#### **Religion et politique. Une recherche institutionnelle**

*Giuseppe Buffon*

Éditions franciscaines, 2005, 604 p.

### **La croix : folie de Dieu**

*Dom André Gozier*

Socéval, Éditions 2005, 141 p.

### **Le tour de la Bible en 40 jours**

#### **Une première lecture de la Bible à travers 40 textes accompagnés d'un commentaire clair et concis**

*Marie Noëlle Thabut*

Éditions Marne, 2005, 317 p.

### **Petit catéchisme eucharistique**

présenté par *Le Cardinal Arinze*

Institut Saint Clément

Parole et Silence, 2005, 341 p.

### **Pionniers Portugais de la linguistique vietnamienne**

*Roland Jacques*

Éditions Orchid Press, Bangkok, 2002, 356 p.

---

Achévé d'imprimé par Corlet, S.A. - 14110 Condé-sur-Noireau  
N° d'imprimeur : 84707 - dépôt légal : juin 2005 - imprimé en France  
Commission Paritaire des Papiers de presse. Certificat N° 1005 G 83668